HENRI SEGAERT

UN TERME
AU
CONGO BELGE

Notes sur la vie coloniale

1916-1918

ornia
al
y

BRUXELLES
A. VAN ASSCHE, Editeur
—
1919

Digitized by the Internet Archive
in 2009 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/untermeaucongobe00sega

THE LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF CALIFORNIA LOS ANGELES

COMPAGNIE BELGE MARITIME DU CONGO

SOCIÉTÉ ANONYME

Siége Social : ANVERS, 13, Canal des Récollets

Adresse télégraphique : " **Belcongo** „ **Anvers**

Service postal accéléré entre

ANVERS, le CONGO

avec escale à **Hull, Falmouth, La Pallice, Dakar** et **Conakry**

SAUF IMPRÉVUS

Pour tous renseignements s'adresser aux Agents :

AGENCE MARITIME INTERNATIONALE

13, Canal des Récollets. — ANVERS

155

Compagnie du Chemin de Fer du Congo

(SOCIÉTÉ ANONYME)

Constituée le 31 juillet 1889, au capital de 25.000.000 frs., capital porté à 30.000.000 frs. le 17 avril 1896.

Siège social :
à BRUXELLES, rue Bréderode, No 13.
Siège de la direction au Congo :
MATADI

Adresses télégraphiques : Matadi-Bruxelles / Railway-Matadi

Ligne de MATADI à KINSHASA et LEOPOLDVILLE.

Pour éviter aux Sociétés ou particuliers qui ont des factories ou des comptoirs dans le Haut-Congo les frais que leur occasionnerait un représentant à Matadi, la Compagnie du Chemin de fer du Congo accepte de les représenter en ce port pour y accomplir les formalités de douane, la réception, l'entreposage et la réexpédition de leurs marchandises ou de leurs produits africains, moyennant une rétribution de fr. 0,50 par 100 kilogrammes.

Des arrangements spéciaux peuvent être conclus en vue de faciliter aux clients le paiement des frais de transport.

BANQUE DU CONGO BELGE

(Société Anonyme)

Banquiers du Gouvernement de la Colonie du Congo Belge

Siége Social : **48, Rue de Namur, BRUXELLES**

Président du Conseil d'Administration :

M. O. LEPREUX, Vice Gouverneur de la Banque Nationale de Belgique.

Vice-Président :

M. E. FRANCQUI, Ministre d'État, Directeur de la Société Générale de Belgique.

Agences en Afrique : **Bandundu, Basankusu, Basoko, Boma, Buta, Coquilhatville, Dar-es-Salaam, Elisabethville, Inongo, Kabinda, Kasongo, Kigoma, Kilo, Kinshasa, Kongolo, Libenge, Lisala, Luebo, Lusambo, Matadi, Niangara, Ponthierville, Rutshuru, Sandoa, Stanleyville.**

BUREAUX A LONDRES : 9, Bishopsgate, E.C. 2.

La Banque a le privilège d'émettre ses billets dans la Colonie Belge. Encaissements et escompte d'effets simples ou documentaires. Vente de chèques. Émission de lettres de crédit. Transfert par lettre et par câble. Ouverture de comptes-chèques, de comptes-courants et de comptes-dépôts.

Facilités spéciales pour l'encaissement ou l'escompte d'effets simples ou documentaires tirés sur le Congo, ou du Congo sur l'Extérieur.

G. JONAS, Directeur.

UNION MINIÈRE DU HAUT KATANGA

Société Congolaise à responsabilité limitée

CAPITAL : Frs 12.500.00

Exploitations minières et métallurgiques dans la province du Haut Katanga (Congo Belge)

Siége Social : ELISABETHVILLE (Haut Katanga)

CONSEIL D'ADMINISTRATION :

Jean JADOT, Gouverneur de la Société Générale de Belgique, Président.
Robert WILLIAMS, Vice-Président.
Baron DE MOOR, Administrateur-Délégué.
Emile FRANCQUI, Directeur de la Société Générale de Belgique, Administrateur.
Tyndale WHITE, Administrateur.
Lord Arthnr BUTLER, Administrateur.
Jules CORNET, Ingénieur, Administrateur.
Chs. F. ROWSELL, Administrateur.
Sheffield NEAVE, Administrateur.
H. BUTTGENBACH, Administrateur.

Ingénieur Conseil : Archer E. WHEELER.
Directeur Général en Afrique : P. K. HORNER.

BANQUIERS :

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE A BRUXELLES.

SIÉGE ADMINISTRATIF :

3, RUE DE LA CHANCELLERIE. — BRUXELLES.

DIRECTEUR : GEORGE VELGE.

Chemin de fer du Katanga

Sakania (frontière) Bukama

725 kilomètres

Trains en correspondance avec les trains de ou pour

CAPE-TOWN

(Afrique du Sud)

et, à **Bukama**, avec les vapeurs de la Compagnie des Chemins de fer du Congo Supérieur aux Grands Lacs Africains, naviguant sur le fleuve Congo.

Le voyage de

BOMA A CAPE-TOWN

peut ainsi être fait entièrement par trains et vapeurs.

Société **A. B. C.** Anonyme

Grands Hôtels Modernes - Commerce Général

KINSHASA. — Grand Hôtel **A. B C.** à la rive du Stanley-Pool : 40 appartements modernes. — 10 salles de bains, éclairage électrique. — Grand Comptoir Commercial **A. B. C.** — Assortiment complet. — Ravitaillements.

THYSVILLE. — Grand Comptoir Commercial **A. B. C.** : dépôt de toutes les premières marques de vins, conserves et produits alimentaires. — *Grand Hôtel* de l'**A. B. C.**, éclairage électrique ; 732 mètres d'altitude. Cures de repos et de convalescence.

MATADI. — Grand Comptoir Commercial et *Hôtel Moderne* près de la gare du chemin de fer du Congo.

Pour tous renseignements s'adresser :

COMPAGNIE COMMERCIALE ET AGRICOLE D'ALIMENTATION DU BAS-CONGO (A. B. C.)

— Administration centrale : 18, rue Thérésienne, BRUXELLES —

Télégrammes : **Abécé-Bruxelles**

Compagnie du Lomami

Créée le 5 juillet 1898

Siège social : **48, rue de Namur, BRUXELLES**

Siège d'exploitation au Congo Belge: **ILAMBI**

(District de l'Aruwimi)

La **COMPAGNIE DU LOMAMI** s'occupe spécialement de la vente aux indigènes d'articles manufacturés d'Europe et de l'achat des produits africains d'exportation : caoutchouc, ivoire, copal, noix palmistes, huile de palme, etc. etc., récoltés dans les territoires situés dans la vallée du Lomami en aval de Bena-Kamba et appartenant à la Compagnie du Katanga.

La Compagnie du Lomami gère l'**Association en participation du Haut-Lualaba** (agence principale à *Stanleyville*) qui a des comptoirs en cet endroit, ainsi qu'à Ponthierville, Lokandu, Kindu, Kongolo et Kabalo. Les Européens peuvent s'y approvisionner de tous les articles qui leur sont nécessaires : vivres, boissons, chaussures, articles pour fumeurs, vêtements, lingerie, etc.

Société Forestière et Commerciale du Congo

(Filiale de la Société Internationale Forestière et Minière du Congo)

PARTIE FORESTIÈRE

Plantations d'arbres à caoutchouc "Hévéas Braziliensis". Exploitation des plantations et Vente des produits.

PARTIE COMMERCIALE

Commerce général de détail, tous genres d'articles courants au Congo — Achat et vente de produits d'Afrique: Ivoire — Caoutchouc — Gomme Copal — Amandes Palmistes — Huile de Palme, etc., etc.

SIÉGE ADMINISTRATIF :

BRUXELLES : 8, Montagne du Parc.
Provisoirement : Agent à Londres, 4, Bishopsgate, E.C. 2.

COMFINA (SOCIÉTÉ ANONYME)

Société Commerciale et Financière Africaine

DIRECTION D'AFRIQUE A KINSHASA

Comptoirs à Matadi — Kinshasa — Coquilhatville — Lisala Buta — Stanleyville

Commerce de gros des articles courants au Congo : Tissus tous genres ; Pagnes ; Confections ; Couvertures ; Chaussures ; Quincaillerie ; Métaux ; Sel ; Emballages pour produits ; Articles pour fumeurs ; Alimentation pour blancs et indigènes ; Vins ; Bières ; Liqueurs, etc.

IMPORTATIONS — EXPORTATIONS

Consignation de produits — Vente de tous produits africains

Réception — Manutention — Emmagasinage
Transit — Dédouanement à Matadi et à Kinshasa

SIÉGE SOCIAL : Bruxelles-Ixelles, 38, Rue de Naples.
Provisoirement : Agent à Londres, 4, Bishopsgate, E.C. 2.

INTERTROPICAL ANGLO-BELGIAN TRADING Co

IMPORTATION — EXPORTATION

REPRÉSENTATIONS COMMERCIALES ET INDUSTRIELLES

MAGASINS de GROS et DÉTAIL

dans tout le KATANGA et TANGANIKA ORIENTAL

à ELISABETHVILLE — KAMBOVE — BUKAMA — MULONGO — ALBERTVILLE — KIGOMA — KONGOLO — KABALO — KABINDA — PANIA — LUSAMBO — etc.

ARTICLES pour COMMERCE INDIGÈNE : TISSUS — PAGNES — COUVERTURES — PERLES — etc. — HABILLEMENT
VINS — LIQUEURS — BIÈRES de 1re marque
CONSERVES de 1re qualité

Siége Social : **42, rue du Luxembourg, BRUXELLES**

SOCIÉTÉ ANONYME BELGE POUR LE COMMERCE DU HAUT-CONGO

La plus ancienne Société commerciale coloniale belge établie au Congo, constituée le 10 décembre 1888.

La Société Anonyme Belge pour le commerce du Haut-Congo s'occupe de l'achat aux indigènes de tous produits africains et de la vente de toutes marchandises manufacturées.

Siège social : **rue de Namur, 48, à BRUXELLES**
Siège de la Direction en Afrique : **BUSSIRA-MANENE** (Equateur).

Noms des établissements : BUSSIRA-MANENE, COQUILHATVILLE, WANGATA, LISALA, BOENDE, BOMPUTU, WATSIKENGO, BUSSANGA, YELE, GOMBE, BARINGA, BOTOKA, BOTENDE, WEMA, MONDOMBE, BOYONGO-IKELA, BOYENGHE, INGENDE, IVULU, WAFANIA, LINGUNDA.

CITAS

SOCIÉTÉ ANONYME

Capital : 3.000.000 fr.

Adresse télégraphique pour l'Europe :
CITAS-BRUXELLES

Adresse télégraphique pour l'Afrique :
CITAS-KINSHASA

TÉLÉPHONE 4365

Vastes Etablissements

(Stanley - Pool) à KINSHASA

Chantier naval. — Ateliers pour la construction, le montage et la réparation des bateaux. Slips pour la mise en chantier des steamers.

Navigation fluviale. — Onze vapeurs faisant un service régulier sur le Haut-Fleuve et ses affluents, ainsi que le passage du Pool pour compte du Gouvernement de l'Afrique Equatoriale Française.

Entrepôts. — Nombreux magasins pour les marchandises et produits en transit au Stanley-Pool.

Transports. — Transports de toute nature : matériel marchandises, produits. — La CITAS effectue toutes opérations de dédouanement, reception, transit et réexpédition tant à Matadi qu'à Kinshasa.

Transports en connaissement direct. La CITAS se charge de toutes les expéditions depuis Anvers à un point quelconque du Haut-Fleuve et de ses affluents.

Syndicat d'Etudes et d'Entreprises AU CONGO

(Société Anonyme)

Siège social et bureaux: 68 Bd de la Saavenière LIEGE
Direction et siège principal en Afrique: KINSHASA

Importation au Congo Belge

de tous matériaux de construction et articles industriels:

Ciments, fers, toles, aciers, rivets, boulons, couleurs, minium, vernis, quincaillerie de batiments, sacs pour produits, etc., etc.

Matériel complet pour Huileries et Usines de décortication du riz, Moteurs à pétrole et à gaz pauvre (alimentés par déchets de scierie).

Fabrication en Afrique des Emballages pour Récolte et Exportation des Huiles de palme.

Exploitations forestières - Scieries - Ateliers de Menuiserie

Etudes et Entreprises de tous Travaux Privés ou Publics au Congo Belge.

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Copyright : H. SEGAERT, SYDNEY.

UN TERME

AU

CONGO BELGE

Notes sur la vie coloniale

1916-1918

646
543

INTRODUCTION

Congo d'hier, colonie d'aujourd'hui. — Développement économique et progrès matériels. — Les hommes qu'il faut. — Situations et personnel colonial. — Pour tous les goûts et toutes les capacités. — Du choix d'une carrière coloniale : Les postes officiels; le commerce; l'industrie; l'agriculture. — Où se renseigner ?... à qui s'adresser ?... — Les réalités de la vie congolaise. — Pour qui et pourquoi ces notes sont écrites.

Dix années exactement se sont écoulées, depuis que la Belgique, répondant au vœu de l'illustre fondateur de l'Etat Indépendant du Congo et à son intérêt national indubitable, s'est annexée à titre de Colonie le Domaine Africain dont la constitution fut l'une des œuvres les plus fécondes et les plus grandioses réalisée au cours du XIXe siècle au double point de vue moral et matériel : Les progrès de la civilisation et l'accroissement inéluctablement nécessaire du patrimoine de l'Humanité y ont trouvé leur compte.

L'œuvre de ces dix années fut d'achever l'occupation des territoires acquis par la Belgique et la pacification des peuplades qui les habitent; d'étudier et d'adapter aux nécessités locales la meilleure forme possible de gouvernement et d'administration; d'assurer l'exercice d'une justice basée sur les principes fondamentaux

reconnus par toutes les nations civilisées; de travailler au relèvement des populations indigènes, de déterminer leurs droits, de les faire respecter et de les initier au rôle économique qui leur est dévolu dans l'organisation internationale des peuples; de déterminer les principales richesses latentes du pays, de démontrer la possibilité de les exploiter rationnellement, de créer vers les centres producteurs les voies de pénétration nécessaires en même temps que vers la côte les exutoires indispensables pour les richesses entrevues.

Celui qui a pu traverser d'outre en outre la Colonie du Congo Belge au cours de ces deux dernières années, pendant une des périodes les plus critiques cependant que la Belgique ait traversées, doit reconnaître que les résultats acquis aujourd'hui ont atteint, sinon dépassé les espérances les plus optimistes qui eussent pu être échafaudées au moment de la reprise.

En ce centre africain où, il y a si peu d'années encore, de simples postes d'occupation ou d'exploitation s'épinglaient dans les solitudes hostiles de la brousse infinie ou des forêts impénétrables, des villes ont surgi, des centres industriels et commerciaux se sont développés et ont prospéré avec une incroyable rapidité. Le travail splendide des vaillants pionniers de la première heure, de ceux qui ont affronté tous les dangers, vaincu les pires difficultés et n'ont, hélas, peut-être laissé qu'un nom au martyrologe de la civilisation, commence à porter ses fruits d'or.

Si bien que le moment est venu maintenant, tout en persévérant avec constance dans la voie du développement intérieur, d'entreprendre délibérément la mise en valeur méthodique des richesses naturelles de la colonie, de leur assurer sérieusement l'exploitation et les débouchés qu'elles réclament, d'ouvrir largement à la mère-patrie le marché qu'elle doit trouver en échange sur son sol africain mieux que dans toute autre région

du globe pour ses industries et son commerce d'exportation.

Pour ce travail il faut des ouvriers.

Pour succéder aux explorateurs et aux conquérants de l'époque héroïque, il faut des hommes de science, spécialisés dans les activités qui les attendent, du haut en bas de l'échelle sociale : Un forgeron pour forger, un industriel pour exploiter et pour administrer des fonctionnaires ayant une culture générale solide, une expérience suffisante des hommes et des affaires et une moralité personnelle qui leur assure la considération et le respect de ceux à l'existence et à l'activité desquels ils doivent présider.

Dans les pays neufs, l'incapacité est un vice redhibitoire et la médiocrité une nuisance. Si des individualités sans qualités réelles peuvent parfois se maintenir dans des situations intermédiaires avec le ferme soutien de la solide armature des organisations séculaires elles ne savent être que néfastes, là où leur seule présence est un obstacle au progrès nécessaire qu'un homme de talent réaliserait sans délai.

Or, on peut affirmer qu'à l'heure actuelle il n'est pas un métier, pas une profession européenne qui ne puisse être exercé dans notre colonie par des praticiens expérimentés, soit que les intéressés aient l'initiative de s'installer pour leur compte personnel, soit qu'ils trouvent auprès de l'un des multiples organismes déjà existants l'emploi de leurs facultés.

Le temps n'est plus, ne peut plus être, où, après s'être présenté à " l'Etat " ou à l'une ou l'autre " Société " sous l'empire d'une nécessité quelconque ou d'une attirance plus ou moins raisonnée, on s'embarquait " pour le Congo " sans bien savoir ce que l'on pouvait attendre de la vie coloniale en dehors d'un salaire très relativement impressionnant.

Les progrès réalisés dans ces dernières années néces-

sitent aujourd'hui la collaboration d'hommes de métier, de talent et de science, déjà perfectionnés par la pratique européenne de leur spécialité, dans tous les domaines de l'activité coloniale.

Il appartient aux organismes intéressés : Administrations, Sociétés industrielles ou commerciales, gouvernement colonial, d'offrir aux spécialistes qui leur deviennent indispensables des conditions générales telles que ceux-ci puissent envisager favorablement l'éventualité de consacrer quelques années de leur vie à l'œuvre coloniale belge tout en y trouvant un intérêt personnel suffisant.

Ce principe posé, il faut présenter à la collectivité nationale une documentation simple, pratique et attrayante : chacun pourra ainsi dans son domaine se rendre compte des ressources qui s'offrent à son activité au Congo Belge, s'initier aux réalités de la vie coloniale, balancer exactement dans son esprit les aléas et les avantages que lui offre l'expatriation; étudier quel serait le rendement de ses capacités s'il les exerçait dans un milieu neuf où le respect des droits très contestables de la médiocrité ambiante ne vient pas entraver l'avenir des hommes d'action.

Cet examen, tout individu intelligent ne manquera pas de le faire un jour si on lui en fournit les moyens : Le fonctionnaire et l'employé dans son office, le commerçant à son comptoir, l'industriel dans son atelier, l'agriculteur en piquant ses bœufs ou menant sa charrue.

Plusieurs brochures de vulgarisation documentaire, fort bien présentées, ont été publiées et répandues ces derniers temps par le Ministère des Colonies dans tous les milieux belges d'Angleterre.

A cette œuvre d'initiation pratique j'apporte aujourd'hui une collaboration nouvelle et personnelle : Ceux qu'intéressent les questions coloniales et que ne rebute

pas à priori l'éventualité possible d'une carrière africaine, trouveront dans les pages qui suivent l'exposé sincère et quasi journalier de la vie d'un magistrat colonial. L'exercice de mes fonctions m'a mené à travers les régions les plus diverses de la colonie du Haut-Katanga au Bas-Congo. J'y ai trouvé l'occasion toute naturelle d'esquisser un tableau aussi exact et vivant que possible des centres divers où j'ai séjourné assez longuement.

Ces notes détruiront peut-être l'une ou l'autre légende. Mes seuls vœux sont qu'elles abattent aussi beaucoup de préventions et que leur lecture induise des individualités utiles et saines à poursuivre une information sérieuse sur les carrières coloniales auprès de l'Administration compétente ou des principaux organismes industriels et commerciaux, dont on trouve une nomenclature aux pages de garde de ce volume... et plus tard, peut-être, rencontrerai-je en de nouvelles périgrinations congolaises, des gens heureux qui me remercieront d'avoir été leur initiateur !...

CHAPITRE I.

A travers l'Afrique Australe

A bord du " Kenilworth Castle ". — Sous l'Equateur. — Fête nationale belge. — Jeux sportifs. — Escale à Cape Town. — Camp's Bay. — Port Elisabeth. — East-London. — Arrivée à Durban. — Marine Hôtel. — La " Saison ". — La Rivière Umkomaas. — En soirée. — Le croiseur "Noord-Brabant". — Le navire-école belge l' " Avenir ". — La Canne à sucre. — Les montagnes du Natal. — Johannesburg. — La générosité Sud Africaine. — Au Jardin Zoologique. — Le Rand Club. — Deep village mine. — La naissance de l'or. — Les chemins de fer Sud Africains. — Bulawayo. — Les voyageurs de commerce. — Victoria Falls. — Sur le Zambèze. — La Rhodésie du Nord. — Five o'clock improvisé. — La frontière congolaise.

Voici trois jours que le grand navire auquel est confié notre destin a quitté Tilbury. Sous l'impulsion régulière et puissante des machines l'animant d'une trépidation continue et obsédante, le steamer fend une mer unie qui n'a plus d'autres limites que l'horizon. Où sommes-nous ?... seul le capitaine le sait ; car en ces temps de sous-marins et de corsaires, les paquebots ne sui-

vent pas la route régulière et le "point" de midi n'est plus communiqué aux passagers. A bord, tout est prudence et précaution : notre première surprise a été, en arrivant au bateau, de trouver en place du vapeur pimpant, tout de blanc habillé, auquel l'Union Castle Line a habitué ses clients, un bateau sombre et noir de la quille au sommet des mâts : Les paquebots ont eux aussi maintenant leur uniforme de guerre. Nous avons quitté la Tamise le 13 juillet au jour naissant et, première émotion, à peine, avions-nous dépassé Southend qu'une vive canonnade venant des batteries de terre jette l'effroi parmi les passagers. Dans le ciel, très haut, au milieu des nuages, qui se chassent en une course éperdue, les houppes de fumée des shrapnells cherchent un but invisible... Est-ce un raid aérien ennemi ?... un simple exercice de tir ?... Nous n'en avons rien su. Plus tard dans la matinée la cloche d'alarme a résonné, appelant tout le monde sur le pont en tenue d'alerte. C'est l'exercice indispensable de la ceinture de sauvetage et des chaloupes de secours.

Chacun sait après cela ce qu'il faudrait faire en cas de danger. Et puis, nous avons stationné très longtemps Dieu sait où, au milieu de trente autres navires, steamers et voiliers, pendant que les petits torpilleurs noirs et trapus montaient autour du groupe une garde alerte et vigilante; nous avons vu un sous-marin — anglais heureusement — fendant discrètement les flots de sa coupole à peine apparente, et nous sommes repartis dans la nuit noire, sans un feu, sans une lumière. Le lendemain, dans la rade ensoleillée de Plymouth, un remorqueur nous a apporté un dernier contingent de voyageurs puis le paquebot a pris son essor vers la haute mer. Nous ne faisons escale nulle part avant de toucher Cape Town. Nous voici pour quinze jours séparés du monde...

***

Nous sommes en route depuis dix jours : depuis dix jours nous n'avons plus vu que le ciel et l'eau... D'un train régulier, par la mer la plus calme que l'on puisse espérer, le paquebot abat ses quelque trois cent soixante milles par vingt-quatre heures... Depuis que nous sommes sortis de la zone dangereuse, la vie du bord est devenue charmante. On a fait connaissance entre passagers, de bonnes camaraderies se sont nouées; on a sorti les jeux divers qui, avec la conversation, la lecture et le sommeil, aident à tuer le temps, et les heures s'envolent égales, douces et reposantes... Seul, le matin, l'affichage du " sans fil ", nous apportant la quintessence des communiqués officiels, ramène les esprits vers l'obsédante pensée de la conflagration terrible qui bouleverse l'Europe... Mais, en plein océan, à quinze cent milles des côtes européennes, les préoccupations d'intérêt général passent, il faut bien l'avouer, au second plan. Depuis deux jours, au surplus, il fait très chaud, non une de ces chaleurs mauvaises qui accablent et assomment; l'impression est plutôt agréable et, malgré la hauteur à laquelle s'élève le thermomètre, l'air reste léger, doux... si léger qu'il enivre un peu et qu'il est bien difficile de mettre ensemble deux idées abstraites. Ainsi ne s'occupe-t-on guère que de concerts et de sports, sans parler des danses qui, le soir, dans la demi-obscurité du pont-promenade, lisse comme un parquet ciré, emportent les jeunes couples vers des flirts prometteurs que la pleine lune à défaut de lampes électriques vient souvent déranger trop tôt j'imagine.

Nous sommes, sur le " Kenilworth Castle ", un petit groupe de Belges, en route pour le Katanga, et nous avons hier, anniversaire de notre indépendance, célébré avec le plus d'éclat possible la fête nationale.

L'un de nous a découvert, chez le coiffeur du bord un rouleau de ruban tricolore. En faire des cocardes ne fut qu'un jeu et, à toutes les tables belges, dès le *breakfast* matinal, nos camarades anglais se sont fait un plaisir de porter nos couleurs. Le soir, un grand concert avait été organisé au bénéfice des prisonniers de guerre belges en Allemagne. Un de nos compatriotes récita, accompagné par deux professeurs de l'Académie royale de Londres, le désormais fameux "Carillon" de Cammaerts, et la collecte finale produisit une jolie recette, qui a été adressée par le commandant, au Comité anglo-belge de Londres.

Evidemment, la cause de la Belgique spoliée et violée est éminemment sympathique dans les milieux intellectuels anglais... Il n'est pas sans dire cependant que nous puissions nous endormir sur nos lauriers d'honneur et négliger d'entretenir par tous les moyens possibles des amitiés qui ne nous sont en général guère marchandées. Croiriez-vous cependant que j'ai rencontré, sur ce navire même, un officier portant l'uniforme britannique, qui m'a soutenu, au cours d'une conversation, que la Belgique ne pouvait pas, au début de la guerre, agir autrement qu'elle ne l'a fait... étant liée avec la France par un traité secret qui l'obligeait à prendre les armes contre l'Allemagne, en cas d'attaque de la République par la Puissance germanique ! Naturellement, je n'ai eu aucune peine à démontrer à mon contradicteur, assertions allemandes en main, qu'il se trompait complètement. Il n'en est pas moins vrai que son opinion exprimée avec une conviction absolue pouvait influer un moment donné d'autres esprits, et ce fait — quoique isolé — apporte bien la preuve de la nécessité d'une action générale, continue et intelligente, tant en vue de contrecarrer la propagande ennemie que de conserver dans l'esprit

de nos Alliés et des neutres le souvenir de la justice de notre cause.

La première escale approche maintenant à grands pas. Lundi matin, très probablement, nous serons à Cape Town. Aujourd'hui se clôture la " saison mondaine " car demain c'est, à bord comme dans une petite ville britannique, le repos dominical dans toute son horreur ! Puisque nous avons parlé déjà des jeux et des sports de paquebots, sans d'ailleurs insister beaucoup, laissez-moi vous donner un aperçu un peu plus détaillé de ces " passe-temps " inventés pour abréger les journées de longue traversée : Le jeu sportif le plus en honneur sur le pont-promenade d'un " liner " c'est le " Rubber quoits ". Une sorte de cible est tracée à la craie sur le plancher du pont et chaque joueur muni de trois palets de caoutchouc épais s'efforce de placer son " point " le plus près possible du centre tout en en chassant l'adversaire. Aussitôt que l'on a acquis quelque pratique, ce jeu d'enfants devient vraiment passionnant et le " championnat " de la traversée est âprement disputé pendant les concours de la dernière semaine. Un autre jeu consiste à lancer heureusement dans un baquet placé à une dizaine de mètres six anneaux de cordage... puis vient l'infinité des inventions baroques qui n'ont d'autres limites que l'imagination plus ou moins heureuse des organisateurs de festivités. Combat de coqs, dans lesquels deux gentlemen pieds et poings liés à un bâton solide s'efforcent de se pousser comme ils peuvent au dehors d'un cercle fatidique... Courses siamoises, compétition à qui prendra avec les dents le plus de pommes dans un baquet d'eau...

Il y en a des douzaines ainsi, et c'est merveille de voir les messieurs les plus sérieux mettre bas col et cravate et s'entourer le cou d'une serviette pour avaler au plus vite à grand renfort de grimaces une brioche

enduite de sirop, suspendue à un fil ! Vraiment il n'y a que la vie maritime pour changer ainsi complètement les idées et vous rendre temporairement une mentalité simple. Le soir, tout le monde, au moment du dîner, reprend le masque et l'armature des conventions mondaines avec l'*evening dress*. Aux tables du dîner, présidées par les officiers du bord, reluisantes de cristaux et d'argenteries, impeccablement servies, on se croirait dans le dernier des salons où l'on cause... et pour peu que la société soit agréable et les compagnons de table spirituels, l'heure du repas n'est pas la plus banale de la journée. Après cela, c'est le concert sur le pont-promenade, le défilé des valses et des rag-times, ou la danse, voire même le bal costumé, qui constitue le *great event* de la traversée. Les habitués des paquebots ont tous dans leur valise un costume de fantaisie; au besoin, le coiffeur du bord fournit les imprévoyants et, ce soir-là, la compagnie offre aux passagers un buffet bien garni dans le grand hall du navire. C'est le carnaval, le bal masqué avec ses joies et ses folies, ses rires et ses intrigues. Ce fut pour nous, par le temps merveilleux dont nous avons été gratifiés, une nuit exquise et charmante, digne d'être classée au nombre de celles dont on garde un précieux souvenir...

* * *

Nous avons quitté Cape Town à 6 heures du matin. J'avais projeté primitivement, devant passer à Johannesburg avant de gagner Elisabethville, de faire le voyage par chemin de fer en traversant la colonie du Cap, l'Etat libre d'Orange et le Transvaal. Mais le "Kenilworth Castle" vient de recevoir l'ordre de continuer sur Durban pour y prendre des troupes dirigées sur la métropole. L'occasion est unique de poursuivre le voyage par la voie maritime jusqu'à la

capitale de la colonie de Natal en visitant aux escales les principaux ports de l'Afrique Australe. Je me suis arrêté à cette décision et nous voguons maintenant à travers une mer plutôt agitée vers Port Elisabeth, East London, et Natal... Hier, à six heures du matin, nous sommes arrivés devant Cape Town. Il faisait nuit noire encore et seules les lumières de la ville mettaient dans l'obscurité ambiante un fouillis d'étoiles plus serré parmi la multitude des étoiles du ciel.

Peu à peu les premières lueurs de l'aurore ont estompé sur un fond laiteux les courbes lointaines des collines de la côte africaine. Dans la gamme rose des teintes lumineuses étalées sur le ciel transparent par le soleil levant, les contours massifs, de la montagne de la Table, bloc trapu, se précisent et s'accentuent, dominant de leur masse imposante la ville déroulée à leurs pieds, qui épingle la blancheur révélée de ses homes sur le tapis sombre des jardins et des parcs. Au jour, nous entrons dans la baie de la Table, et notre puissant paquebot vient docilement se ranger à quai, tout à côté d'un croiseur cuirassé, devant les baraquements sordides et plats du bureau des douanes. Heureusement, le service des débarquements et d'examen des bagages est admirablement organisé par l'Agence Cook, et dix minutes nous suffisent pour nous libérer de toutes les formalités qu'entraîne généralement la descente à terre dans un port inconnu. Me voici lancé dans la ville pimpante, animée et joyeuse par ce matin d'hiver qui ressemble furieusement au début d'une de nos journées d'été.

Adderley Street, la principale rue de Cape Town, avec ses façades claires, ses magasins somptueux, les bâtiments publics qui s'y font suite est tout à fait rue principale d'une ville moyenne de nos pays d'Europe. N'était le nombre de nègres crasseux et mal bâtis — car la race indigène ici n'est pas jolie — que l'on y

croise à chaque pas, revêtus de sordides haillons européens, on s'y croirait aussi bien à Marseille, à Naples, à Bordeaux... ou à Ostende l'été. Mais une fois que l'on lève les yeux et qu'on se laisse empoigner par la splendeur de la nature, le tableau change du tout au tout. Au bout d'Adderley Street, l'allée de terre rouge qui conduit au Mount Nelson Hotel, s'engage sous les ombrages magnifiques du jardin botanique. Ici le cirque des montagnes vous étreint et vous surplombe de partout et dans leur ombre protectrice les fleurs les plus merveilleuses, les arbres les plus étonnants de la création semblent jaillir d'eux-mêmes d'une terre féconde que l'on dirait engraissée avec du sang. Sur les verts, les rouges, les jaunes étincelants des floraisons tropicales, le soleil étend sa lumière puissante et unificatrice qui atténue la vivacité trop grande des couleurs en leur donnant un fond d'or en fusion...

Dans l'après-midi nous avons fait l'excursion de Camp's Bay, que les guides annoncent comme l'une des plus merveilleuse du monde... et ils ne mentent pas assurément les guides!... Le tramway ascensionnant le flanc du Pic du Lion, gagne par une route en lacets le col séparant cette montagne du massif de la Table. Du col, la vue s'étend d'un côté vers la ville, toute rose et blanche, étalée jusqu'aux confins de la baie calme et bleue... De l'autre côté on domine l'océan et la chaîne des "douze apôtres" dont les sommets, curieusement dentelés de rochers gris et sombres, se succèdent et se perdent dans les brumes lointaines. Puis on redescend l'autre versant vers la mer encombrée de récifs noirs sur lesquels les vagues transparentes d'émeraude diaphane se brisent avec des jaillissements fous d'écume irisée, et l'on rentre en ville tout au long d'une route en corniche, accrochée aux falaises abruptes, dans les anfractuosités fleuries desquelles se nichent des bungalows qui doivent abri-

ter bien des vies heureuses... Pourquoi, après l'impression exquise de cette nature inoubliable et le dîner épicurien au Mont Nelson, où nous avons célébré la séparation d'avec les joyeux camarades anglais du " Kenilworth Castle ", pourquoi avons-nous eu l'idée baroque d'aller finir notre soirée dans un music-hall où les inepties cinématographiques succédaient aux inepties vocalo-chorégraphiques ?... Mystère insondable des impulsions humaines et de cette soif toujours renouvelée de sensations nouvelles que ne suffisent pas à satisfaire les plus merveilleux spectacles de la nature et qui croient pouvoir trouver du plaisir à la clarté factice des lampes de théâtre après s'être baigné tout un jour dans la lumière radieuse d'un soleil inconnu !...

* * *

Le " Kenilworth Castle " arrivera à Durban à midi... me voici au bout des vingt-cinq journées de traversée qui ont passé comme un rêve, au point qu'il me paraît avoir quitté Londres hier. Sans doute la clémence des éléments a-t-elle été pour quelque chose dans l'exquise impression laissée par ce voyage. Mais il faut en attribuer également le mérite pour une bonne part au confort du navire, aux prévenances et aux attentions dont l'Union Castle C° entoure ses passagers... et, par dessus tout, à sa société des excellents camarades, professeurs de l'Académie Royale de Londres, avec lesquels j'ai fait la traversée...

Le mercredi, 2 août, à dix heures du matin, nous sommes arrivés à Port Elisabeth : C'est une petite ville avenante étagée en gradins clairs au versant des collines qui ferment Algoa Bay. En dehors d'autres devoirs, j'ai profité de mon passage dans ce port pour visiter, sous la conduite de son chef, un de ces énormes " stores ", maison d'importation et d'exportation

qui, dans les pays coloniaux, alimentent le commerce intérieur des contrées moins accessibles, et qui sont l'intermédiaire forcé entre le consommateur blanc ou indigène du pays et les producteurs du monde entier. J'ai parcouru les salles énormes, les entrepôts sans fin, où s'entassent les cotonnades et les confections, les armes et les porcelaines, la quincaillerie et les matériaux de construction, les articles de tout genre, de toute dénomination et de toute provenance, tout ce qui s'achète et se vend sur la surface du globe. J'ai vu dans ces magasins des produits provenant d'Angleterre, d'Amérique, de France, du Japon... J'ai vu des restants de stocks allemands, dans lesquels la pacotille à bon marché avait naturellement la meilleure part... Et j'ai interrogé le chef de maison. Je lui ai demandé pourquoi, lui, si bien disposé pour la Belgique et pour les Belges, il ne se fournissait pas chez nous en temps de paix d'autre chose que de couvertures et de fers en T... Je lui ai demandé s'il voyait, dans son commerce énorme, la possibilité de faire, après la guerre, une part à la Belgique dans le remplacement des fournitures germaniques. La réponse est venue nette et péremptoire : Nous autres commerçants sud-africains, nous considérons comme un devoir et un plaisir de contribuer dans la mesure des possibilités pratiques au relèvement des affaires dans votre malheureuse patrie ; avant la guerre déjà, nous ne demandions pas mieux que de nous fournir en Belgique de tout ce que nous y aurions pu trouver... Mais il faut que les commerçants et les industriels belges y mettent, eux aussi, de l'intelligence et de la bonne volonté. Les fabricants belges ne font pas connaître leurs produits sur les marchés étrangers. C'est à peine si de temps à autre nous recevons un catalogue timbré de votre pays. Vous ne pouvez pas demander, cependant, que moi, chef d'entreprise, je fasse périodiquement un voyage en

Belgique pour y faire mes achats ?... Alors il faut que de chez vous arrive ici de temps à autre un voyageur parlant l'anglais, sachant présenter sa marchandise, nous renseigner sur la production locale, nous soumettre des échantillons. Le jour où nous connaîtrons les produits belges nous les achèterons de préférence à tous autres... Mais de grâce, avant de nous reprocher, à nous autres coloniaux, de ne pas traiter avec vous, faites-vous connaître. Politiquement plus peut-être encore que commercialement, la Belgique était ignorée dans ces contrées avant la guerre. L'héroïsme superbe de votre Roi et de votre nation a placé le nom belge au pinacle de la communauté des peuplés... profitez-en.

Je ne fais pour ma part que transcrire à nouveau ces conseils de bon-sens qui ont toujours été ceux de nos agents consulaires... A bon entendeur salut !

Un fait indubitable c'est que la sympathie de l'Afrique du Sud pour la cause de la Belgique ne s'est pas démentie un seul instant depuis le début de la guerre. Notre consul à Port Elisabeth a recueilli dans sa petite circonscription plus de six mille livres pour les fonds belges, et les souscriptions continuent à lui arriver régulièrement malgré la prolongation du temps d'épreuves. A East London, où je me suis arrêté hier, le vice-consul de Belgique a recueilli au delà de Fr. 125,000 pour le Belgian Relief Fund, et j'ai été personnellement témoin dans cette petite localité pittoresquement étalée sur un plateau boisé qui domine la mer, d'une solennité au cours de laquelle j'ai eu l'émotion d'entendre rappeler avec le souvenir de nos douleurs celui de notre gloire. Le maire de East London présidant le 4 août un service solennel d'intercession à l'occasion de l'anniversaire de la guerre y avait invité officiellement mon hôte. Celui-ci m'emmena au Town Hall à l'heure fixée. Dans son cabinet, le mayor, avec tout l'apparat de sa toge rouge et de ses

chaînes d'or, recevait les personnalités officielles. Je lui fus présenté et très cordialement Son Honneur m'engagea à me joindre aux invités de la " platform ". La grande salle du Town Hall était bondée d'une foule compacte, foule pieuse et recueillie, car la réunion, présidée par le chapelain de la ville, était de caractère essentiellement religieux... Mais lorsqu'au cours de son allocution, après les Psaumes et les Cantiques, le chapelain en vint à l'examen des raisons de continuer la guerre, c'est dans le cas de la Belgique meurtrie, martyrisée et profanée qu'il chercha son principal argument et, lorsqu'il évoqua l'étonnante leçon donnée par notre peuple opprimé, dispersé, et cependant si vivant d'une vie unique, consciente et nationale, on sentit passer dans l'âme collective de cette assemblée étrangère le grand frisson des émotions sincères...

* * *

Cette fois j'ai repris et définitivement le contact avec la terre ferme. Ce n'est pas sans émotion que j'ai quitté hier à midi le " Kenilworth Castle ", le beau navire fardé de noir, sur lequel après dix-huit mois de la vie trépidante de Londres, j'ai doucement coulé près d'un mois de repos délicieux et d'heures claires comme le cristal le plus pur... A tous ceux qu'ébranle le surmenage des dures périodes que nous traversons, que ne peut-on conseiller la cure exquise d'une longue traversée maritime ?...

A midi précis, après avoir fait entre les deux jetées de Durban une entrée magistrale dans la baie de Natal. le " Kenilworth Castle " s'est rangé doucement au bassin de la douane. Une demi-heure après je suis à terre, ayant franchi le cordon des gabelous, d'ailleurs peu exigeants, et à peine entré en ville commence la surpri-

se de trouver du vrai neuf Africain qui se mélange et s'adapte étonnamment à l'apparence encore européenne cependant de cette cité coloniale. Le long des larges avenues qui nous mènent vers l'Esplanade et le " Marine Hôtel ", des palmiers magnifiques remplacent les platanes classiques de chez nous.

Dans les jardins se révèle une flore inconnue et rutilante et le long des routes et des roues les *jinrikshaws* se poursuivent incessamment, traînés par de splendides Zoulous de bronze, légèrement vêtus de cotonnades bariolées et le chef garni d'une extraordinaire coiffure où se mêlent à l'empanachement de plumes du peau-rouge classique, de longs piquants de porc-épic et des cornes de buffle acérées. A ce moment de l'année, la saison des bains bat son plein à Durban, et l'hôtel imposant, où j'ai retenu heureusement une chambre de Cape Town, est bondé de gens de l'intérieur en vacances.

Le Marine Hotel est admirablement situé face à la Baie de Natal, dont les eaux passent par tous les tons les plus purs des couleurs du prisme: rose tendre, vert émeraude et bleu saphir...

Le soir, dans l'immense salle à manger blanche, où des Indiens discrets font leur service impeccable dans leurs *sarougs* blancs, tels des ombres familières, le coup d'œil des toilettes est féerique sous la rutilance des lustres électriques qui font étinceler les parures et les beaux yeux... Je suis arrivé à Durban un samedi. Le lundi 7 août est Bank Holiday; qu'on le veuille ou non il faut remettre à mardi les affaires sérieuses !...

Lorsque le sort vous apporte de ces surprises dans quelque patelin désolé et morose on a le droit de " faire une sale tête "... Mais ici vraiment le séjour paraît s'annoncer si joyeux et si charmant que j'aurais tort me semble-t-il de ne pas prendre mon parti de la suspension des affaires !... C'est égal, faire cinq mille

milles à travers l'Atlantique pour aboutir en fin de compte à une villégiature imprévue au bord de l'océan Pacifique, c'est assez peu banal et je m'en voudrais presque de cet heureux hasard par les temps cruels d'aujourd'hui si, devant la voie d'argent tracée par un beau clair de lune sur les eaux calmes de la baie, songeant aux camarades qui combattent et qui souffrent là-bas dans les tranchées de l'Yser je ne pouvais me dire cependant que, sous le ciel d'Afrique, je suis venu peiner moi aussi pour la cause sacrée de notre chère patrie !

Durban est, je crois l'avoir déjà dit, la plage à la mode de l'Afrique du Sud. Dans ses grands hôtels modernes, sur la " Marine Parade ", qui est la digue somptueuse de l'endroit, toutes les élégances de Johannesburg, de Prétoria et de Bloemfontein se donnent rendez-vous de fin juin à fin août. Comme dans nos grandes plages européennes, les bals y succèdent aux concerts, les excursions aux bains de mer et les réunions sportives qui s'y tiennent sur un champ de courses splendidement installé au centre même de la ville, au pied des hauteurs de Berea, où les villas somptueuses se cachent dans des jardins en fleurs, font accourir tous les amateurs de chevaux — et de paris — de cent lieues à la ronde. J'ai assisté le 7 août aux courses de Durban. L'enceinte réservée n'y diffère guère du " pesage " de nos grands hippodromes.

Ce sont les mêmes tribunes, les mêmes toilettes, la même fièvre du risque et du gain... seulement on s'y rend dans une voiturette traînée par un Zoulou au casque frétillant de plumes d'aigles et de piquants de porc épic et la garde sévère est montée aux issues par des policiers indigènes impeccables sous le petit bonnet de police penché sur l'oreille, en vareuse et culotte courte bleu foncé, solidement plantés sur leurs jambes nues et nerveuses de bronze clair... Il y a aussi les théâtres,

théâtres de comédie et music-halls, où l'on donne d'une façon très présentable les dernières nouveautés londonniennes; les stalles y sont garnies de toilettes de soirée et de smokings impeccables, et l'on finit par se demander au bout de deux ou trois jours de vie dans ce milieu si l'on est à Brighton ou bien sous les Tropiques !...

J'ai fait hier une excursion magnifique sur la rivière Umkomaas. Deux heures de train à travers les falaises longeant la mer éternellement bleue, d'un bleu transparent de saphir... Aux nombreuses stations des indigènes attendent le convoi. Tous sont de belle stature. Demi-nus ou drapés dans des pagnes aux couleurs vives, ils ont des attitudes de bronzes antiques; leurs visages sont presque toujours réguliers, ouverts et francs... des femmes parfois portent une coiffure bizarre rassemblant leurs cheveux crépus et huilés, hérissés droits sur leur tête, en une sorte de cône élevé d'un effet étonnant.

Le train s'arrête au bord de la rivière où attend un canot automobile. Nous remontons le courant encaissé entre les rochers abrupts le long desquels les arbres accrochés dans la pierre jettent de longues racines qui vont puiser la vie à même l'eau cristalline et jacassante.

Sur l'autre rive, les coteaux s'étayent en pentes douces couvertes de plantations de bananiers et de canne à sucre. A quatre milles de l'embouchure une vétuste auberge est accrochée dans une anfractuosité de la montagne. Toute blanche de chaux fraîche sous son toit de vieux chaume elle domine d'admirables plantations de citronniers où, dans la verdure sombre du feuillage presque noir, les fruits clairs mettent des milliers d'étoiles d'or... Après le dîner nous ascencionnons résolument les sentiers de chêvre qui escaladent la montagne au milieu des can-

nes à sucre coupées à mi-hauteur et séchées par le soleil. Ces cultures font songer à des champs de chaume fantastiques, tels qu'en dut rencontrer Gulliver au pays des géants.

Au milieu des plantations se cachent les kraals des Cafres, réunions de trois ou quatre huttes de paille hémisphériques où les natifs se coulent par un trou comme des abeilles dans leurs ruches. De suite des nichées d'enfants, couleur de café noir, qui n'ont jamais connu la gêne d'un vêtement, nous entourent en souriant de toutes leurs dents blanches et de leurs grands yeux étonnés, puis ce sont les femmes curieuses et prudentes qui sortent une à une... Enfin, le chef de famille fait son apparition. Mais il n'est plus du tout couleur locale, celui-là : affublé d'un vieux veston crasseux, d'un pantalon de toile qui eut jadis une couleur et d'un feutre troué, il nous tient un long discours auquel nous ne comprenons goutte naturellement. Je résouds la question en prenant une photo du groupe et en distribuant quelques piècettes au milieu des piailleries de joies de toute la marmaille et nous redescendons vers la rivière, gravement accompagnés par deux superbes oies grises du kraal qui semblent pénétrées de la gravité d'un devoir sacerdotal !

Rentré à Durban à la chute du jour, je n'ai eu que le temps de faire un bout de toilette, étant attendu pour la soirée chez le docteur Mulder. Mme Mulder, qui est Belge et Liégeoise, a assumé, depuis le début de la guerre, sous le patronage de notre consul à Durban, M. Ericksen, la lourde charge des œuvres belges en général et du Belgian Relief Fund en particulier.

Aux premières nouvelles des malheurs de la Belgique, ayant eu l'idée de donner chez elle une fête de charité en faveur de ses pauvres compatriotes, Mme Mulder vit affluer de toute part les chèques et les donations. Elle ouvrit alors, d'accord avec le consulat,

une souscription officielle et les listes qui paraissent journellement dans la presse locale, l'afflux des dons ne se ralentissant pas un instant, accusent aujourd'hui une récolte totale de plus de dix mille deux cents livres sterling, c'est là un résultat magnifique qui fait honneur à la fois à la générosité des habitants de Natal, à l'activité de celle qui a su les intéresser aux nécessités de la Belgique, et à la grandeur de la cause qui peut provoquer de tels désintéressements sous de si lointaines latitudes.

Inutile de dire que dans le home charmant du docteur Mulder j'ai retrouvé pour un soir la cordialité et la douceur de l'accueil tel que nous l'avons toujours connu dans les maisons amies de notre Belgique aimée. Un navire de guerre hollandais, le croiseur "Noord Brabant", venant des Indes-Orientales, était entré au port dans la journée. Le commandant et trois de ses officiers étaient nos convives et vous pouvez penser s'il fut exquis après de longs mois de vie anglaise d'entendre pour un soir la douce musique de nos deux langues nationales, puis celle des chants connus, chantés chez nous, au temps de la Belgique heureuse. Ainsi le souvenir de la patrie lointaine peupla de douceur et d'émotion cette soirée délicieuse qui se prolongea bien tard, devant la merveille du tapis de lumières scintillantes que Durban étend, la nuit venue, féériquement, au pied des hauteurs de Berea...

Je suis rentré à l'hôtel avec les officiers du navire hollandais. Le croiseur "Noord-Brabant" qui a été faire la relève des stationnaires des Indes, rentre vers le Continent par le chemin des écoliers. Il va séjourner cinq ou six jours à Cape Town, toucher à Sainte-Hélène, à Dakar, aux Iles du Cap Vert, à Ténériffe, et rentrera à Amsterdam vers le 5 octobre seulement. Ainsi dans tous les ports de son parcours les populations verront flotter les couleurs

néerlandaises sur un vaisseau de guerre, rencontreront par les rues les marins et les officiers hollandais, leur feront l'accueil chaleureux d'usage et seront reçues à bord du croiseur à l'un de ces bals ou concerts que les croiseurs étrangers en visite offrent volontiers à la société mondaine des villes où ils s'arrêtent... Fort bien, me direz-vous, mais à quoi tout cela sert-il sinon à amuser les jeunes aspirants du bord qui, à terre, font le beau avec leur collet rouge et leurs petits poignards à monture d'or ?

A quoi cela sert ? Cela sert à faire respecter, à faire reconnaître, à faire admirer le pavillon national... La Hollande une petite nation ?... allons donc. On voit ses navires marchands, on voit ses navires de guerre dans tous les ports de passage de tous les continents. Une nation qui possède cette force et qui la montre est une grande nation que l'on connaît et que l'on vénère et une grande nation se doit à elle-même d'affirmer son existence partout et chaque fois qu'elle le peut. Tenez, à Durban même, où l'on ne voit pas deux fois en un an un steamer de commerce battant pavillon belge, est arrivé au mois d'avril dernier le navire-école l' " Avenir ", commandé par le capitaine Audenaerde.

Notre beau quatre-mâts venait de Melbourne et avait effectué avec plus de trois mille tonnes de fret, en cinquante-trois jours, une traversée que les meilleurs voiliers n'abattent ordinairement qu'en 70 jours au moins. L'arrivée du navire belge suscita dans la ville un enthousiasme fou. On fit fête aux cadets dont les uniformes pimpants et la crâne allure étonnèrent les populations et, le second jour, il y eut une telle affluence de demandes pour visiter le navire que le consulat de Belgique se vit forcé d'instituer un service de distribution de tickets. Inutile de dire que l'on organisa en l'honneur de nos cadets des réceptions

officielles, des excursions, des concerts et des fêtes. Pendant quatre jours la Belgique une fois de plus fut en vedette partout dans la personne de ses jeunes marins... l'effet de cette simple visite d'un navire de couleur plus ou moins officielle a fait plus ici, me disait notre consul, pour le renom belge, que toute une année de propagande active.

En l'écoutant me narrer ce petit incident, je songeais aux paroles prononcées jadis au jour de l'ouverture du fameux Congrès de Mons en 1910 par Auguste Beernaert : " La Belgique d'aujourd'hui regarde vers la mer. Elle veut de larges fenêtres ouvertes sur le grand air des océans... "

C'est bien ce qu'il nous faut. Lorsqu'après la guerre, après la réparation des dommages et des dévastations notre renaissance industrielle et commerciale s'affirmera à la face du monde, il faut que ce soient des vaisseaux battant notre pavillon national qui aillent porter aux quatre coins de l'univers les produits de nos ateliers et de nos usines. Le jour où nous aurons su nous débarrasser de l'intermédiaire des agents commerciaux étrangers, le jour où les produits belges seront expédiés directement d'Anvers ou d'Ostende aux consommateurs lointains par des navires belges, nous aurons décuplé notre richesse nationale non seulement en faisant nôtres des bénéfices que d'autres nous enlevaient auparavant, mais aussi parce que la situation morale que nous aurons acquise nous fera jouir d'un droit de préférence indiscutable, aussitôt que les acheteurs du monde sauront qu'en achetant en Belgique des marchandises belges ils aident ainsi de la meilleure façon possible à la reconstitution de la richesse que nous avons sacrifiée pour la cause universelle du droit et de l'honneur... Et puis, lorsque notre flotte marchande sillonnera les mers, peut-être comprendra-t-on la nécessité d'avoir sous la main quelques unités nava-

les de combat pour sauvegarder nos droits, veiller à la sécurité de nos cargaisons, affirmer dans les ports lointains notre force et notre puissance.

Sans doute sont-ce là des rêves de lointain avenir. Encore est-il bon de ne point négliger dès maintenant l'indice ou l'argument qui peut leur donner corps un jour, apporter à la formation d'une opinion précise et justifiée sur la question l'appoint d'une indication dont il est bon de tenir compte.

J'ai visité cette après-midi une grande raffinerie de sucre de canne, industrie qui compte parmi les plus importantes de la colonie de Natal. Tous les environs de Durban sont couverts de plantations serrées de canne à sucre. Je vous en ai déjà parlé en vous racontant mon excursion aux kraals cafre d'Umkomaas. La canne est traitée sur place par pulvérisation : le jus, recueilli après le pressage des tiges complètement décortiquées, est immédiatement cristallisé brut et envoyé tel quel en sacs, à la raffinerie. Là, les cristaux sont à nouveau liquéfiés, transformés en un sirop qui, dans des cuves immenses et dans une succession de filtres au charbon de bois, passe du brun opaque au jaune clair et au blanc pur... Puis, à nouveau cristallisé, séparé des mélasses et des corps étrangers, le sucre blanc d'un grain uniforme coule sec et frais dans d'énormes réservoirs d'où, automatiquement, il est mis en sacs de 70 livres et transporté directement sur navire.

La raffinerie de Durban que j'ai visitée occupe un personnel de cinquante ouvriers blancs et de quatre cent cinquante noirs. Les installations couvrent une superficie de plusieurs hectares et elle absorbe à elle seule plus de la moitié de la production locale de la canne à sucre.

* * *

Je profite d'un long arrêt du train qui m'emporte vers Johannesburg pour fixer à la hâte mes impressions de ces deux derniers jours. J'ai quitté Durban hier par l'express de 5 h. 50 du soir... La jolie ville exotique et pimpante où j'ai passé huit jours enchantés m'a laissé de si bons souvenirs que j'avais le cœur serré en m'installant dans le coupé qui m'était réservé par les bons soins des chemins de fer de l'Etat Sud-Africain... Aussi bien plusieurs des charmants amis que l'on se fait rapidement dans la vie coloniale étaient-ils venus me serrer une dernière fois la main et le regret de me séparer d'eux était certes pour une bonne part dans le petit chagrin du moment... Mais le monde est petit, et dans ce pays où l'on entreprend un trajet de cinq jours de rail comme si on allait de Bruxelles à Anvers, on ne craint guère de se perdre de vue parce que l'on se sépare pour un temps !... La nuit qui se fait sous ces latitudes en moins de quinze minutes, est tombée comme le train quittait les *suburbs* de Durban et, de suite, très heureusement, la lune dans toute la splendeur de la nuit transparente s'est mise à briller d'un éclat de diamant très pur.

Je dis heureusement, car le trajet à travers les montagnes du Natal compte parmi les sites les plus appréciés de l'Afrique du Sud : Installé sur la plate-forme de l'express qui escalade les rampes, serpente au flanc des rochers abrupts, se penche dans les tournants vers des précipices sans fond, j'ai vu pendant de longues heures, sans m'en lasser, se dérouler la féerie des gorges, des ravins et des pics, baignés dans la lueur mystérieuse et tendre de la clarté sublunaire qui fait les profondeurs plus inquiétantes et les sommets plus éthérés... parfois le long de la voie en une encoignure de rochers se révèle soudainement une tente conique autour d'un feu de bois éclatant en gerbes rouges d'étincelles, les silhouettes grimaçantes et noires d'ou-

vriers indigènes palabrant sous leurs épaisses couvertures : le paysage de rocs, de sommets et de précipices sur lesquels se penchent des mimosas aux feuillages dentelés en ombres chinoises fait songer aux violentes évocations de Méphisto partant pour le sabbat de Valpurgis... Puis c'est le dîner impeccablement servi dans le wagon-restaurant et peu après l'installation des couchettes d'un confort parfait... Je me suis réveillé ce matin au sommet des derniers contreforts appuyant le grand plateau du veld transvaalien : De longues étendues dorées par une herbe sèche et drue que paissent d'énormes troupeaux de bœufs aux cornes acérées et de temps à autre un mamelon élevé, jaillissant de la plaine sur laquelle il se détache en rose pâle, inondé de soleil. La température est exquise. Si l'astre du jour ne ménage pas ses rayons ; nous sommes à cinq mille pieds d'altitude et la brise légère est fraîche et douce quand elle n'emporte pas avec elle de longs tourbillons de poussière grise ou ocre que l'on voit tournoyer de loin dans l'étendue immense des prairies. Des villages, des petites villes sont fréquents le long de la voie et l'on ne fait guère dix milles sans rencontrer un "ranch", ferme basse en pierres bleues et jaunes superposées, ou bien quelque " kraal " réunissant une demi-douzaine de ruches de paille à l'usage des Cafres. Nous sommes maintenant — il est 10 heures — arrêtés à Volkrust, petite station à la limite du Natal. Des nègres habillés de rouge et de blanc comme des singes de foire viennent offrir aux fenêtres des oranges, des cigarettes, des sucreries... mais voici la cloche qui sonne. En route ! nous serons à Johannesburg ce soir à six heures...

* * *

Après l'arrêt de Volkrust le voyage s'est poursuivi hier toute l'après-midi à travers la plaine nue du haut

plateau transvaalien et, à six heures du soir, le train s'est arrêté à la gare centrale de Johannesburg. A travers de larges rues mortellement désertes par cette soirée dominicale, j'ai gagné en cab le Carlton Hotel, bâtiment somptueusement érigé au front d'Eloff Street, au cœur même de la cité. Nous sommes généralement trop portés, nous autres, à qui la guerre vient seulement d'apprendre à sortir de chez nous, à considérer les colonies lointaines comme des régions à peine en voie de civilisation, où l'on vit autrement et moins commodément surtout que dans nos grandes métropoles continentales. C'est en tout cas l'un des étonnements du voyageur fraîchement débarqué en Afrique Australe d'y trouver des établissements du genre du Carlton Hotel de Johannesburg, qui rivalisent sans peine au triple point de vue du confort, de la perfection du service et du luxe, avec les hôtels les plus universellement réputés de Londres ou de Paris. Dans le vaste hall peuplé de plantes rares et garni de divans profonds, dans l'immense fumoir d'un style sévère et impeccable, dans les somptueux salons Louis XVI du restaurant, au grill room tout de chêne clair et de faïence bleue, se presse la foule cosmopolite habituée de tous les palaces du globe, et ce n'est pas l'une des moindres merveilles de la civilisation que de voir ainsi réalisées les exigences les plus minutieuses du voyageur moderne dans une ville du centre sud-africain qui n'était il y a trente ans qu'une mince agglomération de huttes de prospecteurs.

Les rues centrales de la ville, se coupant à angles droits autour du Town Hall imposant et du Post Office très animé, sont toutes bordées de grands magasins dont les étalages n'ont rien à envier à ceux des villes continentales. Sans doute les prix sont-ils légèrement supérieurs à ceux qui s'affichent aux vitrines d'Europe. Encore ne faut-il pas exagérer cette impression et cer-

tes la plupart des articles de vente courante ne sont pas plus chers ici qu'à Londres en ce temps de guerre. Ce qui est évidemment cher à Johannesburg, c'est l'accessoire, l'inutile, le plaisir. Les cinemas, par exemple — et ils foisonnent comme partout — n'ont guère de place à moins d'un shilling. C'est le prix que vous prend aussi le coiffeur et si vous entrez au bar vous paierez six deniers votre verre d'une bière, d'ailleurs exquise...

Au reste, tout cela est comme toujours fort relatif : les salaires atteignant ici des taux inconnus en Europe, seul le voyageur venant des pays d'outre-mer se trouve affecté par l'élévation du coût de la vie. Quant aux nababs des mines et de l'élevage qui jettent l'argent par portes et fenêtres, inutile de dire qu'ils trouvent dans ce petit Paris sud-africain toutes les occasions possibles de donner libre cours à leurs fantaisies somptuaires.

C'est à cette facilité du gain et de la dépense chez les multi-millionnaires de l'Afrique-Australe que j'avais attribué au premier abord le succès considérable qu'ont rencontré dans ce pays les listes de souscription en faveur des fonds de secours pour la Belgique occupée et pour nos réfugiés. Lorsque j'avais entendu évaluer par milliers et par dizaine de milliers de livres sterling le montant de sommes versées à nos consulats de Port Elisabeth ou de Durban, j'en avais attribué le mérite aux gros financiers du pays qui savent si bien étaler un paraphe au bas d'un chèque dont le chiffre compte plusieurs zéros.

Une très intéressante conversation que j'ai eue ce matin avec une personnalité fort au courant des dessous politiques et sociaux des colonies sud-africaines m'a complètement retourné les idées à ce sujet : Si l'on peut compter par millions de francs le montant total des souscriptions versées

aux œuvres belges par l'Afrique du Sud, la gloire en revient moins à une élite de hautes personnalités généreuses qui y sont allées d'un don magnifique dans le premier enthousiasme de la résistance et du martyre de la Belgique, qu'à la foule obscure des petits et des humbles, qu'à la charité compatissante de " l'homme de la rue " qui s'est senti ému au récit des malheurs immérités de notre pauvre peuple et qui le jour de paie a déclaré au caissier de l'usine, de l'atelier ou de la mine, peut-être en frappant du poing la tablette du guichet dans son élan de générosité bourrue :" Retenez sur ma paie tant que durera la guerre deux shillings — ou dix — par semaine pour le Belgian Fund ! ".

Si l'on a recueilli en Afrique-Australe des sommes énormes, si tous les jours le montant des listes de souscription continue à grossir, si ce magnifique élan ne s'est pas ralenti un seul instant, dans ce pays, depuis les deux longues années que dure la guerre, c'est au sacrifice librement consenti et chaque semaine renouvelé du travailleur sud-africain que nous le devons principalement. Ici comme partout et toujours les petits ruisseaux font les grandes rivières, et c'est dans une infinité de petites bourses qu'a pris sa source le fleuve d'or qui du Transvaal, de l'Orange et du Cap continue à couler vers nos plaines flamandes et nos vallées wallonnes dont il aide si splendidement les populations sans ressource et sans pain qui préfèrent à la honte et au dégoût de servir l'ennemi l'obscur héroïsme de la misère noblement supportée.

D'autres d'une plume plus autorisée dans les pages littéraires de livres somptueux ont exprimé d'une façon générale aux autorités, aux grandes compagnies de l'Union sud-africaine la reconnaissance officielle de la Belgique pour l'œuvre splendide de solidarité internationale réalisé par l'ensemble du pays... Il est bon, me semble-t-il, de faire savoir à notre peuple des villes,

des usines, des campagnes de Flandre et de Wallonie ce qu'ils doivent plus particulièrement à leurs frères les travailleurs sud-africains, mineurs, ouvriers des chemins de fer, artisans des cités, cultivateurs ou fermiers des grandes étendues du veld : que tous ceux-ci trouvent ici, exprimée d'une façon collective, mais avec une sincérité et une admiration profondes qui atteindra peut-être le cœur de chacun d'eux, l'expression de l'éternelle reconnaissance de la Belgique souffrante pour les secours magnifiques que lui ont apporté l'initiative et la charité solidaires du peuple sud-africain.

* * *

Ce matin, par un soleil radieux, je me suis embarqué sur l'impériale d'un tramway électrique conduisant vers l'un des *suburbs* de Johannesburg. La ville. aux rues perpendiculaires bordées de grands magasins aux étalages somptueux, n'est pas très étendue et. sitôt dépassées ses limites, on sort du domaine de la banalité. La cité, plate et rectiligne dans toutes ses voies de circulation, fait place à un cirque de montagnes rocheuses et abruptes, couvertes d'une végétation touffue dont les feuillages sombres ressortent en arabesques foncées sur le rouge sanglant de la terre d'Afrique. Sous les ombrages vert foncé, cachées dans les replis du terrain ou perchées sur la cime d'une colline escarpée, les jolies maisons coloniales basses et larges, avec leurs vérandas à colonnes, mettent leurs tâches claires dans le paysage coloré sur lequel l'écharpe bleue du ciel étend sa soie étincelante.

Un bon quart d'heure de trajet mène aux portes du Zoo de Johannesburg, parc public taillé en plein veld, qui par lui-même serait banal, s'il n'abritait dans des cages élégantes une fort belle collection de spéci-

mens choisis de la faune africaine et quelques superbes exemplaires d'animaux étrangers. Il y a là toutes les bêtes que nous rencontrons dans les ménageries européennes, mais avec cette différence immédiatement sensible que, vivant dans leur climat natal, elles n'ont pas cet air mélancolique et malheureux, ce pelage terne et mort qui les dépare dans les cages du continent. Les lions à l'épaisse crinière ou au poil ras sont d'un lustre admirable, d'une vigueur et d'une vivacité étonnantes; les léopards paraissent dans leur peau souple et mobile des bêtes d'or niellé, et la hideuse hyène elle-même arbore une toison d'un brun noirâtre, fournie et lustrée comme celle d'un chien de prix... Quant aux oiseaux multicolores ils ont des plumages féeriques, où se combinent et se marient, sans se heurter d'ailleurs, toutes les couleurs de l'arc-en-ciel... Si la collection est moins étendue que celles que l'on peut admirer à Londres, à Amsterdam, ou à Anvers, la qualité du moins dépasse et compense largement la quantité.

Rentré en ville pour midi, je fus ensuite déjeuner au Rand Club, l'établissement du genre le plus fameux de toute l'Afrique Australe, où mes hôtes me signalèrent au passage les rois de l'or dont la fortune heureuse fit celle de Johannesburg. Lorsque l'on entend raconter que cette ville étonnante, d'où plus aucune élégance moderne n'est bannie, était encore, il y a 25 ans, une modeste station de caravanes africaines où, devant l'unique auberge en planches et en tôle, les voyageurs devaient, le soir venu, sortir leur chaise pliante pour avoir un siège convenable, on reste confondu devant le spectacle du bâtiment et de l'installation d'un luxe incroyable dont les multimillionnaires ont fait leur lieu de réunion. Au bar énorme où se presse avant le repas la foule des amateurs d'apéritifs, on me montre tels personnages à l'allure quelconque,

au modeste veston négligé qui, présidents d'un syndicat minier ou propriétaires du Reef, voient leur fortune se chiffrer en un nombre étonnant de millions de livres. Ce qui frappe le plus, au milieu de l'allure grandiose des escaliers monumentaux, des galeries imposantes et des salles majestueuses, c'est la simplicité bon enfant, le sans-façon, le bon garçonnisme de tous ces magnats de l'or ou du diamant... A une table voisine de la nôtre huit personnages, après déjeuner, sirotent des liqueurs fines en fumant des cigares de prix. Ils causent avec calme et flegme et mon hôte m'affirme qu'il se traite en ce moment même entre ces huit hommes, qui représentent les compagnies les plus considérables du pays, une affaire de trust dont les bénéfices se chiffreront sans doute par des sommes incalculables.

* * *

En entrant au club, nous avons eu la chance de rencontrer le *general manager* des Rand Mines, l'exploitation d'or la plus voisine de Johannesburg... J'ai profité de l'occasion pour solliciter l'autorisation de visiter une mine d'or et sitôt après le déjeuner je saute en auto pour me faire conduire à Deep Village Mine.

La mine est située à dix minutes à peine, presque aux portes de la ville, et son approche s'annonce par les tourbillons de poussière grise enlevée aux énormes montagnes blanches constituées par l'amas des résidus de l'exploitation de l'or, tels les terrils de nos charbonnages.

Dans les bureaux sommairement installés dans une longue baraque en tôle à l'entrée de la mine, le directeur m'accueille fort aimablement et fait appeler un de ses ingénieurs pour me guider dans ma visite. Nous passons en premier lieu dans les ateliers où se remettent en état les foreuses pneumatiques qui servent à

désagréger la couche rocheuse du minerais précieux. Le reef, le roc d'or, pour le désigner plus clairement, est constitué par une couche minérale de trois pieds d'épaisseur au maximum qui s'enfonce obliquement dans la terre jusqu'à une profondeur inconnue. Il s'ensuit que la première découverte ayant été celle de l'extrémité supérieure de la tranche oblique, les galeries ont dû la suivre en profondeur à mesure de l'avancement de l'exploitation, et l'on en est arrivé maintenant à creuser et à exploiter par des puits absolument analogues à ceux de nos charbonnages, forés perpendiculairement dans le sol et atteignant le gisement précieux à des profondeurs différentes dont la plus forte est de 800 pieds. Les foreuses mécaniques manœuvrées par les mineurs dans les galeries souterraines désagrègent le reef en blocs gros en moyenne comme les deux poings, qui sont chargés dans des wagonnets, montés à la surface par le puits d'exploitation et déversés sur d'immenses courroies sans fin le long desquelles deux rangs de nègres dépenaillés opèrent au passage un triage méticuleux, retirant les blocs qui s'avèrent à l'œil nu trop pauvres en matière précieuse.

La pierre à or se présente comme un amalgame de parcelles reluisantes gris foncé et blanc laiteux piqué d'une infinité de points microscopiques d'un éclat métallique. Les courroies sans fin portent le minerai aux broyeurs; dans une salle énorme, au milieu d'un tapage assourdissant, d'innombrables pièces d'acier hautes de plusieurs mètres retombent sans cesse de tout leur poids sur le minerais qu'elles réduisent en une sorte de bouillie liquide. Ainsi pulvérisé il est ensuite passé sur de larges plaques garnies de mercure, où l'or s'amalgame avec ce métal tandis que les sables, pierres et autres impuretés sont entraînées par un courant d'eau continu. Les plaques d'amalgame sont retirées à des intervalles fixes et portées au laboratoire où une

opération chimique sépare du mercure l'or, qui est fondu en un bloc compact. Cette opération permet de recueillir 65 pour cent de l'or contenu dans le minerai. Les résidus de minerai qui ont été soumis à ce premier traitement passent ensuite dans d'énormes cuves où ils sont traités au cyanure, puis, après des bains et des réductions successives en une poussière grise presqu'impalpable, ils sont conduits dans des filtres spéciaux à la paille de zinc, où l'on recueille encore trente pour cent du précieux métal. On arrive ainsi à extraire du minerai 95 pour cent de sa valeur métallique. La seule mine de Village Deep traite mensuellement 55,000 tonnes de minerai, dont elle retire dans le même laps de temps 8,000 livres d'or pur. Le tiers de cette production représente le bénéfice net de l'exploitation. Il faut noter que cette compagnie minière est constituée au capital nominal d'un million de livres sterling, et que le double de cette somme a couvert à peine les frais de première installation. Ces quelques chiffres, qui se répètent pour chacune des exploitations faisant ceinture à Johannesburg, donnent une idée nette de l'importance fantasmagorique de l'extraction de l'or qui, avec celle du diamant à Kimberley, a fait la fortune des pays sud-africains.

* * *

Nous nous sommes embarqués, hier soir, un magistrat de notre colonie et moi, dans le train qui doit nous conduire en cinq jours et six nuits de Johannesburg à Elisabethville. Les voitures des chemins de fer de l'Afrique du Sud sont confortables et bien appropriées à ces trajets de longue haleine. Partis de Johannesburg hier à 7 heures du soir, nous avons passé une bonne nuit dans notre wagon-lit, et nous nous sommes réveillés au matin en gare de Mafeking, où nous rejoignons

la voie directe du Cap vers la Rhodésie. Tandis que l'on manœuvre pour accrocher nos wagons au train du Cap, qui amène un fort contingent de Belges arrivés par le "Walmer Castle", paquebot qui suivait celui sur lequel j'ai fait la traversée, nous arpentons le quai de la gare, encombré de noirs toujours en loques européennes passablement dépenaillées. Sur une voie de garage nous nous trouvons soudain face à face avec deux splendides lions... d'ailleurs prudemment enfermés dans une cage solide, expédiée à l'adresse du jardin zoologique de Prétoria! Bientôt le convoi se remet en route, lentement, à travers une région de montagnes jaunes et brunes où les arbres, revêtus d'un feuillage automnal malgré le merveilleux soleil, s'espacent parmi les herbes desséchées qui font un tapis d'or jeté sur le sol rougeoyant. De temps à autre nous arrêtons à des villages pittoresques où des maisons en tôle ou en pisé s'alignent le long des voies, voisinant avec quelques agglomérations de paillottes indigènes... Vers le soir, à l'une de ces stations, des nègres et des nègresses en pagnes multicolores envahissent la voie, offrant aux voyageurs des peaux d'animaux sauvages et mille objets curieux en bois et racines taillées. Je fais, pour quelques shillings, l'acquisition d'une splendide peau d'antilope que je destine à garnir mon futur home africain. C'est ainsi que l'on se crée d'avance des trophées de chasse!... Puis, le soir tombe. C'est l'heure de noter ses impressions du jour et de clôturer la journée au dining car, après le repas du soir, par un bridge qui nous mènera doucement jusqu'au moment raisonnable de regagner nos couchettes roulantes...

Nous sommes arrivés ce matin vers dix heures en gare de Bulawayo, capitale de la Rhodésie du Sud. Nous avons ici à changer de train et à prendre les voitures qui nous conduiront jusqu'à la frontière du

Congo Belge. Grâce à l'excellente organisation du railway, nos places sont déjà retenues dans le nouveau convoi et nous n'avons qu'à confier au boy de service le soin de transférer nos bagages d'une voiture dans l'autre pour nous réserver le plaisir d'une excursion en ville. A trois, nous affrétons une vieille victoria attelée de deux mules et nous partons par les routes poussièreuses bordées d'arbustes malingres qui sont les rues de l'endroit. Cinq ou six voies se coupent ainsi à angle droit, dans lesquelles se succèdent quelques bâtiments publics sans grand cachet spécial et quelques magasins à vitrines et étalages assez fournis. Nous poussons une pointe jusqu'au parc où dans un carré de brousse jaune sont disséminées des cages renfermant deux ou trois léopards, quelques lions et quelques singes arrachés sans doute à la nature toute voisine... Au croisement de deux rues se dresse sur un socle élevé de granit une statue de Cecil Rhodes, le créateur de la colonie, bien campé avec sa figure énergique et son petit veston négligé, tel qu'il était de son vivant paraît-il. Devant le Town Hall, sur un autre socle de pierre, une mitrailleuse, d'un modèle ancien déjà, est offerte à l'admiration populaire. C'est la machine terrible qui servit en 1896 à réprimer la révolution des Matabele. Ces indigènes rebelles avaient massacré dans le pays plus de 257 colons, parmi lesquels la plupart des fondateurs de Bulawayo, bourgade naissante seulement à cette époque. La ville compte maintenant une population de près de 6,000 blancs, ce qui n'est pas mal pour une cité neuve située à quelque 1,400 milles de Cape-Town.

Un peu après midi le train repart à travers d'immenses étendues solitaires. Rien n'est plus curieux sous ce climat, qui est celui du plein été chaud chez nous, que de voir tous les arbres dépouillés de verdure ou portant seulement un feuillage mort comme on n'en voit

en Europe qu'au cœur de nos hivers... Parfois le long des voies on aperçoit un kraal de quelques huttes, toujours semblables à des ruches d'abeilles, ou une ferme basse et blanche le long de laquelle s'étagent en piles énormes les tas de sacs de maïs que l'on charge sur d'énormes chariots devant lesquels somnolent attelés quatorze paires de bœufs. Devant l'une de ces fermes nous voyons, vers le soir, un blanc accompagné d'une fillette de quatorze ans au plus, partir au plein galop de son cheval à travers la brousse sans limite. La voilà la vraie vie coloniale, celle du *gentleman farmer,* dans les plaines aux horizons infinis... Quel dommage que là-bas, dans ce Katanga où nous arriverons bientôt, on en soit encore à chercher les moyens d'acclimater et de préserver de la mouche tsé-tsé les chevaux et le bétail qui font l'une des richesses de la Rhodésie !

Nous avons terminé la journée en compagnie d'un agent commercial, notre voisin de compartiment et, oyez ceci, messieurs les industriels belges qui désirez développer vos ventes à l'étranger après la guerre : Ce jeune homme est représentant d'une importante firme anglo-américaine qui fabrique uniquement les cigarettes, ayant des ateliers dans les différents centres de production, en Egypte, en Algérie, en Angleterre et aux Etats-Unis. Il a comme centre d'action commerciale uniquement le Congo belge et l'ancien Ouest-Africain Allemand. La compagnie dont il représente les produits lui paie le voyage en première classe de Londres à Elisabethville et Kambove, puis le retour par l'Afrique occidentale uniquement pour visiter les *stores* de ces régions et y placer des ordres en cigarettes qui se vendent d'ailleurs à des prix variant de 25 centimes à deux francs le paquet. Cet agent nous affirme qu'à un précédent voyage il a placé dans notre seule province du Katanga plus de 800,000 boîtes de cigarettes !...

N'est-ce pas là un exemple frappant, illustrant à merveille l'éternelle recommandation de nos agents consulaires aux producteurs belges : Faites visiter la clientèle d'outre-mer; n'hésitez pas à assumer les frais d'un voyage qui peut vous coûter quelques milliers de francs, mais vous rapportera le décuple. Cette conviction, je l'avais déjà pour ma part rapportée d'une tournée en Turquie d'Asie, que je fis quelques mois avant la guerre : ce nouvel exemple démontre une fois de plus que l'axiome reste vrai sous toutes les latitudes.

* * *

Mon compagnon de compartiment — un administrateur territorial de la colonie — et moi, nous fûmes debout ce matin avant le lever du soleil. Le chef de train avait hier au soir télégraphié à la station de Victoria Falls que nous désirions faire l'excursion des chutes pendant l'arrêt du train à Livingstone, capitale de la Rhodésie du Nord, et il s'agissait d'être prêts afin de ne pas perdre un instant des deux heures et demie dont nous disposons. A peine avons-nous terminé un *breakfast* sommaire dans le wagon-restaurant, que nous apercevons au milieu de la brousse un nuage, telle une fumée épaisse et blanche, qui semble au loin surgir des entrailles du sol : c'est l'éternel brouillard causé par la vaporisation de l'eau du Zambèze, précipitée dans le formidable ravin qui fut découvert par David Livingstone en 1885... Il est 8 heures et le train, légèrement en retard, s'arrête en gare de Victoria Falls, devant l'unique hôtel qu'il dessert, à cet endroit. C'est une large bâtisse blanche sans étage, ressemblant assez à un château cossu et banal du pays de Flandre, qui, planté au milieu des taillis clairsemés de la brousse africaine, devant le rail, abrite les excursionnistes et les chasseurs accourant

des quatre coins du monde pour admirer l'une des merveilles les plus extraordinaires de la nature. Parmi les quelques "villégiateurs" de l'endroit, en tenue de Far West, qui sont venus voir passer le train hebdomadaire, deux policiers indigènes anglais en uniforme bleu et fez rouge font gravement les cent pas et nous indiquent le guide qui nous attend. C'est un noir splendide mais en costume khaki trop correct. Tandis que le train repart pour Livingstone, où nous le rejoindrons tout à l'heure, l'indigène nous emmène vers les chutes par des sentiers fort bien entretenus, transformant ce coin de brousse rhodésienne en un véritable parc, qui entoure agréablement l'Hôtel des Falls. A un tournant du chemin, nous apercevons l'étonnant pont suspendu en fer qui enjambe d'une seule arche toute la largeur de l'énorme crevasse ouverte dans le sol par Dieu sait quel cataclysme. Soudain, sans que rien d'autre que le tonnerre des cataractes nous en ait averti, nous nous trouvons devant le plus effroyable précipice qui se puisse concevoir. Devant nous s'ouvre, perpendiculairement au cours du fleuve, une échancrure formidable, profonde de plus de 375 pieds, dans laquelle le Zambèze s'engouffre en une série de colonnes d'écume mugissante et immaculée, séparées les unes des autres par de noirs promontoires rocheux. Les chutes très voisines l'une de l'autre ont en largeur respectivement 90, 573, 325 et 600 mètres de large, et l'on ne compte ainsi que les principales qui forment le massif central des cataractes, de loin beaucoup plus importantes que les chutes du Niagara. Les indigènes appellent, paraît-il, les Victoria Falls "La fumée qui tonne"... et nulle image, certes, ne pourrait être mieux choisie. Sur le bord opposé du *canon* où nous nous trouvons, dominant le bouillonnement fantastique des gouffres insondables, nous sommes trempés sous nos imperméables par la vaporisation d'eau qui monte vers le ciel puis retombe

en pluie diluvienne et constante, dans laquelle le soleil épingle des écharpes irrisées et des halos merveilleux en lesquels se fondent et jouent toutes les couleurs du prisme. Sous la chaleur et l'humidité combinées, une végétation d'une luxuriance inouïe enchevêtre les palmiers, les cocotiers, les fougères monstres, les rocs amoncelés et les herbes impénétrables. Lorsque l'on a pleinement rassasié ses regards de la majesté infinie des cataractes, on s'en revient bien à regret par le tunnel de verdure qui traverse la forêt vierge née de l'éternel vaporisation du Zambèze et l'on gagne ainsi en amont des cascades, la rive où le fleuve majestueux coule, large, tranquille et calme, avant de faire le saut formidable au fond des gorges imprévues qui s'ouvrent plus loin sur son cours. La brièveté du temps ne nous a laissé que le loisir d'entrevoir l'ensemble du spectacle. La visite détaillée des *falls* demande et vaut certainement plusieurs jours ; nous en emportons cependant une impression inoubliable.

Maintenant, au bord du fleuve nous prenons place dans une longue pirogue. A l'avant deux pagayeurs qui tranchent en cadence l'onde calme et limpide nous emportent comme une flèche entre les îlots herbeux et les récifs rocailleux se cachant à fleur d'eau parmi lesquels un troisième indigène accroupi à l'arrière et muni d'une pagaie plus longue, nous guide avec une sûreté étonnante. Pendant une demi-heure, nous volons ainsi, remontant le courant du Zambèze devant le panorama tropical des rives fleuries sur lesquelles de grands aigles pêcheurs planent en tournoyant, puis nous accostons à une sorte de petit débarcadère où nous attend un véhicule préhistorique composé de deux bancs de jardins adossés et surmontés d'un dais, montés sur roues, que les pagayeurs noirs poussent sur une étroite voie Décauville pendant deux kilomètres jusqu'à la gare de Livingstone. Il est

l'heure du départ : le train n'attend que nous et, sitôt regagné notre compartiment, le convoi s'ébranle, traversant l'agglomération clairsemée de Livingstone avec ses maisons basses et banales de briques ou de tôle devant lesquelles des *convicts* en costume jaune serin et la chaîne au cou travaillent lourdement à rempierrer les routes.

Et nous continuons à rouler ainsi tout le jour à travers d'immenses plaines tapissées d'herbes desséchées, parsemées d'arbres bizarres aux branches torturées et aux coloris étonnants sous leurs feuillages jaunis, parmi lesquels les euphorbes aux allures de cactus énormes, mettent la note peu commune de leurs jets épais au port hiératique.

* * *

Il est onze heures du soir et d'un moment à l'autre nous allons franchir la frontière du Congo. Nous devons arriver vers minuit à Sakania, la première station en territoire belge. Notre journée d'aujourd'hui a été assurément moins " civilisée " que les précédentes. Pendant toute la matinée nous avons roulé à travers une contrée plus verdoyante et plus peuplée que les régions traversées précédemment : la forêt plus dense n'a plus cet aspect de bois mort qui contraste si fort avec la lumière éblouissante du plein soleil d'Afrique. Le paysage est aussi plus varié, le train escaladant parfois des collines escarpées, toutes tapissées de campanules mauves qui s'accrochent aux rochers dont les brisures vertes et rouges font une curieuse mosaïque de tons éclatants sur le fond doré des herbes sèches. A midi nous sommes arrivés à Broken Hill, dernière station importante de la Rhodésie du Nord. La ville est composée d'un quartier indigène où s'alignent les huttes circulaires en pisé recouvert de chaume et de

quelques maisons de tôle et de briques groupées autour de deux ou trois factoreries. Sur le quai de la gare dont les trois bâtiments sont en tôle ondulée, tous les blancs de l'endroit sont venus voir passer " le courrier " et leurs costumes clairs ou khaki comme ceux de cow-boys du Far West tranchent gaiement sur les loques et les pagnes d'une foule de noirs accourus, eux aussi, à l'arrivée du train. Les négresses rhodésiennes, sculpturales, dans la pièce de coton à ramages colorés qui les moule des chevilles aux aisselles, papotent comme des commères de chez nous. D'aucunes portent un bébé aux grands yeux noirs, retenu par un foulard, à cheval sur leur hanche ou à la taille; parmi ce peuple remuant les poules courent en picorant, les machines manœuvrent, les fonctionnaires locaux s'affairent, tandis que les voyageurs heureux de cet arrêt de deux heures en profitent pour se dégourdir un peu les jambes... Mais la suite de la journée se complique du fait qu'à Broken Hill on détache du train le *dining-car* anglais et que nous ne retrouverons la voiture-restaurant belge du C. F. K. (Chemin de fer du Katanga) qu'à Sakania, au milieu de la nuit. Comme on ne repart qu'à deux heures on sert encore un repas sommaire dans le *dining-car* et les *stewards* fournissent plantureusement les amateurs de sandwiches, de victuailles et de flacons variés pour le dîner du soir...

Mais lorsque vers quatre heures nous songeons au " thé " qui nous est après deux ans de vie anglaise devenu aussi indispensable qu'à des insulaires, nous nous apercevons avec effroi que nous avons complètement négligé cette partie du programme. Seulement dans la vie coloniale plus que jamais le fameux " tire ton plan ", si bien connu au front depuis le début de la guerre, est de saison. Le train qui avance maintenant avec une lenteur prudente et calculée, par des courbes savantes, est tiré par des locomotives chauf-

fées au bois depuis Broken Hill. Tous les dix ou vingt kilomètres il s'octroie de longs arrêts pour " faire de l'eau ", et recharger le tender de souches sèches accumulées le long de la voie par les *contractors* (1), qui rasent la forêt à cinquante mètres de profondeur tout le long de la ligne. A l'un de ces arrêts je dévale de la voiture et je vais à la machine, où le mécanicien a vite fait de m'octroyer une tine émaillée pleine d'eau bouillante dans laquelle nous faisons notre thé sans plus tarder. Il n'y a pas de tasses, on prendra des verres; pas d'assiettes, des morceaux de carton ondulé en tiendront lieu et les biscuits secs remplaceront les petits-fours... mais nous aurons eu notre *five o'clock* malgré tout !... A six heures, la nuit tombe comme toujours sous ces latitudes, en quelques minutes. Nous avançons maintenant à travers le mystère sombre des forêts. De temps à autre la lumière dansante d'un bûcher éclaire les contours fantastiques d'un campement perdu au sein des bois épais; on entrevoit une tente dressée, dont une bougie vacillante éclaire l'intérieur tandis qu'à l'entour se découpent les silhouettes sataniques des travailleurs noirs reposant auprès du feu. Installés sur la plateforme du compartiment, après un dîner pique-nique des plus pittoresques, nous attendons sous le ciel plein d'étoiles l'heure nocturne où, passant la frontière, nous allons, après de bien longs mois, nous retrouver sur un sol belge, dans notre patrie coloniale !

(1) Entrepreneurs de travaux.

CHAPITRE II.

Elisabethville

Sakania. — La capitale du Katanga. — La vie quotidienne à Elisabethville. — Au Tribunal correctionnel. — Le Camp militaire. — La Campagne africaine. — Première chasse en brousse. — Les fauves. — Les usines de l'Union Minière. — Une Conférence. — Le Comité national de secours. — La prison. — La ferme de la Munama.

Nous sommes bloqués dans la gare-frontière de Sakania depuis plus de dix heures !... Un accident est survenu sur la ligne à un train descendant d'Elisabethville : Nous devions quitter Sakania avant le lever du soleil... il est midi et la voie n'est pas encore libre. Le train de Rhodésie nous a débarqués ici en pleine nuit : Comme le convoi du Chemin de fer du Katanga doit repartir normalement à 4 heures du matin nous n'avions, croyions-nous, que le temps de faire visiter nos bagages à la douane et de les transférer dans le train de la compagnie belge : A la clarté maigre de quelques lampes et de quelques lanternes, malles et valises ont été alignées sur le quai de la gare et le vérificateur des douanes en a passé l'inspection consciencieuse mais débonnaire : On ne peut s'imaginer le plaisir que j'ai ressenti à me retrouver devant un fonctionnaire belge " faisant comme chez lui ", après

deux ans d'exil. J'aurais payé le triple des droits qu'il m'imposa sur quelques babioles, l'intense satisfaction de me sentir traiter en contribuable dans ce parler savoureux de notre bon terroir... Après quoi je me suis allongé sur la banquette de mon compartiment avec l'idée bien nette que le train allait repartir avant le petit jour... Aussi, jugez de mon étonnement quand je me réveillai au matin radieux, dans la voiture immobile, au son d'un clairon militaire, scandant les notes du salut au drapeau !... Nous n'avons pas bougé et le clairon était celui du poste de la force publique de Sakania sonnant " Aux champs ", tandis que le drapeau belge montait lentement le long du mât dressé au centre du camp des soldats...

Toute la matinée nous avons attendu des nouvelles du départ espéré, sur le quai de la gare, devant la route où s'alignent les quelque vingt maisons du poste, parmi lesquelles on compte deux hôtels, recevant la visite apitoyée des compatriotes de l'endroit venant s'enquérir de ce qui se passait; pendant ce temps plusieurs hauts fonctionnaires d'Elisabethville, arrivés de la veille pour faire une excursion en brousse, se débattaient pour recruter des porteurs indigènes parmi les noirs parqués dans les voitures à eux réservées... Malgré toute notre patience nous commencions à trouver le temps long et à refuser tout intérêt au tableau des maisons alignées dans leur ceinture de bananiers, lorsqu'enfin vers trois heures, le chef de gare nous annonce que la voie est libre. Dix minutes après nous roulons. Nous arriverons demain matin à Elisabethville.

* * *

Je suis installé depuis deux jours dans la capitale du Katanga, et ne suis pas encore revenu de ma surprise. Lorsque j'ai quitté les milieux belges de Londres, mes

amis m'ont souhaité bon voyage avec une légère nuance de " sincères condoléances "... D'autres, qui n'avaient jamais mis le pied en Afrique ou l'avaient quittée depuis nombre d'années, m'avaient comblé d'avertissements concernant les dangers du climat, le manque de confort et l'insipidité de la vie dans les villes coloniales... Il en fut même, à qui la mauvaise fortune avait été trop lourde sans doute, qui m'avaient fait un tableau effrayant du voyage et du séjour au Katanga. Cette région, à les en croire, n'eut été qu'un roc de cuivre aride, garni d'arbres malingres et de termitières géantes où, dans quelques agglomérations artificielles, quelques douzaines de fonctionnaires " tiraient leur terme " dans l'amertume, l'ennui et le regret !... On conçoit que, nouvel arrivant, muni d'un semblable viatique d'avis, heureusement compensé par d'autres plus encourageants cependant, on ne soit pas sans quelqu'appréhension en débarquant du " courrier d'Europe ".

Et cependant, quel contraste entre ce que l'on s'imagine de la ville coloniale et ce qu'est devenue en moins de dix ans la capitale du Katanga.

Dès l'entrée en gare, où, parmi l'animation des porteurs, des interprètes, des manœuvres, tout un monde d'Européens, en tenue de plage vraiment, est venu attendre les camarades dont l'arrivée est annoncée, on a l'impression de débarquer dans une grande ville. Puis, lorsque l'on a parcouru pour gagner son domicile quelques-unes des larges avenues le long desquelles s'alignent des magasins à quatre ou cinq vitrines, des bâtiments vastes, imposants et d'une belle ligne architecturale, comme ceux qui abritent les bureaux du chemin de fer, la Banque du Congo belge, les services judiciaires, le cercle Albert-Elisabeth et une foule de villas coquettes, en briques rouges, aux larges verandas tapissées de feuillages ou d'un écroulement de splen-

dides fleurs pourpres, on commence à se dire que le cadre dans lequel on va vivre est vraiment d'un accueil avenant.

Alors, quand au bout de deux jours, on a terminé la tournée des visites officielles, admiré les habitations agréablement disposées, garnies de mobiliers corrects et confortables, décorées ingénieusement par le goût de leurs habitants ; quand on a trouvé à l'hôtel, la lumière électrique et l'ordonnance impeccable de repas de la vie continentale ; quand on a été reçu dans les bureaux administratifs et chez les particuliers dans les mêmes formes, au milieu de la même ambiance qu'en nos ministères ou dans un salon bruxellois, on commence à se dire que l'on voudrait bien voir l'Afrique et qu'il n'y a guère somme toute de différence entre la cité-jardin d'Elisabethville et les abords de Hampstead Heath ou de Wimbledon Common dont on arrive en ligne directe !

Heureusement les termitières abandonnées, les policiers indigènes à l'uniforme bleu barré de l'écharpe rouge, les négresses moulées dans leurs pagnes éclatants, les attelages de mules qui trimbalent à travers les avenues les voitures d'arrosage et les prisonniers qui empierrent les routes, la chaîne au cou, sont là pour donner un peu de couleur exotique à la ville civilisée où plus de douze cents blancs, industriels, commerçants et fonctionnaires vivent d'une vie active et laborieuse qui embrasse tous les domaines des nécessités modernes.

La vie d'un nouveau-venu dans la capitale du Katanga est loin, croyez-m'en, d'être une vie de tout repos. Les amis que l'on y a retrouvés, ceux que l'on commence à s'y attacher au bout de la période de première installation, ne manquent pas de faire tout ce qui est en leur pouvoir pour vous initier aux agréments de l'endroit.

En dehors des heures de service, ce sont chaque jour des réceptions, des parties de tennis organisées sur des courts impeccables, des dîners au cercle ou en famille. Comment je trouve, entre tous ces devoirs agréables et ceux de ma charge, le temps d'aligner quelques notes, je me le demande moi-même... Il est vrai qu'il faut bien mettre les bouchées doubles puisque dans une bonne quinzaine, je quitterai Elisabethville pour gagner, en près d'un mois de route et de camping, le poste de Kabinda, chef-lieu du district du Lomani. Voilà une randonnée qui dépasse légèrement celles dont je conseillais jadis l'expérience aux lecteurs de mes chroniques " Par monts et par vaux "... En tout cas, l'entraînement de Londres ne sera pas perdu.

* * *

Aujourd'hui j'ai assisté à une audience au tribunal correctionnel. Dans une salle qui paraît calquée sur le prétoire d'une de nos bonnes justices de paix de Belgique, le juge, le procureur du Roi et le greffier siègent en robe noire... Des avocats sont à la barre pour plaider une affaire d'accident du travail... Puis, ce sont des noirs qui comparaissent, fauteurs de délits variés : ivresse publique, coups et blessures, toute la lyre des infractions dont connaissent nos chambres correctionnelles. Et encore une fois l'impression revient : sommes-nous bien en Afrique, à 2,000 milles anglais de notre bonne ville de Bruxelles ?

Hier, une démarche m'a appelé au camp militaire, situé aux portes de la ville, en face de la cité indigène dont les paillottes s'alignent le long de la voie du chemin de fer. Les casernements sont en briques dans le style des " carrés " du camp de Beverloo. Sur l'esplanade devant la caserne, arboré fièrement au haut d'un mât énorme, le pavillon belge claque au vent. Matin

et soir le clairon sonore le salue de ses mâles accents. Sur la plaine les soldats noirs, splendides dans leurs uniformes de zouaves, bleus à liseré rouge vif et sous le fez écarlate, font l'exercice avec une précision impeccable. Les officiers blancs commandent en français. Plus loin au tir réduit d'autres font des mouches étonnantes dans les cibles à vingt-cinq mètres et à dix minutes du camp, au champ de tir à l'arme de guerre, un autre peloton s'exerce à la cible électrique qui marque automatiquement les coups... Parfois, pendant la journée, le bataillon défile en ville au son martial des clairons, avec une prestance superbe et les petits négrillons dansent devant la " clique " comme nos gosses des Marolles devant la musique des grenadiers. Ce sont ces mêmes soldats noirs, brillamment commandés par nos officiers de l'armée coloniale et de l'armée métropolitaine, qui sont en train de tailler en plein drap une fameuse ajoute à notre Congo dans l'Afrique allemande. Il faut entendre la fierté des indigènes d'ici lorsque, se comparant à ceux des colonies voisines qui travaillent en grand nombre à Elisabethville, ils se font gloire d'être sujets de " Boula Matari ". La civilisation a même importé le sentiment des nationalités et l'on s'imagine difficilement combien nos victoires en Afrique Orientale renforcent le prestige de notre administration africaine. Il est juste d'ajouter que les gouvernements locaux et celui du Katanga en particulier ont contribué pour une grande part aux succès militaires de nos troupes. On sait de quelle importance sont en Afrique les questions de ravitaillement, de portage et de recrutement. Grâce à la diligence, à l'activité et au coup d'œil des administrations provinciales, notre armée d'Afrique, admirablement fournie de tout ce qui lui est nécessaire, a pu poursuivre sans arrêt sa marche victorieuse jusqu'au cœur même de la colonie allemande. En ces temps difficiles

et critiques, la prévoyance et l'initiative de nos administrateurs auront été dignes de l'abnégation et de l'héroïsme de nos soldats.

* * *

J'ai eu hier, dimanche, mes premières émotions de chasseur dans la brousse africaine... Rassurez-vous, je ne vais pas jouer au Tartarin, et j'aime autant vous avouer tout de suite que nous sommes rentrés bredouilles, par ma faute de débutant d'ailleurs !... Nous nous sommes mis en route en vélo à six heures du matin, par des sentiers indigènes s'enfonçant dans la brousse épaisse. Cela ne ressemble en rien à une voie cyclable, et de rouler sur ces traces à peine marquées, encombrées de rocs, de racines, de troncs d'arbres renversés que l'on contourne tout simplement, ferait assurément dresser les cheveux à un maître cycliste du Touring-Club de Belgique... Mais on se plie à tout, même à faire de la bicyclette, qui ressemble à de l'acrobatie de grands chemins ! Au bout d'une bonne demi-heure de cet exercice nous sommes arrivés à un *dembo,* sorte de grande plaine légèrement marécageuse, herbue et découverte, énorme clairière de cinq kilomètres de long au milieu de la forêt, toute hérissée des stalagmites grises des termitières. Comme il y a presqu'autant de chance de tomber ici sur un lion que sur une gazelle, nous avons eu soin de nous munir de solides carabines mauser à balles explosives... Nous avons rencontré au bout d'une heure, deux grues couronnées, splendides oiseaux de près de deux mètres de haut que nous avons ratées à 60 mètres. Peu après, j'ai vu ma première antilope, filant comme une flèche vers les bois voisins... et je l'ai tant admirée dans la grâce légère de ses bonds élégants que j'en ai oublié de lui envoyer un coup de fusil... Nous avons marché ainsi à travers

les hautes herbes et les bois jusqu'à onze heures et demie. Des vautours, des marabouts nous ont tenu compagnie — à bonne distance — pendant notre pique-nique, et nous avons pris le chemin du retour à travers les bois. Une petite antilope, grande comme un gros lièvre, nous est partie entre les jambes, se moquant d'ailleurs des coups de carabine qui l'ont saluée... et puis, j'ai raté magistralement le plus beau coup du monde : à cent mètres je vois sous le couvert une bête superbe broutant tranquillement, antilope grande comme un gros chevreuil. Je tire, et l'animal, venant droit sur moi, au coup de fusil s'arrête à vingt mètres, me fixant de ses grands yeux étonnés et brillants. Quel tableau ! Je vise froidement... et la bête file à toutes jambes, mais cette fois dans la direction opposée ! Une autre fois, avant d'aller en chasse j'essayerai la portée de mon fusil à la cible fixe !... C'est égal, je ne regrette pas cette excursion pédestre d'une journée entière. Nous sommes rentrés à six heures, au soleil couchant, dans la forêt d'Afrique, à la végétation, d'ailleurs assez banale aux environs d'Elisabethville. Le principal pour un début, c'est d'avoir vu du gibier... seulement si l'antilope avait été un lion, ou seulement un léopard, c'est le chasseur je crois qui eût été chassé !

Les fauves ne manquent pas d'ailleurs aux environs : le jour de mon arrivée un léopard avait enlevé des poules dans le jardin de l'ami qui m'accueillit. On le tua à un demi-kilomètre dans la matinée même. Les lions font aussi de temps à autre leur apparition... mais c'est là un gibier de chasseur exercé qu'il vaut mieux considérer avec prudence et respect tant qu'on n'est pas maître de son arme. Comme il n'attaque quasi jamais le premier on a somme toute peu de risque de se faire croquer... sur la route de Kabinda je me ferai plutôt la main sur les pintades et les gazelles, voire même sur

les zèbres qui abondent, paraît-il, dans la région. Voilà qui promet, n'est-ce pas ?

* * *

Hier, à 8 heures du soir, après le dîner qui nous avait réunis au Cercle à quelques camarades, un des ingénieurs de la fonderie de cuivre de l'Union Minière nous a invité à prendre place dans son automobile pour aller visiter les usines de la Lubumbashi. La "Cité du cuivre" est située dans une vallée profonde. On y descend par une route carrossable, éclairée le soir à l'électricité, mieux assurément que les rues de Londres par le temps qui court. Il faisait d'ailleurs, hier soir, un clair de lune splendide, baignant les sous-bois d'une lumière exquise et douce. Quel contraste de se sentir emporté à quarante kilomètres à l'heure sur une machine de luxe, par cette route empierrée, illuminée à l'électricité, au milieu de la brousse sauvage où rodent encore, la nuit venue, les fauves africains. Mais le contraste est bien plus frappant encore lorsque, dépassé le village que forment au sein des bois les habitations des directeurs et des ingénieurs de l'usine, on se trouve brusquement transporté devant un espace de plus de vingt-cinq hectares, d'où la forêt a été arrachée pied à pied, sur lequel se dressent dans la nuit claire les diaboliques cheminées des hauts-fourneaux crachant les flammes et les étincelles, et où se découpent les fantastiques silhouettes des convoyeurs aériens, des plans inclinés transporteurs, des fours à coke et des terrils de minerais !... Au laboratoire, qui comprend toutes les installations les plus perfectionnées d'analyse électrique, plusieurs chimistes sont penchés sur les cuvettes et les cornues... puis nous allons par un terrain inquiétant et heurté, creusé de ravins, miné de galeries où, par rames entières, circulent incessamment les wagons de

cuivre et de coke, longeant des dépôts de minerais apportés à la fonderie, des mines de l'Etoile et de Kambove situées à des kilomètres d'ici... Nous gravissons ensuite un plan incliné de six à huit mètres de largeur le long duquel courent d'énormes chaînes sans fin, hissant les wagons au sommet des haut-fourneaux: là-haut, à quelque vingt mètres du sol, s'ouvre le foyer satanique dans lequel par wagon complet on déverse d'un coup le coke et le minerai, qui vont se fondre à la chaleur formidable de l'appareil. De la masse en fusion d'énormes flammes livides et sifflantes montent en hurlant dans la gigantesque cheminée et, au milieu des noirs demi-nus qui manœuvrent dans l'ombre les wagons, au milieu du tonnerre des rails ébranlés le chef de fonte blanc qui lance à même la fournaise d'énormes blocs de minerai verdâtre, là où la flamme n'est point égale, semble un roi des démons au milieu de l'enfer. Nous descendons ensuite à l'étage au-dessous, où se fait la coulée du cuivre. Sortant en une barre liquide d'un éclat insoutenable par l'ouverture ménagée au fond du gigantesque creuset, le métal rouge coule dans des moules qui lui sont préparés sur un truck roulant le long des rails. Il est fondu en plaques d'environ cinquante centimètres carrés et d'une épaisseur de quatre doigts. Chacune de ces plaques vaut à l'heure actuelle cinq cents francs. Quatre hauts-fourneaux sont en ce moment en action à la Lubumbashi, et l'on construit un four nouveau pour le traitement des résidus et des minerais pauvres. Le minerai du Katanga donne par simple opération de fonte plus de 90 p. c. de cuivre pur. Depuis 1911, la production est montée successivement de 997 tonnes à 1,400 tonnes en 1915, et l'on espère atteindre 25,000 tonnes cette année... Si l'on songe que trois mines seulement sont en exploitation sur le nombre de celles qui ont été reconnues au Katanga, on se représente facilement quel peut être

le développement de l'industrie dans le district dans un avenir rapproché. Les fonderies de la Lubumbashi occupent à elles seules en ce moment un personnel de vingt-cinq mille travailleurs indigènes et de cent cinquante blancs.

Nous avons continué notre visite par les ateliers des machines où ronflent des dynamos, des turbines et des volants énormes, par les salles d'outillage et de réparation, par les fours à coke et les dépôts de minerais. Puis, les ingénieurs qui nous avaient aimablement pilotés nous ont invité à boire la bière fraîche — suprême luxe d'Elisabethville — au Club qu'ils ont installé au cœur même de la brousse. On y trouve une salle de billard, un bar parfaitement aménagé, une salle de lecture où figurent toutes les revues et illustrations d'Europe et deux courts de tennis en brique pilée. Nous sommes ensuite remontés en auto et rentrés à Elisabethville après avoir passé trois heures dans l'atmosphère intense de la vie industrielle, émerveillés d'avoir trouvé une telle impression de force productive dans le centre africain dont d'aucuns osent encore parler comme d'un pays de sauvages !

* * *

J'ai donné hier au soir une conférence avec projections lumineuses sur " La Belgique après deux ans de guerre ". La réunion avait été organisée par la section du Katanga du Comité national de secours, présidé par M. le juge d'appel R. De Meulemeester. La salle du Cinéma-Bijou, avenue de l'Etoile, gracieusement prêtée ainsi que l'orchestre de l'établissement, par son propriétaire M. Georges, était bondée d'une foule select parmi laquelle beaucoup de dames en toilettes de soirée, au premier rang de laquelle on remarquait le vice-gouverneur du Katanga, M. A. De Meulemeester,

M. Rutten, procureur général, tous les magistrats et hauts fonctionnaires d'Elisabethville et les directeurs des grandes industries et compagnies locales. La vente des cartes d'entrée a produit pour la " Commission for Relief in Belgium " environ quinze cents francs. N'est-ce pas là un résultat magnifique et qui fait vraiment honneur à la générosité inlassable de nos Africains ? Il faut reconnaître d'ailleurs que celle-ci s'est montrée à la hauteur des temps difficiles que nous traversons. Dès la déclaration de guerre et la réception des tristes nouvelles arrivées de Belgique, la section du Katanga du Comité national de secours fut constituée à Elisabethville et l'activité de cet organisme ne s'est pas démentie depuis le mois de septembre 1914 jusqu'à présent. Les versements n'ont cessé d'affluer et le fonds est maintenant encore régulièrement alimenté, notamment par des souscriptions mensuelles.

Ce comité, dont la sphère d'action est strictement limitée à la province du Katanga, comptant à peine deux mille Blancs depuis la guerre, a réuni à ce jour (*) trois cent dix-huit mille francs, non compris le bénéfice du change, qui s'élève à près de vingt-sept mille francs. Il est intéressant de noter que le montant des souscriptions est intégralement consacré au soulagement des infortunes et n'est grevé d'aucun frais de secrétariat ou autre, de quelque nature que ce soit. Les fonds envoyés en Europe jusqu'à présent ont été affectés de la façon suivante : Cent cinquante mille francs ont été transmis au ministère des Colonies, qui les a remis au ministère de l'Intérieur pour la Belgian Relief Fund ; Cent cinquante deux mille francs ont été envoyés à la Commission for Relief in Belgium à Londres ; quatre cents Liv. st. ont été adressées à l'Œuvre du Colis Congolais, créée pour venir en aide aux anciens Congolais

(*) Août 1916.

prisonniers de guerre en Allemagne. Le solde est conservé en banque en vue d'un transfert ultérieur.

Pour tenir compte dans son entièreté du bel élan de générosité qui s'est manifesté dans la population du Katanga depuis le début des hostilités en Europe, il importe de remarquer que plusieurs autres organismes locaux se sont constitués en vue de venir en aide aux victimes de l'agression allemande. Deux listes fondées, l'une par les commerçants d'Elisabethville, l'autre par le " Journal du Katanga ", se fondirent dans celle du Comité national de secours. Il n'en fut pas de même des organismes suivants qui conservèrent leur personnalité propre : L'Association des agents de la colonie, qui recueillit vingt-huit mille francs. Le journal l' " Etoile du Congo ", qui a réuni à ce jour vingt-et-un mille francs. La souscription ouverte en faveur des soldats noirs combattant à la frontière orientale qui atteignit la somme de dix mille francs. Celle-ci servit à envoyer à nos braves soldats noirs quelques douceurs telles que sucre, tabac, etc. Il reste à citer la contribution apportée à la " Maison de convalescence pour les soldats blessés belges ". Une fête organisée par deux cercles d'amateurs au Cinéma-Bijou rapporta de quoi instituer deux lits, soit une somme de cinq mille deux cent cinquante francs. L'ensemble fournit le joli total de trois cent quatre-vingt-trois mille francs, recueillis dans le Katanga seul. D'autre part, le " Bulletin Administratif de Boma " du 10 juillet 1916 mentionne que les sommes recueillies dans le restant du Congo s'élevaient à cette date à trois cent soixante-trois mille deux cent six francs, ce qui porte le total pour l'ensemble de la Colonie à sept cent quarante-six mille francs. Et il existe encore une liste assez importante patronnée par les commerçants de Kinhasa, dont nous ne connaissons pas le montant exact.

On reconnaîtra certainement à la lecture de cet

exposé que les Belges du Congo ont su faire leur devoir en faveur de leurs frères d'Europe. Et l'on ne saurait assez remercier ceux qui, prenant la direction de ce mouvement dès la première heure, ont assuré ces splendides résultats.

* * *

J'ai visité ce matin la prison d'Elisabethville. C'est une installation modèle de premier ordre, conçue et établie selon les principes européens de la prison cellulaire. Le vaste terrain sur lequel s'élèvent les constructions est entouré d'un mur de ronde élevé. Sitôt franchie la porte massive, au guichet de laquelle veille une garde sévère, on se trouve devant la maison du directeur, les bureaux, le poste de garde et les cuisines qui encadrent l'allée principale. Au centre du terrain se trouve élevé un poste de guet, qui ressemble à une hune de navire, montée sur un bâti de poutrelles d'acier, et d'où le surveillant de garde peut embrasser tout l'ensemble de l'établissement. Les constructions sans étage, en briques, qui abritent les cellules rayonnent de ce point, disposées en étoile le long de petites avenues partant du poste de guet, vers les murs extérieurs. Les cellules sont blanchies et garnies du mobilier sommaire en usage dans les prisons belges. Un quartier et un atelier spécial sont réservés aux prisonniers blancs. Quant aux noirs, enfermés la nuit dans leurs cellules, ils sortent en ville le jour, enchaînés cinq par cinq, et sont employés sous la surveillance de policiers à l'entretien des avenues et des routes de la ville et à d'autres travaux d'utilité publique. Les femmes, car il y en a aussi, travaillent à la préparation des aliments, pilent la farine de manioc dans les mortiers de bois et ne sont employées qu'à l'intérieur de l'établissement. Le noir est certainement mieux logé et mieux nourri à la prison que dans

son village; le travail qui lui est imposé n'est guère excessif; pourtant il supporte fort mal le régime pénitentiaire. En général, une condamnation à quelques années de prison équivaut pour lui à la mort quasi certaine : la perte de la liberté, la surveillance continuelle, le dépriment profondément, le rendent sensible à la maladie, quels que soient les soins dont il est entouré. D'énormes progrès ont été réalisés depuis quelque temps en cet ordre d'idées, et l'on constate une sérieuse diminution du taux de la mortalité parmi les prisonniers. Au moment de ma visite aucun décès ne s'était plus produit depuis trois mois, et il est à espérer qu'avec les perfectionnements continuels apportés aux conditions de la vie à Elisabethville, la situation ne fera que s'améliorer encore. Il se dégage en tout cas de l'organisation pénitentiaire telle qu'elle est réalisée dans la capitale du Katanga, l'impression d'une perfection administrative poussée jusqu'à l'extrême, et c'est un étonnement sans cesse renouvelé pour le nouvel arrivé de retrouver ainsi dans tous les domaines la trace d'une civilisation parfaite, à laquelle on ne s'attend guère, lorsqu'on attache trop de crédit à ce qui se raconte en Europe, et même en Afrique du Sud, où l'on décrit encore trop souvent la cité d'Elisabethville comme l'agglomération de paillottes et de maisons en pisé qu'elle fut il y a sept ou huit ans...

* * *

Parmi les excursions faciles que peuvent faire autour de la cité, ceux qui ne sont pas chasseurs invétérés, celle de la *Munama*, est certes l'une des plus intéressante. Elle peut se faire en auto, moto ou bicyclette, par une excellente route, passant à proximité des fonderies de la Lubumbashi, et traversant ensuite une forêt bien arborée, qui l'ombrage d'un véritable tunnel

de verdure. Partis en vélo d'Elisabethville à 7 heures du matin, au moment où le soleil est doux encore, nous sommes arrivés à destination vers neuf heures un quart. La *Munama* est la station d'expériences agricoles de l'Etat : la maison du chef de poste se trouve admirablement située sur une hauteur élevée qui domine un immense *Dembo* (plaine légèrement marécageuse), enfermé dans un large cirque de collines boisées. De la maison du chef de poste, on domine l'étendue des cultures qui occupent près de quarante-cinq hectares défrichés et se succèdent dans la plaine inondée de soleil et arrosée par la petite rivière qui a donné son nom à la station.

Sous la direction d'agriculteurs experts venus de Belgique, on y récolte le froment, le maïs, le manioc, les haricots, les pois, et les différentes méthodes de culture et de fumure y sont expérimentées scientifiquement pour chacun des produits à recueillir. Au moyen d'une organisation savante de barrages et de rigoles établie d'ailleurs avec des matériaux locaux et plutôt primitifs, tout un système d'irrigation a été réalisé, qui permet d'amener l'eau en toute saison dans les terrains de culture. Même un moulin à eau a été installé dans le cours de la rivière ; la farine est produite avec le grain récolté. Au milieu de l'exploitation un splendide potager a été installé, où abondent les papaies savoureuses, les fruits exotiques, les fraises et tous les légumes d'Europe. Dans une vaste étable, nonobstant la menace des Tsé-Tsé, une douzaine de vaches indigènes, de petite taille et aux cornes longues et acérées, sont conservées pour les expériences d'élevage. Quatre petits veaux nouveau-nés y sont la preuve vivante des possibilités escomptées. Le travail du sol est assuré par des attelages de mules, qui résistent le mieux de tous les quadrupèdes aux rigueurs du climat et à l'emprise de la maladie du sommeil. Il faut trois bonnes heures pour faire le

tour des cultures et de l'exploitation, démontrant d'une façon tangible la possibilité de réaliser au Katanga des plantations rémunératrices. Si l'on songe d'ailleurs que l'Union minière occupe à elle seule en ce moment plus de quatre mille travailleurs, tous ravitaillés actuellement par des importations de l'Afrique australe, on reconnaîtra facilement que le débouché ne manque pas pour la culture en grand. D'ici peu de temps, lorsque les nouvelles mines déjà reconnues seront en exploitation, la main-d'œuvre sera certainement plus que doublée, et le débouché accru d'autant. On peut ajouter à cela les nécessités d'Elisabethville, qui réclame des légumes frais en grandes quantités, et les paie à des prix inconnus en Europe. Il en résulte que la petite culture, comme la grande, trouvent au Katanga un marché important, tout préparé, et que les quelques fermiers établis aux environs d'Elisabethville réalisent de jolis bénéfices, pour autant qu'ils mettent à la pratique de leur métier de l'intelligence et de la méthode, et qu'ils profitent utilement des expériences que le gouvernement organise à leur intention dans ses fermes expérimentales.

Nous avons passé à la station une après-midi délicieuse sur la terrasse du poste, qui domine toute la région, et nous sommes rentrés au coucher du soleil, en quarante minutes, par la route descendante, enchantés de cette excellente excursion, qui fait, en bonne saison, les délices des citadins d'Elisabethville.

Hélas, l'heure est venue trop vite sans doute, de quitter la jolie ville du Sud Congolais et les excellents camarades que j'y ai rencontrés : Dans trois jours je m'embarquerai vers le Nord, pour gagner le poste où je vais exercer mes fonctions de substitut du Procureur du Roi. J'emporte en tout cas d'Elisabethville le meilleur souvenir et l'espoir d'y revenir pour de plus longs séjours !

CHAPITRE III.

A travers le Katanga

En chemin de fer. — Kambovc. — Tshilongo. — Le "Bout du Rail". — Premier campement. — Le pays des contracteurs. — En brousse. — Sankishia. — Bukama. — En pirogue. — Le Lualaba. — Un coup de fusil. — A la belle étoile. — Kiabo. — Une aventure. — Bain forcé. — Malice de nègres. — Le Marie-José. — En steamer. — Dans le Lac. — Un poste de l'Intérieur. — Une soirée chez Kikondja. — En brousse. — Le Camp. — Villages indigènes. — La danse des Wambudja. — Un orage tropical. — Les marais de Kabongo. — Kabongo. — Passage du Lomami. — Un five o' clock chez Kayamba. — Kapepula. — Dernières étapes.

J'ai quitté ce matin, par chemin de fer Elisabethville, en route, avec armes et bagages, pour le chef-lieu du Lomami, Kabinda, où j'arriverai dans un bon mois, sans doute, ayant traversé du sud au nord toute la partie occidentale du Katanga. Nous avons fait cette première étape par la voie du Chemin de fer du Katanga, qui roule maintenant en exploitation officielle, jusqu'à Tsilongo, où nous arriverons demain matin. La voie serpente, à travers la brousse, au milieu d'un paysage semblable à celui que nous avons traversé précédemment depuis la limite de la Rhodésie. Bois taillis, assez élevé, coupé des inévitables termitières.

Le trajet s'effectue à l'aise dans les wagons du C. F. K., absolument semblables à nos voitures d'Europe, et le wagon-restaurant fournit, dans d'excellentes conditions, les repas de midi et du soir, servis comme dans le trajet Sakania à Elisabethville. Vers la tombée du jour nous arrivons à Kambove, siège de la mine de cuivre la plus importante actuellement exploitée par l'Union minière. La ville — si ville il y a — n'a plus cet aspect élégant qui fait la cité-jardin d'Elisabethville en tous points supérieure aux villes de Rhodésie, n'en déplaise à nos amis du sud. Devant la station, alignés le long d'une large avenue, s'élèvent des constructions sans étage en briques ou en tôle, abritant un hôtel ou deux, des *stores* divers, des bars, la poste et quelques maisons de résidents. Celà a un aspect nettement *Far West,* tel qu'on peut s'en rendre compte dans les films américains qui nous montrent au cinéma des aventures de *cowboys.* A l'hôtel, où le patron soupe avec nous à la table commune, le mobilier est plutôt nul, l'éclairage à la bougie médiocre, et le bar encombré de "stifs", en chemises khaki, retroussées jusqu'au coude, a tout à fait l'aspect de ces établissements de l'ouest américain, où le revolver sort tout seul des poches à la moindre altercation. Inutile de dire que les prix augmentent en raison directe de la montée vers l'intérieur. Il fait nuit maintenant, et j'écris ces lignes dans mon wagon, où mes boys viennent de m'aménager pour la nuit un lit confortable, car le train continuera vers trois heures du matin dans la direction de Tshilongo...

* * *

Tshilongo est un poste de l'Etat situé au terminus actuel de l'exploitation du C. F. K. (chemin de fer du Katanga), à l'extrémité d'un énorme plateau, qui atteint l'une des altitudes les plus élevées du Katanga.

La ligne doit continuer jusqu'à Bukama, sur le Luababa (cours supérieur du Fleuve Congo), et relier ainsi Elisabethville au Bas et au Moyen Congo, par la voie fluviale (*). A partir de Tshilongo, la voie future en construction est achevée, et le rail posé jusqu'à quatre-vingt-dix kilomètres environ de cette dernière localité. Il circule sur cette section des trains de marchandises appartenant à la Société coloniale de Construction qui assure l'établissement de la prolongation du rail.

Nous avons passé trois jours à Tshilongo, dans une maison en pisé (boue séchée), assez coquette, ma foi, élevée par l'administrateur local pour abriter les "passagers". Plusieurs caisses de bagages étaient restées en panne à Kambove, et force nous fut de les attendre. Enfin, nos colis sont arrivés le 22 septembre, par train spécial, et nous nous sommes embarqués dans la soirée dans un fourgon à marchandises de la Compagnie coloniale de Construction, nos malles et nos caisses d'un côté, notre matériel de campement de l'autre. C'est ainsi que, grâce aux tables, aux chaises, aux lits pliants et à nos caisses de ravitaillement, notre modeste fourgon s'est transformé successivement en wagon-restaurant et wagon-lit !... rien de tel que d'emmener ainsi son matériel et son personnel avec soi : avec un tant soit peu d'imagination, on se crée un confort parfait entre quatre murs de planches. Ce matin, à six heures, le train de marchandises s'est ébranlé et nous a amenés tout doucement au "Bout du rail", point où s'arrête actuellement la voie ferrée, en passant par Kansenia, où les pères bénédictins ont une mission florissante et l'Etat une ferme expérimentale, qui produisent des récoltes remarquables.

Nous avons, vers 11 heures, dressé notre tente pour la première fois, et la vie de camp, sous la "maison"

(*) C'est chose faite depuis mai 1918.

en toile verte, de trois mètres sur deux, avec pour mobilier le matériel anglais pliant, qui tout entier tient dans un grand sac, n'est pas banale assurément. Notre camp est dressé à proximité du rail, dans une petite plaine, adossée à un ruisseau profond. Tout à côté de nous plus de deux cents femmes, qui vont, sous la conduite d'un sous-officier blanc et de deux soldats, au front d'Afrique orientale, campent en plein air. Par groupe de cinq ou six elles sont assises en ce moment autour des grands feux à flammes vermeilles qui s'allument, dans la nuit tombante, découpant sur le ciel encore pourpre, les silhouettes des arbres grimaçants et celles des groupes animés des négresses drapées dans leurs pagnes. Au son d'harmonicas ou de curieuses musiques faites de lamelles d'acier fixées sur une calebasse sonore, il en est qui chantent ou dansent en se dandinant, et l'on dirait, autour des foyers ardents, dont la flamme monte plus claire et la cendre rougeoie maintenant dans la nuit tombée subitement, un gigantesque sabbat de sorcières, qui tiennent leurs assises sous le ciel étoilé...

* * *

Nous avons dîné ce midi dans le dernier hôtel que nous trouverons en route : c'était à mi-côte de la colline que contourne le rail, un *store*, où se débitent les étoffes de traite et les conserves variées, et dont un coin est réservé à l'inévitable *bar*, de plus en plus sommaire. La maison était en bambou, à claire-voie, doublée de toile verte, et l'on nous y a servis entre les piles de boîtes de conserves et de caisses de sucre ou de sel, sur une table boîteuse. Décidément nous entrons en plein dans le pittoresque Africain !

A Sankishia, poste de l'Etat, situé à 30 kilomètres de Bukama, je dois attendre les porteurs, qui doivent des-

cendre du Lomami pour constituer ma caravane. Le rail, d'ailleurs, est déjà établi depuis Bukama jusqu'à 56 kilomètres dans la direction d'Elisabethville, et c'est par train de construction que je gagnerai, samedi prochain, au plus tard, la rive du Lualaba.

J'ai fait, à pied et en grande partie à bicyclette, les étapes qui séparent les deux bouts du rail, à travers une région montagneuse, en traversant les deux vallées de la Lubudi et de la Kalule. Ce pays est en ce moment le domaine exclusif des "contracteurs", entrepreneurs qui assurent la construction de la plateforme de la voie du chemin de fer, chacun ayant à effectuer le remblai et le déblai nécessaire dans sa section, avec l'aide d'énormes équipes de travailleurs noirs. Ces "contracteurs" campent tous à proximité de leur section, dans des maisons faites de bambous, reliés par des lianes, entre lesquels la lumière et l'air ont libre passage, et recouvertes d'épaisses toitures de paille. Ce sont pour la plupart des gens qui ne comptent plus leurs années d'Afrique et qui vivent largement dans leurs cabanes hétéroclites, tous en amassant de jolis magots, s'arrondissant chaque jour. Tous sont au bout de leur entreprise, et l'on peut rouler en vélo à peu près toute la durée du trajet, sur la plateforme de la voie future, à laquelle ne manque plus que le rail. Par ces temps de guerre c'est, en effet, la grosse question de se procurer et d'amener à pied d'œuvre les quelques deux cents kilomètres de rails qui sont nécessaires pour achever le chemin de fer du Katanga. On espère, pourtant, les obtenir pour le mois de mars prochain, et Boma serait ainsi relié par des voies de communications ininterrompues à Elisabethville et à l'Afrique australe (*).

(*) Octobre 1916.

La route se poursuit pendant tout le trajet à travers l'éternelle brousse, qui n'a pas grand'chose du paysage tropical, tel qu'on se l'imagine généralement, et que j'ai déjà décrite à plusieurs reprises. La vallée de la Lubudi et celle de la Kalule surtout sont cependant dignes d'une mention particulière. La Kalule, tout particulièrement, coule en torrent impétueux et grondant sur un lit de rochers, entre de hautes montagnes boisées, dont un versant est tapissé d'une haute forêt de bambous. La route à cet endroit devient un véritable sentier de chèvres, accroché au flanc du précipice et s'élevant au-dessus de la rivière, qu'il surplombe jusqu'au sommet de la montagne, pour redescendre ensuite à pic en un véritable toboggan !

Le passage par lui-même est déjà d'une jolie difficulté. Mais vous voyez d'ici le tableau quand on y est surpris, comme je le fus, par l'orage africain, dans toute sa beauté. Quelle douche !

Il est impossible d'imaginer en Europe une pluie torrentielle comme celle dont je fus gratifié. Heureusement, comme on s'habille plutôt sommairement pour les étapes de route d'une chemise khaki et d'une toute petite culotte de toile, on se laisse baigner philosophiquement par la pluie diluvienne et tiède. Au bas de la montagne il s'agit de traverser le torrent sur quelques minces troncs d'arbres branlants et glissants, et cela non plus n'est pas une entreprise sans périls : mais on se fait à ces petites gymnastiques d'équilibre plus vite qu'on ne pourrait le croire. Je suis arrivé ce jour-là bien trempé, mais sans plus d'encombre dans la maison à claire-voie d'un " contracteur ", tout heureux d'y trouver, en attendant mes porteurs, l'accueil aimable d'un bon Liégeois et un beefsteak de buffle succulent, auquel j'ai rendu, inutlie de le dire, tout l'honneur qu'il méritait !

Le poste de Sankishia, où je campe en ce moment,

sur une esplanade impeccable, devant les larges maisons en tôle qui abritent le bureau et le domicile de l'administrateur et du médecin, est établi en pleine brousse, à proximité de la voie du chemin de fer. La compagnie possède ici ses bureaux et ses ateliers centraux, et il y habite à titre fixe tout un village de travailleurs noirs. La température y est considérablement plus chaude que sur les hauts plateaux du Katanga, dont je descends. Nous avons atteint aujourd'hui trente-sept degrés à l'ombre, ce qui n'est pas peu dire. Aussi, l'après-midi nous a-t-elle apporté un nouvel orage. C'est bien décidément l'inauguration de la saison des pluies...

Malheureusement les porteurs qui doivent, à partir d'ici, former ma caravane vers Kabinda se font attendre de telle sorte qu'au bout de deux jours je me décide à gagner la rive du Lualaba. C'est dans cette intention que j'ai passé la nuit du six au sept octobre dans une des petites maisons de passager élevées à proximité de la gare et de l'atelier de réparation de la Luena de façon à me trouver prêt le lendemain matin avec armes et bagages pour le départ du train qui doit me conduire à Bukama. Vers six heures du matin le train s'amène en soufflant des tourbillons d'étincelles, et tandis que le personnel noir s'entasse avec les malles, les ballots et les colis sur deux *trucks*, nous nous installons à trois blancs dans nos chaises longues sur la terrasse d'une sorte de wagon-bureau qui sert aux ingénieurs de la ligne... en route ! Le panorama n'est d'ailleurs pas bien différent de celui que le début du voyage nous a rendu familier : Toujours les petits arbres rabougris essaimés dans les herbes hautes et drues... Tout près de Bukama seulement apparaissent les premiers palmiers dont les fûts élancés couronnés d'un dôme élégant de longues feuilles retombantes viennent mettre

une note exotique dans un paysage vraiment assez banal.

Il est neuf heures quand le convoi s'arrête le long d'un bâtiment en tôle qui marque le terminus de la ligne. Autour de cette construction, sous le soleil qui tape vigoureusement, tout un campement de femmes noires en pagnes et en jaquettes multicolores s'est organisé : ce sont les dernières de la caravane de soldats qui vont rejoindre leurs époux dans les régions de l'Est Africain récemment arrachées aux Boches. Tout près de la gare, majestueux et large, le fleuve Lualaba, qui deviendra le fleuve Congo à quelques centaines de kilomètres de Bukama, coule lentement entre deux versants de collines. Celles-ci lui font un cadre imposant, mais constituent une sorte de cuve au fond de laquelle on s'attend par instant à voir l'eau courante elle-même entrer en ébullition ! Vite je vais aux renseignements auprès du chef de poste : évidemment, il faut renoncer à tout espoir de voir arriver les porteurs qui auraient dû constituer une caravane pour gagner Kabinda, par la voie directe débouchant sur l'autre rive du fleuve... De plus, j'apprends à mon grand dam qu'un remorqueur est parti de bon matin, emmenant plusieurs barges et baleinières. Il donnera correspondance avec un steamer à Kiabo, poste de relais à deux jours plus bas environ sur la rivière ! Va-t-il me falloir attendre plusieurs jours un bateau suivant pour gagner Kikondja, dans ce chaudron infernal qui commence, l'heure avançant, à chauffer au rouge ... Non, certes. Le Congo est le pays des promptes résolutions et des décisions énergiques. Il y a au poste une énorme pirogue qui peut tenir une tonne de marchandises. Qu'on me donne des pagayeurs et je rattrapperai bien là-dedans, avant la nuit, le remorqueur qui ne peut naviguer après le coucher du soleil à cause des bancs de sable !

Patiemment, assis sur mon sac de tente, j'attends plus d'une heure sous le soleil torride les rameurs qu'on est allé quérir au village voisin. Enfin, le chef du village, un noir superbe, costumé en amiral du siècle dernier, m'amène solennellement vers midi douze de ses hommes. Il daigne me faire honneur de ses propres policiers qui portent tous le fez rouge et la tenue de toile bleue bordée de blanc. Dans la pirogue longue et étroite on entasse mes malles, mes sacs, mes ustensiles; mes boys s'empilent sur le tout, je m'installe sur ma chaise pliante tout à l'avant, les fusils à portée de la main. Les douze gaillards, d'un même mouvement rythmé, frappant l'eau qu'ils coupent de leurs pagaies oblongues, tranchantes comme d'énormes lances, emportent le frêle esquif d'un élan vigoureux.

Me voici seul, croirais-je, au milieu du fleuve, dont la cadence des pagaies semble accélérer le courant, devant le diorama des rives qui se dévoilent et semblent fuir rapidement à mes côtés. Parfois ce sont des plaines basses et herbeuses, parfois d'épaisses frondaisons dominées par des palmeraies plus nombreuses à mesure que nous descendons le courant. Les pagayeurs maintenant s'excitent de chants cadencés dont tous en chœur reprennent le refrain monotone mais harmonieux. Sur le fleuve, que le soleil fait rutiler comme un courant d'or en fusion, nous volons vers un horizon sans cesse renouvelé... Tout à coup les chants s'arrêtent net. Les pagaies enfoncées transversalement au fil de l'eau brusquement font frein et mon boy à mi-voix, tandis que la pirogue dérive vers le bord, me murmure : — "Animal : là... là..." : couchée au soleil, une grande bête au pelage fauve est étendue sur la berge du fleuve. Instinctivement j'ai épaulé mon mauser : Pan... L'énorme antilope (car c'est une antilope), se relève en trébuchant, remonte péniblement l'escarpe-

ment de la rive et disparaît. Déjà d'un mouvement vigoureux les pagayeurs nous ont poussés à bord. Tous nous sautons à terre, rampant dans les hautes herbes. Là-bas dans la savane trois antilopes regardent vers le fleuve. Mais tandis que je veux gagner dans leur direction, les noirs m'appellent avec de grands cris de joie : La bête tirée au bord de l'eau est tombée foudroyée à vingt mètres de la rive. En un clin d'œil elle est dépecée, ajoutée aux charges de la pirogue et nous reprenons le milieu du courant, tandis que les noirs chantent maintenant en cadence : "Le blanc est un grand blanc... Il nous a tué de la viande. Son fusil est infaillible... "

Evidemment ils ne se doutent pas que je viens de tirer ma première antilope et que j'éprouve une joie de novice sans pareille à voir sa tête encore sanglante, couronnée d'une superbe lyre de cornes, garnir comme celle d'une galère antique la proue de ma pirogue...

Mais l'heure avance et le soleil descend; dans le fouillis des roseaux de la rive les oiseaux aux éblouissements de pierres précieuses se sont cachés et se sont tus. Il me semble tout à coup qu'un brouillard s'étend sur le fleuve. A travers l'indécision de la lumière qui paraît près de fondre et se trouble comme une eau limpide dans laquelle tomberait une goutte de lait, soudain, dans le cadre des frondaisons qui ont noirci en un moment, la pleine lune se lève. Voici la nuit...

Du remorqueur pas de trace et mes hommes qui pageaient depuis midi ne paraissent s'en soucier que pour transposer à la louange de l'astre nouveau leur cantique monotone et scandé... Tout à coup (je dois avoir dormi longtemps, allongé sur une caisse ou un ballot) je sursaute. La pirogue vient de heurter quelque chose. L'eau couleur d'opale semble dormir et l'on ne distingue que vaguement une rive à l'aspect désolé

et inquiétant. Autour de nous de sinistres glissements semblent révéler des vies farouches et guetteuses tapies entre deux eaux. Plus loin on coirait distinguer des respirations formidables que coupent parfois de sourds et profonds grondements. Vainement les pagayeurs tentent de tourner, de s'échapper à l'étreinte des sables qui nous entourent, repaires certains de crocodiles et d'hippopotames dont les onomatopées se font maintenant plus distinctes. Il n'y a qu'une ressource, aborder sur la rive inconnue et y planter la tente pour la nuit!... Dix minutes après, un beefsteak d'antilope rissole sur un feu de branchages pendant que la tente se dresse dans le brouillard translucide. Il est onze heures du soir quand je m'endors à la musique peu rassurante, encore qu'inoffensive, paraît-il, des meuglements désolés de la famille d'hippos dont nous avons troublé la douce quiétude!

Nous sommes repartis, tente pliée, au lever du jour, et à une demi-heure de distance nous avons trouvé, au bord du fleuve. le train des chalands et le remorqueur qui avaient passé la nuit à dix kilomètres tout au plus de notre camp de fortune. Là j'ai abandonné la pirogue et ses vaillants pagayeurs pour passer dans une baleinière en fer accrochée tout à la queue du train des barges. Nous avons dressé sur la large barque un toit de tente et nous nous débrouillons tant bien que mal au milieu des caisses et des bagages qui nous encombrent de toute part... et l'on descend toujours le courant, l'œil au guet, le fusil en mains, envoyant du plomb à un canard, descendant, dans un vol énorme de cormorans, quelques-uns de ces oiseaux noirs, qui, par centaines, précèdent d'arbres en arbres notre *tchakala* toussant et crachant sa vapeur comme un vieillard cacochyme. Ainsi vers trois heures de l'après-midi, nous débarquons à Kiabo, sur la rive nue d'une cité de sable. Un vaste magasin, sorte de hangar en bambou,

une maisonnette de pisé, quelques palmiers émergeant d'une mer d'herbes séchées et brûlées, c'est le poste de Kiabo, où vit un agent européen assurant les transbordements de marchandises des barges sur le steamer du fleuve qui peut, en saison sèche, remonter jusqu'ici. Sur cette rive désolée nous dressons nos tentes. Nous passerons ici, paraît-il, quelques jours, car le steamer n'est annoncé que pour le dix octobre !

Pour charmer les loisirs de l'attente, que faire en ce pays, à moins que de chasser ? Nous partons donc tous les jours, le fusil à l'épaule, quitte à revenir souvent bredouilles comme de vulgaires traqueurs de perdreaux de chez nous. Hier pourtant nous avons eu une aventure qui eût pu tourner mal. De bon matin nous avions affrété une sorte de petit canot à fond plat appartenant à l'agent des transports et brillant surtout par son instabilité absolue. Il faut, pour obtenir qu'elle n'oscille pas trop fort, s'accroupir au fond de l'embarcation plutôt frèle... Là dedans, sans souci des crocodiles qui hantent les bords du Lualaba, nous gagnons, un kilomètre plus bas, un petit village indigène dont les huttes basses se cachent sous les bananiers aux larges feuilles. Le chef, un grand gaillard, au profil acéré et anguleux, mince comme une lame de couteau, nous accueille à grands salamalecs, mon compagnon et moi, et, comme nous remarquons, amarrées et dissimulées sous les herbes du rivage des pirogues indigènes paraissant plus confortables que notre esquif de fortune, le " sultani " nous offre aimablement de disposer de l'une des deux. Nous avons vite fait d'y installer nos fusils, nos deux pagayeurs et nous-mêmes. Tandis que nous filons vivement maintenant au milieu du courant, j'exprime à mon compagnon le plaisir que j'ai à me sentir sur une embarcation plus stable, n'ayant jamais eu l'expérience de faire de la natation tout habillé et portant aux pieds des souliers ferrés !

Soudain — nous n'avons pas fait trois cents mètres de plus — mon camarade me crie : — " Sauvez les fusils, nous coulons ! " Le temps de me retourner, je vois l'eau entrer à flots dans la pirogue par une ouverture mal bouchée à la terre battue... je me trouve en plein Lualaba, deux fusils dans une main, le casque en tête, l'embarcation ayant coulé sous moi, et, d'instinct, nageant un peu plus fébrilement que si j'étais au bassin de natation de Richmond par exemple !... Pendant ce temps, nos deux pagayeurs noirs tirent leur coupe vers la rive à tour de bras en hurlant pour effrayer les crocos et M. D..., excellent nageur, me suit à courte distance, prêt à m'aider si besoin se fait sentir. Seulement, le fleuve à cet endroit a près de trois cents mètres de large, et au bout de six brasses il a fallu lâcher les fusils... Puis j'ai eu la fâcheuse idée de vouloir nager sur le dos pour moins me fatiguer. J'ai compté sans le soleil tropical, car mon casque est immédiatement parti à la dérive !...

Comme quoi la pratique des sports est une bonne école pour la vie coloniale : J'arrive malgré tout à gagner le bord sain et sauf avec mon camarade, et déjà nous nous séchons au soleil quand le chef au profil aztèque, averti par les cris des pagayeurs, arrive à toute allure sur sa seconde pirogue. Le pauvre diable, craignant sans doute que nous lui imputions l'accident, se confond en excuses et nous nous contentons de lui déclarer qu'il ait à repêcher nos quatre fusils s'il veut se tirer d'affaire... A tous les échos le gaillard lance de longs appels et bientôt quatre ou cinq pirogues surgissent aux détours du fleuve. Lentement, les noirs sondent le fond au moyen de longues perches, et moins d'une heure après (il y a beau temps que mon casque a été repêché et que je suis aussi sec qu'avant cette baignade inattendue), les deux fusils de M. D... sont retrouvés et rapportés. Hélas, je semble moins chan-

ceux, et lorsqu'arrive pour me reprendre la grande baleinière du poste de Kiabo avec ses vingt pagayeurs les noirs explorent toujours méthodiquement le fond sans aucun succès, hélas !... On peut se figurer la désolation du colonial qui perd ses armes à cinq cents kilomètres de tout endroit où il soit possible de les remplacer, et le " noir " qu'il doit broyer — au figuré, bien sûr — pendant l'après-midi et la nuit qui suivent ce désastre !

Aujourd'hui, lendemain du jour fatal, ne voyant pas revenir mes fusils vers neuf heures du matin, j'ai regagné, mais par la voie terrestre, cette fois, à travers les hautes herbes de la rive. le lieu du sinistre... De si loin qu'ils m'aperçoivent je vois les indigènes, dont les pirogues étaient rangées à la rive, repousser leurs barques au milieu du courant et je remarque, vers l'endroit où nous avons failli couler, une perche solidement enfoncée dans le fond du fleuve et dont seule émerge une petite extrémité. Vraiment tout cela sent la mise en scène. Le chef, qui vient me saluer, explique longuement, par voix d'interprète, que ses hommes et lui ont cherché toute la nuit, au clair de lune... et n'ont rien trouvé. Mais dans ses yeux malins luit un tel éclair de cupidité que je crois comprendre à demi-mot. Je promets un sérieux matabiche si les fusils sont retrouvés et je m'installe sur la berge. Cinq minutes après, deux solides noirs quittent leur pirogue d'un saut, plongent à proximité de la perche que j'avais observée et reparaissent au bout de dix secondes brandissant chacun un de mes fusils !... Que faire, sinon s'égayer du truc ingénu avec d'autant meilleur cœur que d'avoir retrouvé les armes tant regrettées, après avoir échappé à la noyade et aux crocodiles, cela met évidemment de bonne humeur !

* * *

Nous avons passé cinq longues journées encore sur le banc de sable de Kiabo, avec pour tout ombrage celui de notre tente, partageant notre temps entre la correspondance aux amis d'Europe et d'Elisabethville, la lecture, d'interminables parties de piquet et la chasse, dont nous avons rapporté un aigle superbe, de grasses oies aux plumes délicates comme des brins d'aigrettes, et des oiseaux-serpents qui dressent drôlement sur l'eau bruissante leur col immense et ondulant... Ce matin, je me reposais vers onze heures dans le four de toile verte que constitue la tente sous le soleil au zénith, lorsqu'un coup de sirène rapproché m'a fait sursauter. Là-bas, au détour du fleuve, énorme et imposant avec ses deux ponts superposés et sa haute cheminée, le steamer "Marie-José" s'avance solennel. Une énorme barge pontée, à grande dunette élevée, est accolée au vapeur, si bien que l'ensemble paraît plus colossal qu'un transatlantique.

Le bateau n'est pas depuis plus d'une heure à la rive que les trois fonctionnaires qui nous ont rejoints à Kiabo, M. D... et moi, nous sommes installés à bord avec tout notre équipement. Il y a une cabine assez confortable sur le pont de la barge. Je m'y suis installé pendant que mon compagnon s'accommodait de celle du steamer, plus petite, et que les nouveaux venus dressaient leur lit de camp, sur la dunette, aux montants de laquelle ils ont fait tendre leurs toits de tente. Heureux pays, où l'on peut ainsi sans risques dormir presqu'à la belle étoile sous le dôme merveilleux d'un ciel de velours sombre. Dans la cale de la barge on entasse maintenant des sacs de farine, des ballots de poisson séché, et, parmi les colis, la cohue chatoyante des femmes de soldats s'installe en piaillant et jacassant comme des perruches en volière. Demain, au lever du jour, nous partirons pour Kikondja.

Les vapeurs qui font le service du premier bief navi-

gable du fleuve immense, dont la route ininterrompue court du fond du Katanga aux rives de l'Atlantique, ne sont pas précisément " dernier bateau ! " Ils ont une unique cabine pour passagers. Le pont est encombré par la machinerie apparente. L'énorme chaudière au bois, génératrice de la force de propulsion, engendre ainsi une chaleur intolérable qui fait concurrence à celle du soleil et, de fait, le pont du capitaine et la large dunette de manœuvre dominant le fleuve et ses rives, sont les seules places où il fasse supportable. Le capitaine, de là-haut, dirige les évolutions du " Marie-José ", à travers les coudes et les couloirs du Lualaba, avec un coup d'œil infaillible. C'est un vieux loup de mer. Lorsqu'il parle flamand, il chante ses phrases avec le savoureux accent d'Ostende. Son expérience de navigateur au long cours s'énerve parfois de la mesquinerie d'une croisière entre deux rives fluviales dont les brusques tournants le forcent souvent à faire jouer à son navire le rôle d'une bille de billard, qu'un choc savant sur la bande élastique des berges de terre molle renvoie au milieu du courant ! Le fleuve, depuis ce matin, coule à travers de vastes plaines bordées, vers l'horizon, de chaînes de collines en gradins. Parfois, la savane herbeuse qui s'étend comme une mer ondulant sous la brise chaude, se coupe d'oasis aux grandes palmeraies. Des villages s'abritent sous leur ombre. Des huttes de paille hémisphériques, dissimulées souvent sous l'enchevètrement des frondaisons, sortent des groupes de nègres curieux, au passage du vapeur. Ils contemplent, encore étonnés sans doute, malgré l'accoutumance, la grande pirogue qui fume sur laquelle les blancs remontent vers les " Portes d'Enfer " (*). Sur la rive, parmi les pirogues

(*) Rapides des Lualaba à Kongolo.

échouées, une marmaille nue se pousse, jacasse et piaille. Si d'aventure l'un de nous, du bateau, jette une tine ou quelque bouteille vide, c'est, sans souci des crocodiles, une ruée folle dans la rivière, une course effrénée à la nage, un combat aquatique homérique, et retour triomphal du vainqueur, muni de son trophée vers la bande hurlante des femmes qui trépigne à la berge...

Vers l'après-midi, nous sommes arrivés dans une région basse et marécageuse. A perte de vue, les têtes de loup vertes des papyrus balancent leurs houppes hérissées sur leurs tiges longues et raides. De temps à autre, sur le miroir uni et plombé de la passe navigable, un point mobile trace un sillon triangulaire : c'est un crocodile qui se hâte vers la rive, le bout du museau seul effleurant la surface de l'eau. Sur la dunette, nous sommes aux aguets, et chaque fois que le sillon révélateur dénonce un de ces animaux, deux ou trois balles de mauser lui vont donner un pas de conduite, faisant jaillir de petits *geiser* ou, lorsqu'elles touchent le but, provoquant un saut brusque de la bête, avant qu'elle ne coule à pic.

Vers 6 heures, le capitaine fait amarrer le steamer à la rive pour la halte de nuit. Autour de nous s'étend toujours l'océan vert sombre des papyrus ; mais vers l'horizon, la nature présente un spectacle inoubliable et merveilleux. D'un côté, la chaîne des collines dont les sommets successifs s'abaissent ou s'effacent vers le lointain, se découpe sur un ciel que la féerie du soleil couchant éclabousse de vermeil, de pourpre et d'écarlate. A l'opposé, des amas formidables de nuées d'un noir d'encre se sont amoncelés. Au travers de leur entassement sinistre, les éclairs d'un orage lointain fraient à leur lumière perçante et blafarde des passages soudains, déchirent brusquement la profondeur ignorée des nuages ou coulent vers la terre obscure et

convulsée les rameaux immenses, zigzaguants et ténus de leurs sillons de feu... Mais la chance veut que l'orage passe tout entier sur notre droite : c'est au milieu d'une autre féerie, celle des mouches lumineuses, dansant par milliers une sarabande effrénée sur le silence des marais environnants, que nous terminons la soirée.

* * *

Maintenant que je suis reposé, confortablement installé dans un bon fauteuil de Madère, après un excellent dîner en compagnie des aimables fonctionnaires du poste de Kikondja, je remémore avec indulgence les aventures et les fatigues de la journée d'hier, qui m'a appris pratiquement, vous allez bien le voir, le véritable sens de l'expression familière : Rester dans le lac !...

Or donc, hier matin, vers neuf heures, après avoir traversé sur un de ses côtés, par la passe du Lualaba, le lac Kisale, le " Marie-José " a jeté l'ancre devant Kadia, où se trouve installé le poste de relai d'où les voyageurs doivent prendre la correspondance pour Kikondja. La passe du Lualaba, qui sort à cet endroit du lac Kisale, s'élargit devant Kadia en une sorte de rade, entourée de villages lacustres, tapis dans les papyrus et perdus dans les marais. Devant le poste s'étend une large et longue plage de sable descendant en pente douce vers la rive où le " Marie-José " vient d'accoster. De toutes parts les indigènes des environs sont arrivés, deux à deux dans leurs pirogues rapides chargées de poisson fumé. Sur la plage, s'organise rapidement un marché improvisé, où les femmes de soldats embarquées sur le steamer s'empressent d'aller faire provision. Le coup d'œil est d'un pittoresque intense. Parmi les couleurs éclatantes des pagnes et des foulards des femmes venues d'Elisabethville, les mus-

culatures puissantes et les silhouettes graciles de bronze sombre des indigènes de l'endroit et de leurs épouses se mêlent et se bousculent au milieu de palabres sans fin. Pendant ce temps, des porteurs en longue file déchargent du vapeur colis et ballots et je m'enquiers des moyens de continuer sans surseoir ma route vers Kikondja. Le spectacle de l'habitation de l'agent des transports, qui a dû se construire une véritable cage en toile métallique, pour se mettre le soir à l'abri des moustiques, ne m'engage pas en effet à prolonger mon séjour en ces lieux.

Vers dix heures, enfin, le " Marie-José " reprend majestueusement le large, continuant vers Kongolo, tandis que de la rive j'envoie un dernier " au revoir " aux camarades avec lesquels j'ai fait route jusqu'ici. Une demi-heure après je suis installé avec tout mon personnel et mon matériel à l'avant d'une large baleinière en tôle, que douze robustes pagayeurs enlèvent au son de leur chanson rythmée. Nous remontons ainsi le long du chenal pour atteindre la passe qui doit nous permettre de gagner Kikondja à travers la succession d'énormes marais constituant en saison sèche le lac Kisale. Cela va bien pendant les deux premières heures de la navigation. De temps à autre, je salue d'un coup de carabine le triangle mouvant qui marque le passage d'un crocodile. Juste à l'endroit où nous quittons le chenal du Lualaba, j'ai la joie de voir un des énormes sauriens rester sur place, une patte en l'air, tué net sur un bas-fond d'une balle en plein crâne. Les pagayeurs se précipitent avec des cris de joie, et un moment après le croco de plus de deux mètres de long tient compagnie à mes malles et à mes valises au fond de la baleinière... Mais bientôt le tableau change : Nous pénétrons dans des anses étroites qui se succèdent, tapissées de nénuphars blancs aux larges feuilles étendues, entre des murailles touffues

d'herbes et de papyrus, hantées par des nuées de petits canards noirs, de grands échassiers solitaires et de compagnies d'énormes pélicans blancs.

A mesure que la baleinière avance, la voie tracée dans les herbes flottantes par le passage des esquifs indigènes s'efface peu à peu et bientôt le fond plat de notre embarcation racle le lit de vase d'où jaillissent plus épaisses toujours les végétations aquatiques sur lesquelles des " combattants " roux à huppe noire sautillent avec grâce... Il est des endroits où mes douze pagayeurs doivent quitter la barque, qu'ils tirent et poussent à travers la boue liquide pendant que deux d'entre eux, devant la proue, écartent à pleines mains les enchevêtrements d'herbes longues et flottantes ! A mesure que l'on avance, avec une lenteur désespérante d'ailleurs, les collines qui là-bas, au loin, marquent l'emplacement de Kikondja, paraissent reculer... Aussi bien commencent-elles à s'effacer sous le brouillard vespéral, car nous avons mis par endroits plus d'une heure pour faire gagner cent mètres à la baleinière !... Vers cinq heures, un nègre robuste, glissant comme il veut à travers tous les obstacles dans une pirogue légère, nous rattrape et veut nous dépasser. Mes hommes, à ce moment, désespérant d'arriver à Kikondja avant la nuit, me conseillent de continuer la route en vitesse avec cet indigène. Ils le hèlent ; mais l'autre, stupide et méfiant, s'enfuit à toute pagaie, fait au milieu des algues et des mousses un long détour, et file bientôt à toute allure droit devant nous ! Le misérable m'a mis en belle rage. Point d'autres ressources que de passer ma colère sur un troupeau d'énormes oies qui s'aventurent à portée de fusil. J'en descends une, qu'un de mes noirs va chercher au milieu du marais... Et lentement, la nuit vient. Des vols d'oiseaux étranges passent en nous frôlant dans le mystère des ombres épaisses. Autour de nous les feuilles aquatiques étendent leur

immobile et fallacieux plancher, piqué de larges fleurs dont la blancheur se laisse deviner. A l'avant de la barque, j'ai suspendu une de ces lanternes d'écurie à pétrole, fanal qui éclaire bien à trois mètres à la ronde l'inconnu sournois du perfide marais. Et l'on avance parfois lentement, à la pagaie, parfois plus lentement encore, poussé à bras d'hommes lorsque l'eau est trop basse. Puis on se trompe de direction, on perd la passe, on vire et l'on revient. L'obscurité sinistre nous étreint et nous aveugle.

Vers l'horizon lointain, un grand feu de brousse illumine seul un petit coin du ciel piqué d'étoiles. Chose fantastique, je le vois tantôt à ma droite, tantôt à ma gauche, sans me rendre compte que la baleinière ait tourné sur elle-même ! Les pagayeurs pourtant ne se découragent pas. Comme à tâtons ils cherchent et finissent par trouver les canaux étroits qui mènent à des rives insoupçonnées... Enfin — il est 2 heures du matin — ils échouent la baleinière au milieu d'un banc d'herbes plus épais que les autres et, salués par les croassements monstrueux d'un peuple de grenouilles géantes, jettent deux planches sur la vase mouvante et m'invitent du geste à quitter la chaise où, depuis une heure ou plus, je suis affalé, presqu'inconscient. Inutile de dire si j'abandonne joyeusement mes bagages et mon crocodile, si je patauge avec volupté dans la boue visqueuse qui s'épaissit bientôt et se transforme en un sentier devenant une route. Encore un quart d'heure de marche dans l'inconnu et l'on m'arrête devant la maison d'un des agents du poste de Kikondja, où je trouve heureusement, malgré l'heure extraordinaire à laquelle je me présente, un accueil d'une cordialité sans pareille. Une heure après, mon lit de camp est dressé dans une accueillante maison et je m'endors comme une souche, après un souper improvisé et com-

bien nécessaire, non encore revenu de ma surprise de n'être pas resté toute la nuit " dans le lac ! ".

* * *

Le poste de Kikondja est situé sur la pente très douce d'une colline qui domine le lac Kisale. Sur les côtés d'un immense rectangle de sable jaune, les habitations des agents de l'Etat sont alignées, avec leurs murs de pisé éclatants de blancheur et leurs vastes toits de paille épais et trapus qui se prolongent sur les côtés en véranda, soutenues par de gros piliers de bois brut. Le bâtiment principal abritant les bureaux de l'Administrateur du territoire et de ses adjoints, est élevé au sommet du quadrilatère, à la limite de la brousse, dominant l'étendue du versant le long duquel s'allongent, plus bas, les rangées de huttes du camp militaire. Tout à la lisière des marais, c'est le village indigène aux innombrables paillottes tapies le long des rives du lac perfide. Sous les clairs rayons du soleil du matin, celui-ci fait doucement scintiller maintenant le miroir fallacieux et argenté de la pellicule d'eau dont il voile en cette saison ses vases et ses boues. A perte de vue il étend le sourire de ses millions de facettes brillantes jouant entre les îlots de nénuphars et de papyrus.

Au poste on me présente sous la véranda, où chaque matin il vient prendre les ordres de l'Administrateur, un nègre de taille élancée, jeune, au visage intelligent et fin sous le cône crêpu de sa chevelure serrée. C'est le chef Gandu Kikondja, tout fier dans son costume d'un blanc immaculé composé d'une chemise de tennis et d'un pantalon de toile au pli impeccable. Et voici qu'on lui amène immédiatement, les mains solidement ficelées, un noir à la figure sauvage et stupide, enjuponné d'un long pagne crasseux,

dans la personne duquel je reconnais à première vue l'individu qui, la veille, au milieu du lac, a refusé de me prendre en pirogue et s'est dérobé à travers le labyrinthe des canaux. J'ai raconté cette nuit l'aventure à mon hôte et la police du chef a eu vite fait de découvrir l'individu. Aussitôt l'ai-je dûment reconnu, Kikondja fait un signe et le gaillard est emmené au village où, paraît-il, la justice de son seigneur et maître lui octroira une leçon susceptible de le rendre plus serviable à l'avenir pour les voyageurs en détresse ! Au poste de Kikondja, le travail ne manque pas. Par sa situation au bord du lac, ce point commande tout le trafic de la partie sud-est du dictrict voisin du Lomami et du sud-ouest du district du Tanganika-Moëro, dont il est un des chefs-lieux de territoire. La production de farines de manioc et de maïs y est considérable, et les rives du lac Kisale donnent en quantité énorme le poisson fumé à la mode indigène. Depuis que nos troupes noires combattent victorieusement en Afrique Orientale Allemande, il a fallu songer à les ravitailler sur la production de notre colonie même, et Kikondja est l'un des centres principaux d'expédition de comestibles vers Kabalo et le Tanganika.

Précisément, ce matin, une immense caravane de vivres va partir. Du magasin du poste on extrait les charges de poisson fumé, emballées dans des corbeilles de roseaux. Plus de cent cinquante femmes sont là qui chargent les colis sur leur tête et s'en vont à la file, au mouvement gracieux de leur petit pagne de perles et de *madiba* (étoffe tissée de paille fine). Il en est de fort belles, et l'on dirait une procession de statues de Tanagra — mais de Tanagra patinés de bronze — qui descend en serpentant vers le lac immobile, dont la nappe maintenant semble, sous le soleil de midi, de mercure impassible et sans rides.

* * *

Vers neuf heures du soir, par une lune admirable baignant d'une douce clarté le mystère d'un chemin sinueux, nous descendons, les deux fonctionnaires actuellement au poste et moi, vers le village de Kikondja, dont les huttes s'alignent à l'ombre de grands arbres, sur la rive du lac Kisale. Le chef nous a invités à assister à une danse organisée en mon honneur. Sur la large place carrée du village, devant la maison de Gandu, une vaste maison carrée de pisé, à *barza* surélevée toute la population fait cercle autour d'un grand feu, auprès duquel le chef a fait disposer pour nous trois fauteuils pliants, s'installant lui-même, un peu plus à l'écart, respectueusement, au milieu de ses *nyampara* (ministres ou capitas). Le gai reflet des hautes flammes rebondissantes se joue sous les feuilles d'un arbre surplombant le bûcher, et, tout contre celui-ci, les musiciens de l'orchestre se démènent frénétiquement, tapant à qui mieux-mieux sur d'énormes xylophones, sur des tam-tam sonores, dont le rythme harmonieux, profond et barbare, s'accompagne de la stridence d'un ou deux fifres pointus. Dès que nous sommes installés, cigare allumé et chasse-mouches en main, voici qu'en longue file s'amènent les jeunes beautés du village. Il en est de tout âge, depuis les fillettes de sept ans jusqu'aux jeunes femmes en pleine efflorescence; elles sont rangées par ordre de taille, tenant dans la main droite une canne élevée et faisant sonner au gré de leur démarche élégante la parure de leur pagne de perles lourdes et colorées, qui seul habille de son frissonnement leurs corps parfaits de Dianes africaines.

Tandis qu'elles esquissent, rangées en demi-cercle, un pas sur place en chantant une mélopée au refrain obsédant : " C'est la réjouissance des filles de Kikondja... " tour à tour l'une d'entre elles se détache de la file et, comme fascinée par le tapeur de tam-tam, vient devant lui exécuter une sorte de danse serpentine

à laquelle travaillent tous les muscles de son corps jusqu'à ce que ses tortillements rituels la jettent épuisée, à genoux, devant le feu, dont la flamme vive met sur le cuivre sombre de sa peau des reflets d'or et d'acier bleu... Infatigable, le tapeur de tam-tam tourmente à gestes saccadés la peau ronflante de l'instrument qu'il tient entre ses deux genoux crispés. Au-dessus des braises rougeoyantes du foyer, dont un négrillon fait parfois, en l'attisant, jaillir la flamme voltigeante, sa face de vieux faune détache ses reliefs d'une frappante intensité. Il semble, avec ses yeux exorbités, sa bouche au sourire démoniaque découvrant des dents d'ivoire, tout son masque lubrique et farouche que la sueur polit comme une ébène patinée, évoquer dans les corps juvéniles et charmants s'offrant à son emprise le démon de la danse qui les possède tout entiers...

L'expressive figure de ce tapeur de tam-tam restera gravée dans ma mémoire comme un camée sur une pierre antique, et c'est cette vision puissante et neuve du contraste entre la beauté sculpturale et le rictus d'un démon barbare que j'emportai, souvenir non pareil et précieux, en remontant au poste, après cette étonnante et typique " soirée chez Kikondja... "

* * *

Cette fois, c'en est bien fini de la vie civilisée. Il n'est plus question maintenant de chemin de fer, de bateaux à vapeur ou même de compagnons aimables comme tous ceux dont j'ai eu la société jusqu'à présent. Hier, à huit heures du matin, vingt-quatre porteurs se sont emparés de mes bagages et se sont mis en chemin à travers la brousse, sous la surveillance de leur capita. Vers quatre heures de l'après-midi, j'ai quitté Kikondja à mon tour avec mon boy nègre pour toute compagnie, et nous nous sommes engagés, en bicy-

clette, il est vrai, sur la route de Kabongo. Lorsque l'on parle de " route " au Congo, c'est évidemment par pur euphémisme. Figurez-vous un de ces sentiers de terre, assez large, qui courent à travers nos forêts ardennaises. Cela descend dans les ravins, escalade les montagnes, s'encombre souvent de souches, de termitières ou d'herbes folles; parfois, le passage des éléphants en troupeau y a creusé des séries de puits juxtaposés du diamètre d'une large assiette ; toujours on avance à travers les sous-bois de bas taillis, entre les arbres rabougris, desquels on voit s'enfuir parfois un grand macaque... A travers bosses et fosses, la bicyclette roule comme elle peut. De temps à autre, il faut mettre pied à terre pour un ou deux kilomètres, que l'on enlève allègrement. Il faut noter, d'ailleurs, que l'on se fait suivre d'un coureur bien entraîné, qui porte le vélo dans les passages difficiles. J'ai mis de la sorte trois heures à peine pour atteindre la Lovoï, large rivière encadrée de deux villages indigènes aux huttes de paille brune. On entend gronder un kilomètre plus bas les chutes imposantes sans doute, qui tonnent entre des îlots couronnés de palmiers au fût net et vigoureux. Une pirogue nous transporte sur la rive opposée. Une demi-heure après je suis à l'étape, au village de Twadi, où, devant la maison du chef, je trouve ma tente déjà dressée. En dix minutes le mobilier pliant est disposé et avant le coucher du soleil je déguste mon dîner devant ma table portative, lorsqu'un courrier en uniforme bleu et fez rouge me rejoint. Il apporte pour moi un pli épais, où je trouve, avec une joie que l'on peut comprendre, des nouvelles de tous les amis d'Europe. Ma première étape en brousse peut être marquée d'un caillou blanc !

Au premier chant du coq, alors que l'aube estompe à peine d'une bande de gris hésitant la ligne de l'horizon, mon boy se glisse silencieux dans la tente et allume

le photophore : la toilette de route ne demande pas grands apprêts. Une chemise khaki, de courtes culottes de toile, les *tramp boots* aux pieds et les *puttees* bien serrées sur la jambe, et l'on se trouve prêt. Devant la tente, sur la table pliante de bois, le déjeuner attend et, à peine a-t-on quitté la maison de toile que les valises bouclées sont enlevées par leurs porteurs, le lit, les tables et chaises pliantes réintégrés dans leur sac, la tente abattue, pliée et roulée. Chaque objet dont l'usage vient de cesser disparaît comme emporté par un magicien de féerie et l'on est à peine levé de la chaise sur laquelle on était assis pour le *breakfast* ultra national, qu'elle est, elle aussi, pliée, liée sur la table démontée et emportée à dos d'homme. L'aurore émaille le ciel de rose tendre et de bleu pâle lorsqu'on saute en vélo. La première demi-heure de marche n'est pas écoulée que l'on a rejoint et dépassé la caravane et comme l'étape s'allonge rarement au delà de trente kilomètres, on arrive, moitié marchant, moitié roulant, vers les dix ou onze heures, au but fixé pour la journée, avant que le soleil ne donne sa pleine chaleur.

Les nécessités de ravitailler en cours de route les nombreuses caravanes ont assigné comme but à chaque étape l'un ou l'autre des villages échelonnés le long des routes officielles. Parfois le chemin traverse le village. Plus souvent il passe à proximité, s'y raccordant par de petits sentiers à peine visibles qui courent à travers la brousse jusqu'aux plantations de maïs, de manioc ou d'arachides, qui entourent les endroits habités. Presque toujours le village indigène est situé tout au sommet d'une colline dont le versant mène au fond du ravin boisé où coule la rivière alimentant en eau les habitants. De loin on aperçoit le sommet couronné de palmiers fuselés ou ramassant leurs feuilles énormes en larges bouquets évasés et élégants. Dans la sombre verdure des taillis, les larges feuilles molles et souples

des bananiers mettent des tons plus clairs. Comme tapies sous les ombrages, les huttes rondes, telles des ruches d'abeilles gigantesques, laissent soupçonner leur présence. L'arrivée du blanc en vélo sème l'émoi dans les plantations où les femmes peinent à remuer le sol rouge et rebelle d'une houe opiniâtre et patiente. Les marmots tous nus galopent vers les cases et de bien loin parfois on entend un crieur annoncer la présence redoutée. Quand on entre dans le dédale des sentes qui séparent les huttes, seules les chèvres et les poules semblent faire accueil étonné à l'intrus.

Mais, par les fentes des claies de bambou qui obstruent l'entrée des ruches humaines, on sent, dardés sur soi, cent paires d'yeux curieux et méfiants. Qu'est-il le nouvel arrivant ? Est-ce le blanc des *kitari* (le collecteur d'impôts) qui vient extraire les francs des coins où on les cache ? Est-ce le juge qui vient arrêter l'un ou l'autre sorcier ou meurtrier ? Est-ce le recruteur, qui vient embobiner les hommes avec de mielleuses paroles pour les emmener au travail à la Lubumbashi, d'où il en est qui ne reviennent jamais ? Est-ce un commerçant qui promène les *Bilulu* tentateurs, les pagnes aux couleurs vives, les cotonnades d'indigo ou les *americani* blancs ?... Les noirs, avant de se montrer, veulent savoir à quoi les expose le contact du nouvel arrivé. La règle de conduite pour celui-ci est d'ailleurs de chercher l'endroit à sa convenance pour y dresser sa tente sans s'occuper de personne et de faire quérir illico le chef de l'endroit par un de ses serviteurs. Le *sultani* s'amène prestement. C'est parfois un vieux birbe au torse noueux, à la figure abêtie sous sa coiffure échafaudée de mèches et de perles, se terminant en " queue " relevée, ivre de *pombé* (bière de maïs), comme celui que nous trouvâmes avant-hier à Kakongolo ; c'est parfois, comme aujourd'hui, un guerrier farouche et énergique, drapé à la

façon d'un héros d'Homère dans une peau de bête, le couteau et la hache à la ceinture, la lance à la main. Très digne, il se présente, écoute et discute les exigences du blanc, puis clame un ordre guttural. Et la vie renaît dans la communauté : des femmes vont avec de grands vases de terre sur la tête puiser l'eau à la rivière ; d'autres apportent de larges fagots de bûches minces, et le chef amène une chèvre, des poules, des œufs pour le blanc, et la farine de manioc nécessaire aux porteurs.

Voici qu'ils paraissent, ceux-ci suant et soufflant au bout de l'étape : vite on déploie la tente au milieu du tohu-bohu de l'arrivée de la caravane. Mais déjà l'ordre d'installation est connu et réglé. Les malles, les ballots et les caisses se rangent d'eux-mêmes où on sait les trouver, et le campement s'installe au milieu du peuple ébahi des gosses du village qui viennent, rangés en demi-cercle, admirer avec des yeux ronds le voyageur de passage. Et puis chacun au village se remet à son occupation ; les vieux, sur une peau de chèvre ou sur un bout de natte, restent accroupis des heures, aspirant à pleins poumons la fumée du tabac indigène dans une pipe au fourneau de terre exigu, planté dans une énorme callebasse. Les jeunes jouent devant leur maison aux osselets ou à un jeu curieux qui tient des " dames " ou des " échecs " ; les femmes, à grands gestes, pilent dans leurs énormes mortiers de bois les racines séchées de manioc à l'aide d'un pilon haut et lourd, poli par le travail ; les enfants se roulent dans la poussière, se poursuivent et jacassent; les chèvres vont et viennent en bêlant et les poules picorent de-ci de-là effrontément, jusque sous votre table... A l'ombre d'un grand palmier, sur sa chaise longue pliante, le blanc étendu savoure la douceur du tableau rustique que poudroie le soleil éternel : il se repose de la fatigue de l'étape matinale

en projetant, pour l'heure où la chaleur s'adoucira, une partie de chasse aux environs du village...

* * *

J'ai quitté ce matin le hameau de N'Gole, guidé par le chef à l'allure noble et guerrière... En cortège, tous les habitants de l'endroit ont suivi la caravane jusqu'à l'extrême limite des plantations, tous hurlant comme des possédés des vœux de bon voyage accompagnés de hou... hou... hou... perçants et formidables. La route bientôt s'est faite très étroite, traversant des sortes de prairies semées de bouquets d'arbres, puis une région de hautes futaies montagneuses. J'ai recueilli dans la brousse tout un bouquet de splendides orchidées mauves. Une gerbe qui vaudrait son poids d'or en Europe orne ma table, plantée dans un vase de terre indigène, tandis que j'écris ces lignes au village de Kisikaie. Cette après-midi, pendant que j'achevais mon repas en plein air, j'ai entendu soudain des chants et le tapage des gongs et des tamtam ; par le chemin longeant mon campement j'ai vu s'amener la plus étonnante procession que l'on puisse imaginer. En tête marchait un nègre immense, les reins ceints d'un long jupon épais de *madiba* jaunâtre et de multiples peaux de singe dont les longues queues souples frétillent autour de lui. Il portait sur sa tête un diadème de plumes dignes du grand chef des Apaches, et sa figure grimaçait étrangement sous le masque bizarre de terre blanche en poudre dont il s'était enluminé la face. Derrière lui toute une théorie d'hommes et de femmes parés à l'avenant de peaux de plumes et de masques blafards ; des tapeurs de tam-tam portent leur long tambour en le battant frénétiquement, d'autres agitent des clochettes de cuivre ou de petites calebasses mi-pleines de semences qu'ils font résonner

en les agitant en cadence. Sur la " place " du village ils font cercle et alors commence une cérémonie bizarre. Sorte de danse cadencée, menant toute la sarabande d'un même mouvement, tous chantant une étrange mélopée dont le refrain, repris en chœur, se ponctue du son grave du gong... et cela dure ainsi toute l'après-midi, au milieu des contorsions les plus funambulesques, tandis que les acteurs de ce jeu chantent (me dit mon interprète) tout le plaisir qu'ils trouvent à faire partie de la " société du *M'Budi* ". C'est là une sorte de secte que d'aucuns disent secrète, mais que d'autres affirment être plutôt une association où l'on cherche agrément. On y trouve, paraît-il, sous le masque blanc, peu sûr cependant, l'occasion de se libérer un moment des conventions étroites du " monde " des Baluba, dont les us et coutumes ont leur code aussi strict que le nôtre !... Ces ébats sont suivis d'ailleurs avec le plus vif intérêt par toute la population qui se presse autour des danseurs et prodigue aux plus habiles des cadeaux en perles et en nature. Chacun dépose son offrande au pied de son artiste favori pendant la pause, alors que la sueur ruisselant sur les torses bronzés les habille d'un reflet d'or...

* * *

Nous avons eu, la nuit dernière, la première pluie sérieuse de la saison. Devant la menace des nuages amoncelés la veille au soir, mes porteurs avaient creusé tout autour de ma tente un système savant de fossés et de rigoles. Bien heureusement ; car en pleine nuit l'averse s'est mise à tomber si drue que je me demandais à tout moment si la maison de toile pourrait résister à cette avalanche de pluie. Nous campions heureusement dans un petit village situé en pleine

forêt et partant très protégé contre le vent puissant qui secouait sur nos têtes la cîme des grands arbres. Le jour, ce matin, se leva gris et taciturne comme jamais encore je ne l'avais vu au Congo. Au loin on entendait rouler le fracas assourdi de l'orage. Mais le croyant passé je n'hésitai pas à commander le départ et nous nous mîmes en marche à travers des fourrés touffus tapissant des collines abruptes. Hélas ! nous n'avions pas quitté Kangolwe d'une demi-heure que la pluie se remit à tomber, honnête d'abord, comme une bonne petite pluie de chez nous, puis plus serrée. Je dépliais mon imperméable lorsqu'un coup de tonnerre tout proche me fit sursauter et à peine avais-je endossé mon surtout que je m'aperçus de l'inanité de la précaution. Le ciel comme ébranlé par des coups de foudre brutaux, brefs et sinistres, suivis plutôt que précédés d'éclairs aveuglants, parut fondre sur nous. En un clin d'œil le sentier sous bois que je suivais, descendant au flanc d'une colline, se transforma en torrent. Je pataugeais jusqu'au jarret, percé et trempé jusqu'aux os par une pluie cinglante et formidable. Chercher un abri il n'y fallait pas penser. Que faire, sinon de marcher à travers ravins et montagnes en se fiant à sa bonne étoile ? Dans un fracas, épouvantable et continu, le ciel soudain fendu d'un sillon éblouissant paraissait se déchirer et s'écrouler à chaque instant ; nous traversâmes ainsi une petite vallée semée d'arbres immenses et dénudés, dressant vers le ciel leur sommet comme un cierge fantastique. Le chemin, le ruisseau plutôt, paraissait prendre un malin plaisir à les contourner tout exprès. Il semblait que ces arbres distants de quelque cent mètres se trouvassent à des lieues l'un de l'autre, tandis que nous forcions le pas sous notre cuirasse ruisselante, pour en dépasser le dangereux voisinage. Deux heures durant je marchai dans ce bain mouvant et lorsque la furie des éléments déchaînés se parut

calmer un peu, nous arrivâmes à un village intermédiaire où nous trouvâmes dans les huttes enfumées tous mes porteurs s'essayant à réchauffer autour du feu de bois leurs membres nus et raidis de froid. Mais, plein d'espoir de trouver au poste de Kabongo, chef-lieu de territoire, un gîte que je croyais voisin, je continuai la route, d'ailleurs plate et large maintenant, à droite de laquelle dans les éclaircies de la brousse s'entrevoyait de temps à autre le miroir terni d'un grand lac.

Nous atteignons ainsi bientôt les plantations du village de Kimet, dont les huttes dans la plaine basse se succèdent jusqu'au bord du lac. Mais ici le chemin se change en un sentier informe et les indigènes que nous apercevons de-ci de-là entre les éclaircies des cultures se sauvent comme des lièvres à l'approche de mes boys et se gardent bien de répondre aux questions qui leur sont criées et qu'ils semblent d'ailleurs ne pas comprendre. Au petit bonheur nous suivons, mes serviteurs et moi, la trace indistincte qui paraît un chemin et s'infléchit bientôt sur la droite. Je sais que le poste de Kabongo est situé sur le côté de la rive nord du lac. Ce doit être la bonne direction... Nous parvenons ainsi à une plaine herbeuse, tandis que le soleil, si longtemps caché, commence à percer les nuages et à nous réchauffer de ses rayons. Il est près de onze heures, mais nous sommes tout heureux cette fois de nous sentir renaître sous la caresse brûlante de l'astre du jour... Cependant le sentier qui paraissait depuis une heure s'assécher sérieusement, reprend soudain des allures de ruisselet. Voulant éviter l'eau qui semble y stagner, j'essaie de fouler les herbes qui le bordent. J'enfonce jusqu'à la cheville dans une sorte de glu perfide et noire, dissimulée sous les végétations. Je veux revenir au sentier. Il a disparu. Devant moi s'étend une mer d'herbes fallacieuses voilant un sol

spongieux et mouvant. Là-bas, à deux cents mètres, il y a des bouquets de palmiers. Sans doute à cet endroit sortirons-nous de la région des vases ?... Mes boys, qui voyagent en simple appareil, enfoncent maintenant jusqu'au genou et je les suis, de la boue plein mes bottes, faisant un pas solide, puis trébuchant dans une fondrière, sentant tout à coup tout appui manquer sous mon pied, enfonçant parfois jusqu'à la ceinture, m'arrachant péniblement à la boue gluante qui m'étreint. A vingt mètres des palmiers je m'aperçois qu'ils baignent dans une eau profonde et presque courante que leurs racines enchevêtrées parsèment de chausse-trappes. C'est perché sur les épaules d'un de mes noirs que je m'y engage, les pieds traînant dans l'eau où mon porteur enfonce parfois jusqu'au menton, obligé souvent de m'accrocher à une branche piquante et de me soutenir à la force des poignets tandis qu'il reprend pied sur un sol ferme... Il est près d'une heure lorsque nous sortons de cet infâme marécage et retrouvons un chemin qui monte en pente très douce entre d'immenses plantations de maïs, annonciatrices d'un grand village enfin proche. Mais nous marchons une heure encore, cuirassés maintenant de boue noire, avant d'atteindre le village de Kabongo, où nous apprenons qu'il nous faut par une allée parallèle retourner sur nos pas pour arriver au poste. Au bout de la large route bordée de bananiers nous apercevons, mais à deux kilomètres au moins, le mât du pavillon où claque le drapeau tricolore. Courageusement je me remets en marche et, à deux heures sonnant je fais au milieu de la place, qu'entourent les trois maisons du poste de Kabongo, une entrée peu solennelle, au grand étonnement de l'administrateur solitaire de ces lieux, qui ne sait d'où lui tombe la statue ambulante de boue séchée, sous l'écorce de

laquelle il découvre un compatriote et un hôte inattendu !

* * *

J'ai passé toute la journée à Kabongo, repos bien mérité après huit jours d'étape solitaire à travers la brousse, et surtout après la dure randonnée d'hier à travers l'orage et les marais. On ne peut se figurer le plaisir que cause la société d'un compatriote après huit jours d'isolement au milieu de nègres que l'on comprend à peine ! Nous nous sommes promenés ensemble toute la journée, visitant en vrai touriste de passage les curiosités locales : une route que j'ai manquée et qui m'eût épargné hier une heure de marche et la traversée du marais !... Puis le potager de l'administrateur : sur de petits tertres surélevés, abrités de toitures en feuilles de palmier, les légumes succulents que nous aimons poussent à merveille. Les plantations sont installées tout contre la forêt, au fond d'un vallon et proches d'une rivière qui coule, sous un tunnel de lianes enchevêtrées. Proche de là se trouve un village de relégués. Les habitants sont des notables de chefferies éloignées dont la présence chez eux causait du trouble ou du désordre. Eloignés du milieu où ils étaient nuisibles, ils forment ici, au milieu des populations Baluba, un noyau civilisateur. Venus de contrées où certaines industries patriarcales inconnues dans ces régions-ci sont pratiquées, ils apprennent aux aborigènes la construction de maisons plus confortables et plus coquettes, l'art de tisser les *madiba* (étoffes de fibre) au moyen d'une longue navette de bois poli et reluisant, celui de sculpter des *Kichi* (statuettes de bois) ou de tourner des pots de terre de formes élégantes et variées. Les exilés d'ailleurs n'ont pas l'air malheureux et traitent comme un père l'administrateur de l'endroit. J'ai dîné chez ce dernier qui vient

d'installer le nouveau poste de Kabongo, dans le décor primitif de sa maison de pisé nouvellement blanchie, dont les meubles sont improvisés au moyen de bambous, de souches et de caisses vides. Evidemment, il faut pour s'organiser un *home* en brousse un esprit ingénieux et pratique ; il faut aussi pour supporter la solitude perpétuelle une bonne dose de philosophie et une bonne humeur incoërcible.

Mais les multiples devoirs que doit assumer un administrateur territorial ne lui laissent guère le loisir de s'ennuyer et, lorsque la mélancolie le gagne au poste, il a toujours la ressource de sortir sa tente et sa cantine et de s'en aller par monts et par vaux, visiter les chefferies de sa circonscription. Nous avons excursionné l'après-midi au village de Kabongo. C'est une forte agglomération, sorte de gros bourg de maisons carrées en terre battue, séparées par des avenues qui en forment les rues. Le chef Kabongo est absent, mais nous avons été reçus par ses *nyampara*, vieillards aux cheveux gris, à l'allure importante, portant en bandoulière, sur leurs torses noueux, des peaux de singe ou d'antilopes: Kabongo et son frère, Kassongo Niembo, sont les descendants directs des anciens rois qui règnaient sur tous les Baluba et dont la puissance s'étendait jadis en un vaste empire, jusqu'au Tanganika. Les ministres d'un chef de cette importance sont gens de conséquence, et il faut voir la gravité avec laquelle ils accueillent le blanc de passage. Ils nous font les honneurs de la résidence du chef. Au milieu d'un vaste enclos se dresse sa maison de belle apparence et plus vaste que toutes les autres. Des "charmes" divers l'entourent: monuments de cornes de bêtes sauvages, statues grossières sculptées dans un tronc d'arbre; crocodiles dessinés dans la terre durcie. Aux côtés de l'enclos s'alignent les huttes des nombreuses femmes du chef. Les unes fument sur leur natte les énormes pipes en calebasse, d'autres

étagent le monument compliqué de leur chevelure, mêlée de perles et graissée du *kulu* (glaise rouge), tandis que des marmots aux grands yeux expressifs s'ébattent librement parmi elles. Il en est qui dans les grands mortiers de bois, laissant retomber à bout de bras les lourds pilons, écrasent le manioc que d'autres tamisent pour en faire la farine... et tout cela forme un tableau très vivant et très coloré, avec le mouvement des volailles picorant, le vol tournoyant des pigeons familiers et le passage lent d'un grand bœuf, qui nous regarde étonné. L'impression est plutôt celle d'un milieu patriarcal que d'un harem oriental.

Nous avons campé aujourd'hui, ayant quitté le poste ce matin, au milieu d'un village désert. Tous les habitants l'ont abandonné à la nouvelle de mon passage, des événements s'y étant déroulés récemment, qui sont de nature à leur faire redouter la visite du juge ! Dans le ravin touffu. à l'entrée du village de Mwabi, deux silhouettes de guerriers farouches, armés d'arcs et de flèches, se sont laissées entrevoir un instant... Mais peu après moi est arrivé au milieu de l'agglomération abandonnée, le chef Kabongo et sa suite, rentrant dans la cité, que j'ai quittée à l'aube. Le vieux Kabongo coiffé d'un feutre mou brun, affublé d'un veston blanc et d'un pagne rouge, est venu me présenter ses hommages, accompagné de deux ou trois vieux sacripans, qui rituellement, tirant d'un petit sac en peau de la terre blanche s'en frottaient la face et les membres chaque fois que le chef leur adressait la parole. C'est, paraît-il, le témoignage de respect le plus profond chez les Baluba. J'ai passé une après-midi bien amusante devant ma tente, à jouir de l'ébahissement de ces "grosses légumes" noires, à qui j'ai montré les vues de mon Vérascope. Kabongo n'en revenait pas et se trouva un moment si entiché de mon stéréo qu'il m'offrit de me l'échanger contre deux pointes d'ivoire !... Mais

qui pourrait payer à leur prix, au milieu de la solitude africaine les souvenirs que l'on emporte ? J'ai rengainé mes plaques, à la grande désolation du puissant chef.

* * *

J'ai quitté ce matin au milieu du village de Mwabi, toujours désert, le vieux chef Kabongo, qui, sous veston d'alpaga, avait arboré un superbe pagne écarlate, l'enjuponnant de magistrale façon. Puis nous avons marché jusqu'à dix heures du matin à travers les savanes herbeuses, traversant deux ravins, au fond desquels, sous un dôme de verdure piqué de petites orchidées amaranthes en nombre incalculable, se précipitent des ruisseaux au cours tumultueux... Tout à coup, comme si soudain un rideau de théâtre s'était abaissé devant nous sur un décor de splendeur féérique, nous nous sommes trouvés sur la ligne de faîte d'une falaise courant jusqu'au plus lointain horizon. En contre-bas scintille une rivière large peut-être comme notre Meuse à Dinant ; elle enchasse ses boucles d'acier poli dans la sertissure des collines qui l'enserrent et la vallée sinueuse qui la borde s'étend parfois, sur la rive opposée, en un tapis de velours vert, sous lequel transparaît au flanc des hauteurs nous faisant face le vermillon de la terre sanglante d'Afrique. Par un sentier de chèvre nous dévalons l'abrupt versant de la rive profonde. Dans une crique dort une longue et large pirogue taillée en plein tronc d'arbre et le passeur, sur les muscles puissants duquel rebondissent le collier de perle bleue et les amulettes de corne, d'un seul coup de sa longue gaule lance l'esquif au milieu du courant, le fait virer tout d'une pièce et se ranger à l'autre rive : Nous venons de franchir le Lomami.

Alors, tandis que nous pataugeons dans le marais, voilé par les hautes herbes tapissant la vallée, la ma-

nœuvre se répète, et quatre par quatre mes porteurs, avec leur charge passent ainsi le fleuve. Des indigènes, qui doivent appartenir au village de Kitebele perché sur les hauteurs d'en face, surveillent de loin l'opération. Peu-à-peu ils se rapprochent, et comme arrivé au faîte de l'escarpement, en terrain plat, je me lance en bicyclette à toute vitesse, en meute hurlante ils prennent derrière moi un galop effréné: c'est ainsi que j'opère une entrée sensationnelle dans les bananeraies de Kitebele où je fais dresser ma tente au point culminant du village, devant la perspective du lointain inconnu où le fleuve d'argent se perd dans le poudroiement d'or du midi tropical...

* * *

Nous avons suivi pendant toute l'étape d'hier à travers bois et plaines les traces fraîches de deux lions. L'empreinte des pattes, large comme une main d'adulte, attestait la puissance des fauves. D'un village à l'autre, ils ont suivi posément la route officielle comme des voyageurs peu pressés et j'ai, devant ce témoignage d'une présence redoutable, naturellement refréné les ardeurs de ma bécane, malgré l'excellence inaccoutumée du chemin ! A Mukose, où j'ai campé, les superbes parlmeraies du village étaient saccagées par le passage continuel de troupeaux d'éléphants. Le sol jonché de branches arrachées, les arbres au tronc épais gisant racines en l'air, les puits creusés dans la glaise par les pas formidables des pachydermes, tout démontrait leur force irrésistible et la nature peu rassurante du voisinage. La nuit nous fut calme cependant, et nous sommes arrivés ce matin dans le grand village de Kamaïe aux larges maisons carrées de terre battue rangées le long d'une avenue à peu près droite. Point n'a été besoin ici de dresser la tente: un gîte d'étapes, grande

maison de terre rouge n'ayant d'ailleurs pour toute fermeture qu'une porte de jonc, s'y offre au voyageur.

Le chef du Kamaïe est un jeune, un indigène de la nouvelle école. Il n'a peut-être pas des quartiers de noblesse noire bien authentiques, mais il arbore fièrement sur son veston blanc sa médaille argentée de chef reconnu et porte avec crânerie une casquette d'étudiant à longue penne et ganse d'or ! Le chef Kayamba, à mon arrivée le matin, m'attendait devant son *lupangu* (enclos réservé), entouré des notables du Kamaïe. Il m'avait fait inviter à visiter son installation "moderne" et je me suis rendu chez lui avant le coucher du soleil. A front de la palissade entourant son village particulier et au milieu de celle-ci, face à l'avenue, une grande construction carrée au toit de chaume abrite une sorte de hall, de large antichambre si l'on peut dire, entourée de divans en terre garnis de nattes tressées. C'est là que le chef donne audience à ses ressortissants et que se traitent les palabres. Passé cette place, on pénètre dans l'enclos sévèrement entouré d'une haute palissade de bambou, le long des trois faces de laquelle s'alignent les maisons des femmes de Kayamba. Ces dames, les unes en pagnes de couleurs vives, les autres parées de leur seule beauté, de carrés de madibas et de larges ceintures de perles blanches et bleues, se pressent curieusement aux portes des huttes pour contempler le blanc de passage... Au milieu de la "place" se dresse la maison du chef, d'où celui-ci fait sortir des fauteuils pliants de toile et des lits bas faits de lamelles en nervures de palmiers; blanc, chef et notables, nous nous installons parmi les poules effrontées et les pigeons qui peuplent l'enclos, et l'on apporte un vase de terre où mousse le vin de palme. Il est versé devant Kayamba dans un grand bassin de fer émaillé. Luxe fantastique, le chef possède deux chopes de verre que l'on nous présente remplies de liquide laiteux, tandis

que les " autorités " du village boivent dans des calebasses, non sans se frotter les bras et la face de la terre blanche qu'ils tirent par pincée, d'un petit sac de peau, chaque fois que le chef leur parle ou leur fait présenter le *malafu*. Au bout d'un moment j'ai l'impression de me trouver au milieu d'une assemblée de garçons meuniers sortant du moulin, et comme au surplus la conversation n'est pas des plus variée, je souhaite le bonsoir au maître du céans. En me retirant j'entends résonner dans le *lupangu* les tam-tams et les gongs : la petite fête va continuer sans doute jusqu'à demain matin !

* * *

L'étape d'avant-hier nous a conduits au gîte de Kisapo. La maison des voyageurs est au sommet d'une crête élevée, tout au bord d'un précipice, dominant un horizon énorme et tourmenté où, parmi les ondulations du sol, se heurtent les plaques de feuillage sombre débordant du replis des vallées, les tendres étendues de prairies claires au versant des côteaux, la violence des terres écarlates dentelant les sommets et les longues traînées d'or et de carmin qui jaspent le ciel, où se poursuivent, à l'heure du couchant, de lourds nuages d'ouate grise... Nous avons le lendemain fait de l'acrobatie périlleuse à travers les ravins fantastiques coupant la route de Kisapo à Bwana Solo. Tous les deux ou trois kilomètres le plateau se trouve fendu par une entaille vertigineuse. En s'accrochant aux herbes et aux racines, en se collant comme un lézard à la muraille vermillonnée, on atteint ce que l'on croit être, au fond de l'échancrure, un tapis de verdure et qui n'est que la cîme des géants de la forêt touffue dont la rivière cachée sous leur dôme entretient la vigueur. Un silence de cathédrale règne sous la majestueuse et sombre galerie, où roule en frissonnant sur

des roches vermoulues une eau limpide et claire. Par une véritable échelle de pierres, de souches et de racines on escalade l'autre muraille verticale, et c'est merveille de voir l'agilité sûre avec laquelle sur ces escarpements invraisemblables les porteurs enlèvent malles et colis les plus lourds...

Ce midi enfin, nous sommes arrivés dans l'énorme village de Kapepula. J'y suis entré à bicyclette par la large avenue de sable doré, bordée de bananiers, le long de laquelle s'alignent les clôtures des " quartiers ". Dans les enclos les huttes carrées sont disposées sur deux faces, se faisant vis-à-vis, tandis que le fond de l'esplanade est occupé par la maison du notable, J'ai roulé ainsi à travers le village pendant plus de vingt minutes, suivi par une meute piaillante de gamins, tandis qu'aux portes des enclos les noirs, dans leurs longs jupons plissés de *madiba* jaune-paille, esquissaient un salut militaire en prononçant avec un sérieux inimitable le sacramentel *Bonzou Bwana!* dont ils saluent le blanc dans ces régions.

A peine arrivé au gîte d'étapes confortable et soigné j'ai vu s'amener le vieux chef Kapepula entouré de ses familiers parmi lesquels la robe d'un catéchiste chrétien mettait sa tache blanche : Kapepula a une tête puissante, énergique et noble. Il se drape dans l'étoffe lourde de son pagne comme un sénateur romain dans sa toge; il y a dans sa démarche alourdie par une blessure ancienne de la grandeur et de la majesté. Ce vieux nègre aux allures de prince Numide s'incline aujourd'hui devant le blanc avec une dignité déférente et sur sa poitrine brille la large médaille étoilée des chefs reconnus... Il fut l'un des derniers du Lomami à se soumettre cependant, et l'histoire est encore toute fraîche de la lutte qu'il fallut livrer pour le réduire, à ce chef puissant qui tint un moment en échec nos forces dans le pays pendant la révolte des Batetelas. Le vieux Numide m'a fait

un accueil amical et grave. Outre les poules, les œufs, la chèvre classiques, il m'a offert une corbeille de merveilleuses mangues vermeilles et dorées comme nos pêches les plus belles et un régime de bananes courtes et grasses, marbrées de points brunâtres, d'un parfum et d'une saveur exquis. L'après-midi comme j'avais sorti ma boîte d'aquarelle, mon papier wattman et mes pinceaux, le vieux chef est venu s'asseoir à côté de moi au soleil et a suivi d'un œil curieux et intéressé l'amalgame des couleurs et la naissance de la pochade, en laquelle je fixais les perspectives étincelantes de l'entrée son village, les haies d'ananas, le geste accueillant des palmes inclinées et l'ombre imposante des grands manguiers chenus. L'œuvre achevée il l'a contemplée longuement, a murmuré quelques réflexions à ses deux conseillers puis il est parti de son pas lourd et grave... Je ne l'ai plus revu.

* * *

Station banale hier dans un petit village pauvre et sordide des Bena-Kibeshi. Cette région paraît être en complète effervescence. Nous avons traversé le matin un plateau nu sur lequel tout un peuple s'occupait de construire des huttes neuves. Plus loin nous avons trouvé la route barrée par de hautes herbes nouées au milieu du chemin. Au tronc d'un arbre pendait un petit pot dans lequel trempait la pointe d'une flèche et des signes hiéroglyphiques marbraient l'écorce. Nous avons ensuite, sans voir âme qui vive, traversé un énorme village complètement abandonné. Auprès des huttes closes les statuettes grossières aux figures anguleuses des *mukishi* indigènes montaient une garde solitaire... Tout l'après-midi il a plu à torrents, tandis que roulaient dans le ciel les grondements incessants de l'orage lointain. Ce matin j'ai quitté le pauvre gîte d'étape de Kisheshi par une

aurore grise et froide de novembre européen... et j'ai roulé si vite par le chemin presque plat que je me suis trouvé soudain, comme le soleil commençait à peine à poindre entre les nuages éparpillés, en plein village de Kalomo, dernière agglomération à franchir avant d'arriver à mon point terminus : Kabinda, chef-lieu du district du Lomami.

Alors, comme je venais de dépasser les dernières huttes du village, la route a tourné court, le long du faîte d'un côteau, et par delà la brousse et les montagnes animées déjà de la silhouette fréquente et gracieuse des hauts palmiers en parasol, j'ai vu bien loin sur la montagne la plus élevée qui barrait l'horizon, comme nichées sous la verdure, les mille huttes du village de Lumpungu, le grand chef de Kabinda. Plus bas, au flanc de la montagne, on discerne à l'aide des jumelles prismatiques les grands toits de chacune des maisons et des bâtiments de la cité européenne. Sur tout cela le soleil, radieux maintenant, épand les flots de sa lumière blonde. Il semble qu'une apothéose inattendue environne le poste où je vais arriver et dont le cadre ressemble si peu, dirait-on, aux aspects de la brousse monotone dans sa diversité que j'ai parcourue depuis plus de quinze jours !

Au sortir de Kalomo, la route s'élargit, courant en corniche au versant d'une longue chaîne de collines. Nous croisons maintenant de longues théories de négresses revenant du marché, portant dans leurs corbeilles suspendues aux deux bouts d'un bâton poli leurs charges de manioc, d'arachides ou d'huile de palme. Elles sont généralement plus sveltes, mieux faites, d'un grain de peau plus clair et de traits plus fins que les femmes de race Baluba rencontrées jusqu'à présent.

Dans une étendue de savane, voici des chasseurs avançant en demi-cercle, l'arc bandé, l'œil au guet, tandis que leurs chiens vont et viennent quêtant parmi

les hautes herbes le rat géant qui est, paraît-il le lièvre du pays... Et, comme j'ai roulé vingt minutes peut-être devant un horizon sans cesse borné par des collines successives, soudain je vois plonger la route au fond d'une vallée insoupçonnée. En face de moi, sur l'autre versant, une large avenue monte entre des huttes alignées vers le bouquet de verdure sombre et de palmiers graciles au milieu duquel émerge l'orgueil du pavillon tricolore. Ce coup d'œil d'ensemble sur Kabinda est vraiment d'un aspect engageant, et l'impression première ne fait que s'accentuer à mesure que l'on pénètre dans le poste.

Voici une large avenue que bordent des maisons blanches entourées de jardins fleuris. A des gamins qui jouent au cerceau je demande de m'indiquer la maison du juge, et eux de galoper devant ma bicyclette !... Voici un corps de garde où la sentinelle en fez rouge et en uniforme bleu se met au port d'arme d'impeccable façon... Voici sous l'arcade des palmes oscillantes et le dôme foncé, éclairci de pendants vermeils, de manguiers géants, de discrètes allées convergeant vers une plaine de jeux délicieusement ombragée où s'étend un *court* de tennis digne d'un club anglais... Voici, le long d'un bâtiment d'importance, une route sur laquelle, au milieu d'un groupe admiratif, un chef indigène couronné de plumes d'aigle danse au son du tam-tam et du xylophone... Une haie, une poterne ouvrant sur un jardin de féerie, une terrasse blanche, une longue galerie délicieusement fraîche. Déjà je suis installé dans ce que je pourrais appeler le hall de la maison du collègue que je viens remplacer et qui me fait le plus charmant accueil. D'autres fonctionnaires sont là ; des chefs indigènes qu'on me présente. Impossible au milieu de toute cette nouveauté chatoyante et animée de fixer un nom, une physionomie. Aussi bien faut-il d'abord donner les derniè-

res nouvelles d'Europe et d'Elisabethville à ceux qui vivent depuis deux ou trois ans à quelque six cents kilomètres de la capitale du Katanga... Puis c'est l'installation dans l'habitation provisoire qui m'est réservée ; la vérification des charges apportées une à une par les porteurs, heureux sans doute d'être arrivés au bout d'un long voyage ; le déballage des objets de première nécessité. A cinq heures, je rejoins mes nouveaux camarades au tennis où, malgré la fatigue de la route, nous faisons une partie enragée... Et le soir, bien tard — le courrier hebdomadaire part demain samedi — je me laisse prendre longtemps encore au plaisir de raconter à ceux que j'ai laissés en Europe mon enchantement d'avoir trouvé selon mes rêves le poste tropical où je vais passer peut-être plusieurs années de ma vie...

CHAPITRE IV.

La Vie au Katanga

Installation. — La vie de poste. — Le village de Lupungu. — Au tribunal territorial. — Les fauves et les insectes. — Les courriers. — Exécution capitale. — — Les missions de Kabinda. — Ecoles primaires et professionnelles.

Ce n'est pas à l'arrière du front occidental seulement, à Londres, ou à Paris, que l'on rencontre à chaque pas Jean qui pleure et Jean qui rit. L'optimisme et le pessimisme sont des états d'âme si communément universels qu'on les retrouve par les sentiers de la brousse africaine aussi bien que devant les tables de marbre du Monico ou de chez Pousset ! Lorsque je quittai Londres en juillet 1916 je reçus les derniers conseils et les prémonitions d'un de ces invétérés pessimistes africains : " Vous verrez, me disait-il, lorsque vous arriverez au poste dans quelle ignoble baraque vous serez logé. La maison ? Vous n'en voudriez pas pour loger vos valets de ferme en Belgique... le mobilier ? des planches de caisses et des boîtes à conserves (mon interlocuteur disait : tines (*) vides "...

Franchement, dès mon arrivée à Kabinda, premier grand poste d'intérieur où je m'arrêtai, je constatais que les habitations coloniales ne méritaient pas ces criti-

(*) Décembre 1916.

ques bilieuses. Sans doute, si l'on transportait dans nos prairies flamandes ou sur nos collines ardennaises une de ces maisons à deux places aux murs de pisé blanchis de *pembe* (terre blanche), au parquet de terre battue, au toit de paille prolongé en veranda sur l'appui de quelques troncs d'arbres écorcés, ces demeures paraîtraient infiniment inférieures à la dernière de nos chaumières campagnardes. Mais, placées dans leur cadre de végétation luxuriante, baignées des effluves d'or du soleil tropical, enjolivées par le goût de celui qui sait se créer un *home* personnel, les maisons congolaises les plus modestes ne manquent ni de couleur ni de charme, et il ne dépend que de l'ingéniosité personnelle de chacun de s'y créer le confort qui lui plaît.

Si les uns y vivent dans l'indifférence la plus absolue de tous soins, de toute ornementation, voire même de tout ordre et parfois de toute propreté, il en est bien d'autres qui ont su faire entre leurs quatre murs de briques sèches, souvent même avec des matériaux de fortune produits de l'industrie indigène, un intérieur coquet et agréable où l'on se sent heureux de vivre...

Pour ma part, en attendant que devienne libre la résidence du collègue que je vais remplacer, j'ai reçu la disposition provisoire — le provisoire... encore une institution essentiellement congolaise — d'une vaste habitation plantée au milieu d'un jardin magnifique, à un bon quart d'heure du centre du poste. C'est une grande maison blanche, dont les deux vastes places sont séparées par un hall central largement aéré, tout autour de laquelle court une galerie couverte. Sans doute, le mobilier est sommaire et brut, mais sitôt les bois blancs recouverts de cretonnes fleuries, le sol tapissé de nattes tressées, les gravures accrochées au mur et les petits objets familiers disposés de-ci de-là, me voici vraiment chez moi. Déjà le personnel des *boys* est

installé dans les maisonnettes séparées qui lui sont réservées; et, tandis que le coucher de soleil enflamme l'horizon d'une indescriptible apothéose de lumière et de tons, je m'en vais admirer les haies d'ananas, les buissons de mûriers, les parterres de fraisiers en fleurs qui font l'ornement du jardin. C'est le tour du propriétaire, la prise en possession du domicile fixe qu'on est heureux de retrouver tout de même, après deux mois de pérégrinations à travers l'inattendu et l'imprévu d'une nature à peine asservie...

Kabinda, chef-lieu de district, comporte une population blanche de chiffre assez variable suivant le mouvement des permutations ou des vacances administratives. Au moment où j'y arrive, une vingtaine d'Européens y résident à poste fixe, dont trois ou quatre commerçants ou agents de sociétés, tous les autres fonctionnaires de la Colonie, hiérarchisés selon un protocole sévère. Il faut y ajouter une demi-douzaine de religieux, missionnaires et éducateurs, dont l'activité plus spéciale est moins mêlée à la vie journalière du poste. Inutile de dire que l'oisif, l'inactif, le rentier, en un mot, n'existe pas dans cette petite colonie où chacun a sa sphère d'action bien délimitée et sa tâche quotidienne parfaitement précisée. A six heures du matin le clairon du poste de la Police territoriale sonne le réveil. A six heures et demie. la garde rend les honneurs au drapeau, qui est solennellement hissé chaque jour au sommet de l'énorme mât de pavillon dressé devant " le district ". Sur la plaine centrale, le chef de poste fait l'appel des travailleurs et des prisonniers, leur distribue la besogne du jour. Et dès cette heure matinale chacun est à son bureau, tous les rouages de l'administration locale entrent en action. Dans les bureaux centraux, où le " Commandant " du Lomami préside aux destinées de son district, assisté de son adjoint et de ses secrétaires, le pianotage sec et rapide

des machines à écrire fait rage. Devant les bureaux du "Territoire" les indigènes, livret d'identité ficelé dans un bâtonnet fendu, viennent s'accroupir au soleil, en longues files, attendant leur tour de payer l'impôt.

Vers le lazaret, c'est la procession des malades se rendant à la visite médicale. Au service des finances on entend tinter l'argent en cascades claires, tandis que tout à côté le percepteur martèle d'un timbre énergique le courrier qu'il va expédier tout à l'heure. Au Parquet, plaideurs et témoins attendent patiemment leur tour de comparaître devant le juge et l'animation est soulignée par les accents du clairon des troupes à l'exercice et le tintement grèle et plus lointain de la cloche de la mission...

Puis ce sont les chefs indigènes qui descendent du village, toujours suivis d'un cortège de fidèles et de "clients", pour exposer l'une ou l'autre palabre au blanc; c'est le peuple des serviteurs, des femmes, des maraîchères, qui anime de sa circulation les allées ombragées de la résidence... et l'on travaille d'arrache-pied partout jusqu'au coup de clairon de midi. Après le calme absolu des heures de sieste, le travail reprend de trois à cinq heures. Alors vient l'heure exquise où la fraîcheur du soir rend agréable les joutes serrées de tennis ou les promenades que l'on prolonge jusqu'au soleil couchant et la soirée se passe dans le charme des lectures attachantes — parfois dans la fièvre de l'achèvement d'un travail urgent, ou dans l'agrément des réunions de camarades où l'on taille un bridge ou un piquet, voire quelque partie d'échecs des plus savante, tout en discutant les dernières nouvelles, en épluchant les potins locaux, ou en réformant *ex cathedrâ* l'organisation coloniale et même la politique universelle!

A côté de la résidence des blancs se trouve la ville indigène de Kabinda, où règne en maître quasi absolu encore le grand chef Lupungu. Ce roitelet noir a con-

quis sa renommée et sa puissance à la force du poignet, si l'on peut dire. Tout jeune encore et sans aïeux, il s'est imposé comme chef à la tribu des Bekalebwe ; puis lors des premières incursions arabes dans le Lomami, se hâtant de faire alliance avec ces puissants envahisseurs qui possédaient poudre et fusils, il profita de leur force pour soumettre à sa domination toutes les peuplades voisines. Lorsque les premiers blancs descendant du nord pénétrèrent dans le Lomami pour y terminer victorieusement la campagne arabe, le grand chef de Kabinda s'empressa de se ranger du côté des plus forts. Il est resté depuis lors l'un des meilleurs auxiliaires de l'administration belge. A Kabinda il préside aux destinées d'une cité indigène peuplée de près de quinze mille habitants et la plupart des chefs de la région comprise entre le Lubilash (Sankuru), le Lomami et le cinquième parallèle lui paient encore actuellement tribut. Lupungu est aujourd'hui un vieillard ; il a perdu un œil au cours de sa vie agitée ; il garde cependant sur sa face au masque énergique, dur, et même un peu cruel l'expression du caractère indomptable qui l'a mené à la puissance. Actuellement encore son influence est si grande qu'il faut une diplomatie avisée pour traiter avec lui, d'autant que ses défauts raciques et ses caprices personnels occasionnent parfois quelques difficultés à ceux qui ont charge de maintenir les bonnes relations indispensables avec cette majesté noire. Le chef d'ailleurs se proclame fidèle ami de *Boula Matari*. Il rappelle souvent l'entrevue qu'il eut jadis à Kikondja avec le prince Albert et étale fréquemment avec orgueil les cadeaux qu'il reçut du roi à diverses occasions. Tout récemment encore, à l'occasion de la campagne du Tanganika il rendit de signalés services en fournissant par milliers les porteurs nécessaires pour assurer le ravitaillement des troupes et des vivres en grandes quantités.

Le village de Lupungu, installé au sommet de la

montagne qui domine le poste, est extrêmement étendu. Une large allée centrale escalade le versant et le traverse de bout en bout entre les palissades de bambou qui clôturent les résidences des chefs et les " quartiers " des notables. Lupungu est secondé dans l'administration de sa chefferie par le chef Sendwe-Mutamba, *Yankole* des Beneki et par le *Fwabana* Mwana-Maole, deux types de grands seigneurs nègres des plus intéressants. Tous trois habitent de vastes maisons imitées de celles des blancs, entourées de grandes habitations où ils entretiennent des harems de plusieurs centaines de femmes. Mais ce qui fait l'intérêt de la cité indigène, ce sont les sentiers mystérieux qui serpentent entre les huttes et les quartiers, plongent dans les ravins, grimpent les escarpements et le long desquels se dévoile à chaque pas la vie des natifs. Voici dans une cour un *Nyampara* assis sur sa natte, fumant sa pipe de calebasse au milieu d'un cercle attentif de " clients ". Plus loin, c'est un tisseur de *madibâ* qui fait jouer sa longue navette de bois poli entre les fibres de paille dont il produit une étoffe fine et serrée. Ici c'est un potier qui tourne d'énormes vases de terre aux allures d'amphores. Voici la forge où trône dans l'embrasement du foyer animé par les soufflets rapides, Sendwe Kitenge, martelant avec ses aides les fers des houes, les lames de couteaux, les haches ou les aiguilles... Plus loin ce sont les hauts-fourneaux indigènes, où se traite le minerai de fer natif par des procédés primitifs mais efficaces. Et les ruelles étroites de verdure se succèdent tortueuses et accidentées comme celles d'une cité orientale. Pour goûter l'exotisme intense de cette ville nègre, il faut en parcourir le dédale par un splendide clair de lune noyant de lumière opaline le mystère de l'inconnu qu'on entrevoit à peine... Dans la nuit scintillante les tableaux se détachent avec un relief surprenant. Tels coins, lorsque le sentier s'arrête au bord

d'une falaise surplombant l'étendue d'un vallon où se cache sous les bananiers baignés de lumière translucide un faubourg éloigné, où l'on surprend le conteur devisant auprès du feu au milieu d'un cercle d'auditeurs attentifs, demeurent imprimés dans le souvenir avec une intensité d'intérêt étonnante...

* * *

Kabinda, chef lieu du district du Lomami, est, comme chaque chef-lieu de district, le siège d'un tribunal territorial. L'organisation judiciaire actuelle de la colonie comporte deux tribunaux d'appel et deux parquets généraux, les uns à Boma, les autres à Elisabethville. La juridiction du tribunal d'appel d'Elisabethville s'étend sur les quatre districts du Katanga. Un tribunal de première instance a son siège permanent au chef lieu de la province. Il y a, en outre, à Sandoa, Kongolo et Kabinda, un tribunal territorial à compétence exclusivement pénale et le tribunal de première instance y tient des sessions civiles périodiques. Les fonctions de juges au tribunal territorial sont assumées par les fonctionnaires supérieurs des districts respectifs, mais dans chaque chef-lieu réside un magistrat de carrière, chef de parquet entre les mains duquel se centralise toute l'activité judiciaire de la circonscription. A Kabinda la salle d'audience, les bureaux du parquet et le greffe, le domicile du greffier sont réunis, sous le même toit, dans un grand bâtiment en briques sèches, blanchi au *pembe* et recouvert d'une épaisse toiture de chaume, comme toutes les constructions locales. Tout le jour le chemin ombragé de palmiers épanouis qui longe le " palais de justice ", est encombré de plaideurs, assis en tailleurs dans la poussière, attendant leur tour de comparaître devant le juge. Les allées et venues des plantons, des interprètes, des prisonniers amenés à l'in-

struction par les policiers en fez rouge et uniforme bleu, animent la *barza,* d'un mouvement perpétuel.

Souvent les chefs accompagnés de toute une suite descendent du village et viennent exposer au juge quelque palabre délicate. Presque toujours des questions de mariage et de dot sont en jeu : un homme de Kabinda a versé aux parents d'une jeune fille d'un autre village la dot accoutumée, dont le montant atteint généralement la valeur de cent à cent-vingt francs en chèvres, tissus ou perles. Un beau jour l'épouse volage a suivi un autre mâle, ou plus simplement, désabusée, est retournée chez ses parents. Le mari berné ou abandonné de réclamer dès lors soit à son rival, soit à son beau-père, la restitution de la dot payée jadis au moment du mariage. Comme le séducteur est pauvre ou que le beau-père a depuis longtemps dilapidé les biens reçus, ils cherchent à opposer à la réclamation du demandeur toutes les chicanes du répertoire nègre — et Dieu sait s'il en existe. Plaignez le pauvre magistrat, qui doit exercer sa patience à débrouiller ces contestations, dont beaucoup remontent au Déluge et ont souvent été soumises déjà à deux ou trois de ses prédécesseurs !

Le jeudi et le mardi sont jours d'audience au Tribunal territorial. Sur l'estrade, devant la table couverte du traditionnel tapis vert, sous le regard tutélaire d'une large photo encadrée du roi Albert, les magistrats siègent dans des fauteuils d'osier de fabrication locale. Le Commissaire de District, tous galons dehors, préside la séance; le substitut, en robe, occupe le siège du ministère public et le greffier couvre d'une écriture agile les pages de la feuille d'audience, tandis que l'interprète s'escrime à traduire en petit-nègre le pur *Kiluba* (langue du pays) des inculpés indigènes, comparaissant, la chaîne au cou, sous la garde d'un soldat, baïonnette au canon.

" Il prétend " — traduit l'interprète — " que son " frère a été mort. Alors lui il s'a été rencontrer le féti- " cheur. Alors le féticheur il a désigné la femme Ka- " temba que c'était elle dont elle avait jeté un sort à " son frère. Alors il s'a été rencontrer Katemba dans " le village un jour pendant lequel son mari était au " marché. Donc il a arrêté cette femme et il est parti " avec elle dans la brousse. Arrivé là, il s'a pris sa " ceinture, de laquelle il a fait un nœud " croulant ", " lequel il a été passer à l'entour de son cou, ainsi la " femme a été morte... ".

Et l'on interroge le barbare :

Tour à tour le juge et le substitut s'escriment à faire jaillir dans cette mentalité d'une ingénuité épouvantable et cruelle l'étincelle d'un sentiment ou d'un regret. Les trois quarts du temps le coupable semble plutôt se glorifier de son acte comme d'une œuvre pie. Vienne la sentence, qui le condamne à une peine proportionnée aux édits de la justice des blancs, il l'accepte, avec son fatalisme épais... mais il ne comprend pas et l'on peut dire qu'au Tribunal territorial du Lomami, sinon dans tous les prétoires du Congo, sur dix causes criminelles soumises aux magistrats, neuf ont leur origine dans la superstition et sont déterminées par l'intervention néfaste des féticheurs, toujours inconnus et irresponsables. Ce sont certainement les êtres les plus dangereux et les plus féroces de la faune africaine !

* * *

Il est en tout cas un fait absolument certain, c'est que les fauves à quatre pattes, dont on s'imagine facilement le Congo surpeuplé, ne manifestent leur existence qu'à de rares occasions et ne semblent présenter pour l'Européen qu'un danger excessivement réduit. Depuis que j'arpente la brousse, que je vis dans un poste de l'intérieur, j'ai sans nul doute entendu raconter pas mal

d'histoires de lions, de léopards et de serpents. Jusqu'à présent, je n'ai vu pour ma part que des traces de carnassiers et deux ou trois serpents en tout et pour tout. Un soir, pendant la partie de tennis. grand émoi parmi les négrillons ramasseurs de balles : *Nikola!...* (Un serpent!... Un serpent!...). Dans un des palmiers bordant le court, un reptile noir d'environ deux mètres de long tâchait en effet de se dissimuler en se collant aux nervures des feuilles. Quelques coups de bâton en eurent aisément raison. Plusieurs fois depuis j'ai vu des serpents verts ou tigrés, à peine le temps d'un éclair, se faufilant rapides entre les herbes ou traversant le chemin, mais toujours fuyant au plus vite l'approche de l'homme. Le seul danger de ce côté peut être de mettre la nuit le pied sur un reptile inaperçu.

Il y a aux environs de Kabinda pas mal de léopards. Pas une semaine ne se passe sans qu'une chèvre ou un chien paie le tribut au félin dont chaque nuit l'un ou l'autre enclos reçoit la visite. On trouve au matin dans le sable des allées la large trace de sa patte puissante. On affirme que, de temps à autre, un noir est enlevé par ces fauves au village de Lupungu. Pour ma part, je n'en ai vu jusqu'à présent qu'un seul de près. C'est un magnifique animal, souple et fort comme un ressort d'acier enfermé dans une gaine frissonnante de velours moucheté. Tout jeune, il a été apporté comme un gros chat à l'un des résidents de Kabinda. Nourri au lait de chèvre, il a grandi doucement. Il a six mois actuellement et son maître le promène en laisse sous les voûtes de palmiers du poste, lorsque descend le soir, au grand désespoir de tous les chiens de l'endroit, qui ont une terreur bleue du félin.

J'ai cependant failli un beau matin en voir de près un beaucoup moins civilisé. Le jour venait à peine de poindre, lorsque je fus réveillé par un terrible cri d'angoisse. Bondir hors de mon lit, courir la carabine en

main, fut l'affaire d'un instant. Sur la route un noir était étendu, gris de peur ; à quelques pas de lui de larges déchirures éventraient le sol meuble. Son passage avait dérangé le léopard couché au bord du sentier. La bête prise de peur avait bondi devant l'homme ; celui-ci instinctivement était tombé à genoux lançant à la face du fauve deux poignées de sable, et le seigneur *Kachama* sans demander son reste était filé d'un seul bond au-dessus de la haie de mon jardin. Inutile de dire qu'on ne le revit plus !

Il faut bien dire cependant que si les grandes bêtes fauves se montrent assez peu gênantes aux environs de Kabinda, les petits insectes, moins redoutables il est vrai, sont cependant beaucoup plus ennuyeux. Nous n'avons ici heureusement que de très rares moustiques ; mais le roi de nos maisons, c'est assurément le cancrelat qui, certains soirs, les infeste littéralement ; ces animaux du genre des " bêtes de four ", bien connues en Europe, atteignent des proportions relativement énormes. Il en est de grands comme des boîtes d'allumettes !... Ils galopent sur les murs et les plafonds avec une vélocité extraordinaire et sur les meubles où ils ne sauraient atteindre directement, ils volent d'un vol court et lourd en un saut mal calculé ; plats comme des punaises malgré leur surface, ils s'insinuent dans les fentes les plus étroites des portes ou des meubles. Rien n'est à l'abri des cancrelats et on en trouve partout... Heureusement que l'on s'habitue vite à leur compagnie et qu'on en vient rapidement vis-à-vis d'eux (après avoir reconnu l'inutilité de toute lutte) à une indifférence magnanime.

Les fourmis de toutes formes et de toutes tailles leur font une concurrence d'ailleurs victorieuse, car si l'on tue d'aventure un cancrelat on peut être sûr que cinq minutes après son cadavre est assailli par des légions de fourmis !... Dans la maison la plus nette. laissez à

terre (j'entends sur un pavé de carreaux cuits) une natte de palmier tressé : vous entendrez bien vite sous le tapis un crissement singulier. Soulevez la natte : des millions de termites sorties d'un trou minuscule rongent à belles dents les bandes végétales... Sur une table lisse et isolée, laissez un pot de sucre ; une heure après une file ininterrompue de fourmis quasi-microscopiques fait une navette fructueuse du sol au sucrier, dont le contenu se mélange indissolublement du grouillement du petit peuple noir. Le seul remède, c'est de faire tremper les pieds de tous les meubles dans des boîtes à conserves dûment remplies d'eau créolinée.

Vous parlerai-je des *tchiques*, ces puces microscopiques s'introduisant sous la peau et s'y constituant un nid confortable, qui grossit à vue d'œil et que les boys adroits vous enlèvent sans douleur ?... Ou encore des quelques araignées au corps épais, aux cuisses de sauterelles, dont les pattes étendues mesurent parfois quelque dix centimètres ?... Outre que ces insectes sont plus rares que fourmis et cancrelats, ils sont, il faut bien le reconnaître, beaucoup moins gênants... Quant à l'infinie variété des mouches. des mites, des papillons de nuit et de jour, des scarabées et des coléoptères, qui peuplent l'air, la brousse et les jardins. on ne s'aperçoit de leur présence que pour admirer parfois l'éclat d'émeraude pure et limpide d'une cantharide ou l'aile veloutée et diaprée d'un lépidoptère... et pour écouter le soir la chanson monotone et mélancolique éternellement des " cri-cri " peuplant le calme infini de la nuit.

* * *

Avant la guerre. les " boys courriers ". marcheurs intrépides qui font leur quarante à cinquante kilomètres par jour, le sac à lettres en peau de chèvre ficelé sur le dos, la lance à la main, agiles et coquets dans leur uni-

forme de toile bleue et sous leur fez noir, arrivaient régulièrement d'Elisabethville à Kabinda tous les lundis. L'irrégularité des courriers d'Europe vers l'Afrique du Sud a passablement modifié la bonne ordonnance de marche des courriers de l'intérieur. Ils arrivent maintenant au petit bonheur, on ne sait exactement quel jour de la semaine. Et l'on pense si c'est une joie cependant que de recevoir au fond de l'Afrique Centrale les lettres et les journaux qui vous apportent des nouvelles des quatre coins du monde. Régulièrement, chaque semaine, la télégraphie sans fil de Lusambo nous communique les télégrammes de guerre. Nous connaissons ainsi à une huitaine de jours près, les événements principaux qui se déroulent sur les fronts européens. Rares sont ceux qui, ici comme au Havre ou à Londres, ne suivent pas anxieusement, sur une carte ad hoc, la marche de l'avance victorieuse, toujours trop lente à leur gré. Quelle joie ce sera quand, un beau matin, nous recevrons le télégramme tant désiré qui nous annoncera la victoire définitive ! Ce jour-là nous voterons certainement un fez d'honneur au boy-courrier qui nous aura apporté la bonne nouvelle !

Outre les lettres officielles de la poste, les boys courriers se font aussi les messagers de toutes les nouvelles indigènes qu'ils glanent le long de leur route, au hasard de leurs étapes. Par eux on est informé de la situation dans l'intérieur, de la santé des blancs résidant dans les postes lointains, de l'arrivée prochaine des voyageurs qu'ils ont dépassés en chemin. Ils sont la gazette vivante de la route, comme les postillons d'autrefois, les messagers des bonnes et mauvaises nouvelles, les hommes qui portent le destin...

* * *

Ne sont-ce pas eux, les boys-courriers, qui m'ont apporté, il y a quelques jours, l'ordre de faire procéder à

l'exécution capitale d'un noir détenu à Kabinda, condamné à mort successivement par le tribunal territorial du Lomami et par le tribunal d'appel d'Elisabethville. Mission sinistre s'il en fût, parmi celles dont le magistrat colonial doit assurer le devoir. Les préparatifs de la cérémonie funèbre furent menés rondement. A la tombée du soir, la veille du jour choisi, une potence de la forme classique fut dressée sur la place d'appel du poste. Le lendemain, au lever du jour, un grand concours de noirs du village de Lupungu et des petites agglomérations des environs se pressait sur les quatre faces du large quadrilatère bordé de manguiers vert sombre, au milieu duquel se dressait la sinistre machine et le grand mât qui supporte le pavillon national. Plusieurs fonctionnaires étaient groupés au milieu de l'esplanade, autour de laquelle les soldats noirs de la brigade de police en uniforme bleu sombre, barré de l'écharpe rouge, faisaient la haie, baïonnette au canon. A l'un des angles, Lupungu, en pagne et veston d'une éclatante blancheur, s'était installé majestueusement dans un fauteuil pliant, entouré de ses ministres inséparables : Sendwe Mutamba, le sous-chef à la barbe vénérable et grisonnante, au regard onctueux et rusé; Mwana Maole, le *Fwabana* au profil sémitique et fin, à l'œil aigu, clair et malicieux; Ya Kassongo, vieux général à la barbiche de bouc, au front têtu, et bien d'autres seigneurs de moindre importance... Tout à coup, un "garde-à-vous" sec retentit, souligné d'un coup de clairon, et le condamné est amené entre deux policiers, accompagnés du Père supérieur de la mission. L'homme, qui ne porte qu'un pagne d'indigo noué autour des reins, les mains solidement ligottées au dos, marche d'un pas ferme, l'œil indifférent.

Devant la potence où on l'arrête il écoute sans sourciller la lecture du jugement que traduit à mesure l'in-

terprète du Parquet. Puis, sur un signe il escalade lui-même, sans l'aide des gardes, la plateforme de planches légères et, tandis qu'on lui passe la corde au cou il s'adresse à la foule des indigènes : " Je vais être tué par les blancs parce que j'ai tué ma femme. Autrefois nous étions maîtres de faire ces choses, maintenant le blanc le défend. Mes frères, obéissez pour ne pas être traités comme moi "... Déjà les soldats ont fait basculer le frèle échafaudage et le criminel lancé à bout de corde d'une seule secousse reste pendu immobile, comme un fruit lourd à l'arbre macabre de la justice... Jusqu'à l'heure de l'inhumation deux sentinelles baïonnette au canon veilleront au pied de la potence... Sans un murmure, la foule s'écoule lentement et, tandis que Lupungu s'apprête à remonter au village avec sa suite, je lui demande : " Cela ne te fait-il rien, chef, de voir ainsi exécuter un de tes hommes ? " — " Bwalo nacha " (*) répond en me fixant le potentat à la tête rasée : " Ce sont les blancs aujourd'hui qui pendent les assassins... jadis je le faisais moi-même : Pour les condamnés, qu'y a-t-il de changé ? "...

* * *

Kabinda n'est pas, comme d'autres postes du Lomami ou du Kasaï, un grand centre religieux. Depuis trois ans seulement les Pères de Scheut y ont installé une mission d'évangélisation desservie en temps normal par deux pères et un frère-lai. Un grand bâtiment de brique, simple et ascétique, abrite à la fois la petite chapelle rustique et la demeure des missionnaires. Parmi les demi-civilisés, soldats et femmes de soldats, travailleurs et boys, parmi les indigènes aussi, ils ont fait un certain nombre de prosélytes qui viennent religieusement, lorsque la cloche tinte, chanter les litanies ou

(*) « Sans conséquence. »

écouter les leçons qu'ils reprennent en traînantes mélopées. Déjà, malgré la médiocrité des moyens dont ils disposent, les pères ont jeté les fondations d'une église, élevé les fours à briques et, au cours de la saison sèche, Kabinda sera doté d'une cathédrale en miniature, que l'activité de trois hommes dévoués à leur cause aura fait surgir du sol africain.

Mais à côté de la mission libre des Pères de Scheut, il y a l'école officielle instituée par l'administration coloniale et dont la direction est confiée aux Frères de la Charité de Gand. Là, devant un véritable boulevard qui borde et traverse la concession, d'imposants bâtiments encadrent un jardin français où les mosaïques de plantes herbacées vertes et rouges se piquent et s'ornent d'agaves acérées, d'hibiscus aux larges fleurs vermeilles et d'arbustes qui deviendront des orangers et des mandariniers. Sous le porche et la terrasse du bâtiment principal se succèdent le bureau du frère-directeur, la chapelle, le réfectoire, les magasins ; l'aile gauche, encore inachevée, mais déjà sous toit, sera consacrée aux ateliers de l'école professionnelle, tandis que l'aile droite abrite les classes où l'instruction est déjà dispensée dès maintenant à un noyau d'élèves noirs, parmi lesquels les fils de plusieurs chefs du district sont les plus assidus. Là se forme la future génération des auxiliaires noirs instruits et intelligents qui nous seront indispensables pour assurer l'avenir de la colonie.

J'ai assisté à une leçon dans la classe meublée de pupitres, où la chaire, le tableau noir et les cartes murales des écoles européennes font paraître plus étrange l'auditoire des jeunes négrillons en pagnes multicolores, à la mine éveillée, aux grands yeux attentifs. Tous se lèvent impeccablement au signal, lorsque le frère-directeur et le blanc visiteur entrent dans le local, et dans les yeux des petits élèves paraît briller le plaisir

de pouvoir faire étalage de leur science toute neuve. Plusieurs phrases sont écrites en français au tableau noir. Tous ensemble, les gamins les épèlent sans difficulté. Puis viennent les questions individuelles : " Kasadi... Combien de carreaux y a-t-il dans la fenêtre ? — Mon frère, dans la fenêtre, il y a six carreaux. — Qu'y a-t-il au mur dans le fond de la classe ? — Mon frère, dans le fond de la classe il y a le portrait du roi Albert... — Continuez, Kasadi ! — ... du roi Albert et de la reine Elisabeth... " Et nous voyons les cahiers où les enfants s'ingénient à tracer les mots de leur langue, les livres où ils épèlent les rudiments de l'instruction des blancs. Devant le résultat obtenu par la patience des éducateurs, on reste émerveillé quand on songe que la plupart de ces enfants sont les fils de ces populations ignares, fatalistes et paresseuses dont on a traversé cent villages pour arriver à Kabinda.

A l'atelier de menuiserie, qui fonctionne déjà, des jeunes nègres, plus âgés, travaillent le bois sous toutes ses formes, manient la scie, le rabot, le marteau et la varlope. De cet atelier sortent déjà des armoires, des tables, des chaises, des portes, des fenêtres, que ne désavouerait aucun fabricant européen, et qui ont le mérite supplémentaire d'être tous fabriqués en essences indigènes.

Certes, les résultats acquis par les Frères de Kabinda font bien augurer de la perfectibilité de la race noire. Ils font également honneur à ceux qui mettent pour cette œuvre méritoire leur dévouement au service de la colonisation belge.

CHAPITRE V

A travers le Lomami

Par monts et par vaux. — Fuamba — Les lions de Pafu. — Une chasse au gros gibier. — Justice coloniale. — Un feu de Noël. — Les surprises de la saison des pluies. — Les Wakasantshi. — Nouvel an congolais. — La vie au poste. — Une investiture. — Le retour des vainqueurs de l'Est africain. — Diplomatie nègre. — Heureuse surprise. — La vie familiale au Congo. — Fête nationale. — Un explorateur de onze ans. — Samba et Kassongo Niembo. — Les grottes de la Kilubi. — Nutombo Mukuli. — — Chez les Kaniokes. — Thielen St-Jacques. — Kanda-Kanda. — Un colon belge. — Le problème des communications.

Par monts et par vaux... C'est le cas ou jamais de reprendre l'ancien titre sous lequel je décrivais il y a plus d'un an déjà aux lecteurs de l' " Indépendance Belge " les charmes dominicaux du Kent ou du Surrey. A peine installés d'un mois à Kabinda, voici qu'il nous faut organiser une session itinérante du Tribunal territorial et que nous nous mettons en route à trois, juge, substitut et greffier, avec une caravane de soixante-quinze porteurs et une escorte de douze soldats. Notre tournée va nous conduire à travers les régions les moins fréquentées du pays des Baluba, descendant d'abord vers les terres du fameux chef rebelle Kas-

songo Niembo, pour remonter à travers la boucle du Lomami jusqu'à Kisengwa et de là regagner Kabinda. Nous prévoyons une absence de deux mois. Trois étapes nous mènent au village de Fuamba, à travers une contrée coupée d'immenses vallées parallèles. Il faut une demi-journée pour en traverser une. Aux deux versants, d'énormes mamelons symétriques, aux sommets en tables, aux flancs géométriquement dessinés, tapissés de gazon court, dru et vert, se font face comme des fortifications ennemies et l'on dégringole dans les plaines encaissées, on escalade vaillamment les versants abrupts, on suit les lignes faîtières dominant toute la contrée, s'arrêtant avant les heures de soleil écrasant, plantant sa tente dans les villages accueillants, d'où l'on se remet en route le lendemain aux premières lueurs de l'aurore.

Vers dix heures aujourd'hui, nous sommes arrivés à Fuamba. C'est un village de vastes huttes carrées, planté comme toutes les agglomérations indigènes au sommet d'un côteau parmi les plantations de maïs aux tiges acérées et de manioc aux feuilles dentelées. C'est une localité propre et aérée; de larges allées bien débroussées s'y coupent régulièrement et le gîte d'étape, devant la maison du chef, est confortable et avenant autant qu'on peut le désirer dans ce coin perdu de la brousse. Le chef Fuamba a une tête de vieil augure, vénérable et sarcastique. Il nous fait un accueil déférent puis il s'en va rassembler le conseil des anciens pour délibérer du *mirambo* (tribut) à offrir au juge de Kabinda! Nous le voyons bientôt revenir processionnellement en tête de ce que mon greffier appelle ironiquement les " vî paltots " du village. Le *Twite* solennel et barbu s'appuyant sur un bâton poli par l'usure et le temps; celui que nous baptisons " ministre des finances ", parce qu'il trimballe sacerdotalement un portefeuille en peau de chèvre; d'autres encore plus ou

moins perclus ou sautillants, dont les têtes crépues grisonnent et qui voilent mal sous leur pagnes de *madiba* culottés la sénilité de leurs membres affaiblis. Gravement, en cercle, accroupis sur leurs talons devant la maison du chef, les "anciens" discutent comme un vulgaire conseil communal de chez nous; la décision prise, un jeune capita est appelé. Il va quérir six poules maigres et un jeune bouc noir, et voici tout le cortège qui se reforme pour venir nous présenter ces intéressants produits de l'élevage indigène. Puis, dûment lestés de *matabiches* rémunérateurs à l'effigie du *Boula Matari*, les braves vieux s'en retournent clopin-clopant, toujours sérieux comme des papes, avec la conscience d'avoir accompli leur devoir... et fait une bonne affaire !...

* * *

Nous sommes arrivés aujourd'hui au village du chef Pafu, dont les terres s'étendent jusqu'à la limite du territoire de Kassongo Niembo. C'est l'un des chefs noirs les plus dévoués du Lomami. Il y a quelque quinze ans, lorsque les soldats Batetela révoltés battaient la brousse dans le district, Pafu osa sauver et cacher dans son village, au péril de sa vie, un officier belge abandonné par ses soldats et traqué par les rebelles. Aujourd'hui, la large médaille d'argent étoilée orne sa poitrine musclée, et sa bonne figure avec une petite barbiche grisonnante, s'éclaire d'un sourire avenant et malicieux lorsqu'il accueille ses hôtes et ses amis les blancs en voyage, à l'entrée de son village. Les terres de Pafu sont très giboyeuses et, comme toujours en ces régions, l'abondance de gibier attire fréquemment chez lui les grands fauves, rois des Savanes. Nous n'en avons pas eu l'expérience personnelle, mais l'un des agents territoriaux de Samba a trouvé récemment ici même quelques émotions cynégéti-

ques peu ordinaires dont nous fûmes à même de contrôler les traces toutes récentes.

Installé pour la nuit au gîte d'étapes de Pafu, en plein milieu du quartier du chef lui-même, cet agent fut réveillé la nuit par les rugissements formidables d'un couple de lions qui mettaient depuis quelque temps la contrée en coupe réglée. Si l'on veut bien s'imaginer les maisons de terre battue closes d'une claie en lattes de bambou que sont les gîtes d'étapes, on se figurera aisément que le voisinage immédiat du Roi des animaux et de sa compagne n'a rien de très encourageant. Ayant risqué un œil à la lucarne, le blanc aperçut le couple formidable rôdant au clair de lune à vingt mètres de son abri. Saisir une machette, percer trois meurtrières à ras du sol dans la muraille en terre, exécuter par ces ouvertures un "feu à volonté" de quelques chargeurs de mauser, cela ne prit qu'un instant... Mais les meurtrières étaient trop basses, et les lions se retirèrent en bon ordre avec le plus parfait dédain des abeilles d'acier qui leur avaient passé entre les pattes avec leur bourdonnement aigu et prolongé !...

Notre blanc ne se tint pas pour battu cependant. Il employa toute la journée du lendemain à faire creuser par les indigènes une fosse de cinq mètres de profondeur et de deux mètres de diamètre; un enclos réservant au delà de la fosse un espace fermé fut élevé le long de ses bords; dans l'espace ainsi réservé, la nuit venue, on attacha un chevreau au bêlement éperdu... et l'on attendit les évènements, la fosse dûment recouverte d'un fragile plancher de branchages et d'herbes fallacieuses. Deux heures plus tard, les lions étaient là, se jetaient sur l'appât, tombaient dans le trou savamment préparé... mais en resortaient d'un seul bond et filaient au nez du trappeur en emportant le chevreau rendu muet d'un coup

de patte !... Seulement, notre homme était tenace. Il fit approfondir son piège le lendemain, le remit en état, et, deux jours après, il se payait la satisfaction de canarder le ménage de fauves derechef emprisonné dans la fosse, dont le fond avait été descendu à plus de huit mètres. Malgré cette énorme profondeur les lions, bondissant désespérément pour sortir de leur prison, avaient la nuit durant imprimé leurs griffes redoutables dans les parois du piège presqu'à son orifice. Les traces profondes de leurs efforts terribles étaient encore visibles lors de notre passage.

Notre ami Pafu ne manqua pas de m'exhiber la peau d'un des deux animaux, qu'il conservait en trophée... et qu'il se trouva d'ailleurs tout heureux d'échanger avec moi contre une jaquette de ville à la mode d'avant la guerre, que j'avais emportée dans mes bagages à son intention !

Le soir, au milieu de son peuple en fête, devant le feu traditionnel, au son des tam-tams, le vieux Pafu, toujours jeune, la croupe agrémentée d'une sorte de "pouf" en peaux de singes, garni de plumes de marabout, nous offrit le spectacle de sa danse favorite... et les lions, ce soir-là, ne parurent que dans nos rêves...

Nous avons quitté Pafu le lendemain par une route traversant une plaine immense couverte d'herbes vertes, droites et acérées comme une moisson d'épées, tandis que la lune à son déclin paraissait à travers un ciel immatériel et diaphane, se mirer dans le soleil levant, et nous avons campé ce soir là au village de M'Bo, dans une atmosphère sertie d'orages lointains et menaçants qui ont épargné cependant le plateau où nous avions planté notre tente.

De M'Bo, nous avons gagné en une courte étape le village de Swadi aux abords duquel les indigènes avaient splendidement élargi et

débroussé la route à notre intention : les naturels y ont fait preuve d'autant de prévenance que de tempérament musical. En grand cortège ils se sont portés à notre rencontre, le capita du village en tête, jusqu'à un kilomètre de l'agglomération. En avant de la bande marchaient deux joueurs de gong, et un énergumène qui tapait en cadence sur deux espèces de longues cloches de fer au son grave, mélodieux et monotone. Au milieu de ce tapage un coryphée chantait à tue-tête une sorte de litanie dont tous en chœur reprenaient le refrain qui se terminait comiquement par le mot repété: *shinwa... shinwa...* (prononcez chinois). Il paraît que la phrase voulait dire: "C'est le grand juge de Kabinda qui voyage, voyage!" Mais je vous assure qu'à m'entendre ainsi traiter de "chinois" tout le long du chemin j'eus grand'peine à garder mon sérieux jusqu'à l'arrivée à l'emplacement du camp.

Ce matin, nous avons quitté ces braves mélomanes, nous dirigeant vers Milinda par un simple sentier indigène, à travers une région fort rarement visitée par les Européens. Vers dix heures, comme le soleil commence à rutiler et que nous ne voyons pas encore poindre les huttes sur la colline la plus lointaine, le soldat d'escorte qui me précède s'arrête soudain et signale : *Nyama!* (du gibier). En effet, dans la savane, à gauche de la route, une douzaine de grandes formes fauves se laissent entrevoir entre les herbes hautes, à une distance de deux cents mètres environ. Immédiatement notre troupe se déploie en demi-cercle, et nous voici à plat ventre dans la brousse, rampant vers les *Tengo* (antilopes-cheval) qui paissent paisiblement... Mais nous sommes sous le vent et à peine avons-nous avancé quelque peu que les bêtes nous ont éventés et détalent le long de la pente d'un ravin profond. Pendant plus d'une heure, nous multiplions les manœuvres d'approche, les poursuites et les reptations, sans par-

venir à bonne portée du troupeau, qui finit par disparaître au flanc boisé d'une colline éloignée.

Alors, comme nous remontons assez penauds vers le sentier que nous avons à suivre, nous apercevons les porteurs de notre caravane, les charges abandonnées sur le sol, tous juchés sur les arbres ou les arbustes de la crète de terrain. Tandis que nous pourchassions à gauche les antilopes, un grand troupeau de buffles remontait paisiblement l'autre versant de la crète, et, comme le buffle est l'un des animaux les plus dangereux que l'on puisse rencontrer en Afrique, toute la caravane s'était mise en sûreté sur les perchoirs les plus proches. Cette fois, le vent nous est favorable, et les bêtes, dont les corps sombres font des taches noires sur le tapis vert du versant vallonné, ne nous ont pas flairés. Paisiblement elles remontent vers le sentier, en broutant et en ruminant l'herbe drue, comme un brave troupeau de bovidés campagnards. A les voir ainsi placides et calmes, nul ne se douterait que ces animaux, plus agiles que les taureaux de corridas, peuvent à la fois se glisser et se ruer à travers tous les obstacles et, en plaine, charger le chasseur à une vitesse terrifiante ne manquant jamais de leurs cornes formidables et acérées l'imprudent qui reste à leur portée. Il est des chasseurs qui s'offrent de luxe d'attendre et d'abattre le buffle en pleine charge... mais ce n'est pas là un sport de père de famille. Déjà nous avons escaladé un arbre, une sorte de chêne, au tronc noueux et solide, et, bien d'aplomb entre les maîtresses branches nous attendons le troupeau qui gagne vers nous sans défiance. Voici les bêtes à deux cents mètres... à moins encore. Mon compagnon et moi nous nous consultons du regard et le regard commande: Feu à volonté! Les détonations rapides de deux chargeurs de Mauser précipitent soudain leur fusillade et, tandis que le troupeau entier, qui s'est ramassé au premier coup de feu, tournoie un in-

stant dans la savane pour dévaler ensuite la pente au grand trot, nous voyons un des monstres qui s'est affalé rester sur place, à demi enseveli sous les herbes. Déjà nos soldats se sont laissé couler de leurs arbres et un moment après l'un d'eux nous rapporte triomphalement la queue du buffle tué, qui gît bien mort dans la prairie.

Une heure après, nous sommes à Midenda, où les indigènes, méfiants et sauvages, ont fait le vide devant nous : seul le capita du village et sa famille ont osé affronter la présence des blancs. Mais nos porteurs, qui ne tiennent plus de joie à l'idée du festin prochain, sitôt les charges déposées, se sont remis en route pour aller chercher la bête abattue à l'endroit où nous l'avons laissée.

Il est cependant six heures du soir lorsque douze hommes ramènent le buffle dépecé — ils sont quatre pour porter une cuisse arrimée sur un *stick* — dont ils alignent les quartiers sur un lit de feuilles de bananiers devant nos tentes. Et la distribution commence. Les blancs se réservent le filet de leur gibier qui mijote déjà en solides biftecks dans la poèle des cuisiniers. Pendant toute l'après-midi les porteurs demeurés au village se sont occupés d'accumuler du bois sec et de fabriquer de larges dais de branches entrecroisées qu'ils ont dressés au-dessus des bûchers préparés. Sitôt les quartiers de venaison partagés, les feux s'allument partout, tandis que la nuit tombe. Les carrés de buffle rapidement bouillis dans les grands vases empruntés aux cases indigènes, sont étalés sur les claies, au-dessus des feux clairs dont les flammes dansantes montent de tous côtés avec la fumée tourbillonnante des branches vertes mêlées aux bois crépitants. Le village a pris l'allure fantastique d'un cercle de l'enfer où des démons noirs triturent une cuisine diabolique. Ainsi toute la nuit nos porteurs boucaneront

leurs provisions de route pendant que perclus de fatigue nous cherchons le sommeil dans nos tentes de toile verte dont les parois se cuivrent du reflet des cent feux pétillants qui brûleront jusqu'à l'aurore.

* * *

Le village où doit se tenir la session judiciaire au cours de laquelle un blanc aura à répondre de lourdes contraventions au code pénal congolais, qui ont eu pour théâtre les environs immédiats, est situé au flanc d'un coteau bas. Des buissons contournés de manioc au feuillage palmé le tapissent; il est strié des sillons irréguliers et précaires des cultures indigènes, que mouchettent des touffes de haricots malingres. Une centaine de calottes hémisphériques qu'on dirait construites de fumier sale s'alignent le long d'un sentier tortueux. Deux ou trois chimbèques rectangulaires aux murs de terre rouge érigent parmi ces ruches humaines les toitures de chaume plus dignes de demeures de notables. Sur une petite éminence un gîte d'étape branlant ouvre les yeux noirs énormes de ses fenêtres sans volet sur la forêt assombrissant les profondeurs du vallon en contrebas et l'émeraude éclatante des collines du versant opposé. En un rien de temps nos porteurs et nos soldats d'escorte ont élevé autour de l'emplacement choisi pour nos tentes un frais enclos. Les cloisons en sont faites d'énormes feuilles de palmier vert. C'est qu'il faut s'assurer pour un séjour qui ne peut manquer de se prolonger, un abri contre l'inlassable curiosité des noirs. Dans l'après-midi même le gîte d'étape est aménagé tant bien que mal en salle d'audience; les émissaires sont partis dans toutes les directions convoquant les témoins de l'affaire à juger, et comme le prévenu et son avocat, fonctionnaire d'un poste voisin, sont arrivés vers la soirée, le tribunal peut siéger dès le matin du lendemain.

Je me demande quelle eût été l'impression réelle d'un habitué du " Palais " de Bruxelles, de Liége ou de Gand, que nous aurions eu pour public à notre audience de ce jour-là : Eût-il reconnu dans ces magistrats siégeant en robe noire autour d'une table boîteuse, mal équilibrée sur le sol inégal de terre battue, dans ces interprètes et ces plantons nègres s'affairant au milieu de témoins aborigènes promenant leurs amulettes et leurs verroteries sur leurs torses nus et ceinturés de peaux de singe ou de léopard, dans ces policiers Bangala au visage tailladé de crêtes sous le fez rouge, le solennel appareil de la justice européenne, dont la superposition méticuleuse à l'ambiance exotique du lieu formait certes à ce moment l'anachronisme le plus extraordinaire qu'on puisse imaginer.

Ce fut cependant selon les règles et les formes les plus strictes, de la procédure européenne que, pendant cinq audiences, des théories de témoins, sauvages Baluba, porteurs de caravane, dignitaires de grand chef, gradés de la police territoriale livrés successivement à l'inquisition du juge, du substitut, du prévenu et de son avocat, vinrent dévoiler peu à peu les circonstances exactes d'événements dont la narration un peu habillée formerait pour un conteur la matière d'un drame bien charpenté et dont l'exposé vint préciser peu à peu dans la conscience du magistrat la conviction d'une répression nécessaire.

C'est le sixième jour seulement, après que le juge eût procédé sur place à une reconstitution exacte du drame, après qu'en une chaleureuse et émouvante plaidoirie, le défenseur, avocat belge d'ailleurs, eût développé tous les arguments en faveur du prévenu, que la sentence fut prononcée. Ainsi la justice s'exerce aujourd'hui, entourée de toutes les garanties modernes et légales, au centre de l'Afrique, dans ce Congo qui, il y a si peu d'années encore, était le dernier repaire de la

barbarie, la terre inconnue des traitants et du "bois d'ébène".

* * *

Ceux qui vivent sous le ciel maussade des pays de l'Europe centrale conçoivent difficilement sans doute une fête de Noël par une journée de soleil ardent et une chaleur de vingt-cinq degrés à l'ombre : c'est cependant ce qui nous a rendu plus dure, en cette matinée du vingt-cinq décembre, une étape qui nous introduit, après nos huit jours de station en session judiciaire, dans la région hostile du *Lubangule*. Tout le pays n'est ici qu'un énorme marais ; nous mettrons plus de trois jours à le traverser dans sa largeur. La lagune *Lubangule* enserre dans ses eaux troubles et dans la fange de ses fondrières des collines successives où se cachent des villages farouches abritant de sauvages populations réfractaires à la pénétration européenne. On y accède par des chemins, véritables avenues de boue mouvante couverte d'eau stagnante et fétide, sous la voûte basse et impénétrable des palmiers rafia aux branches incurves. Là-dedans on avance comme on peut, embourbé jusqu'à la cheville, porté en hamac quand les porteurs n'ont de l'eau que jusqu'aux reins, plus souvent juché sur les épaules luisantes d'un nègre solide ; encore sent-on parfois celui-ci manquer sous soi lorsqu'il s'enlise soudain dans une couche de fange trop peu solide. Il n'est que temps alors de se retenir à la force du poignet à la branche surplombante que l'on maudissait du reste, un moment auparavant, quand on s'y cognait la figure.

Les indigènes qui habitent les hautes taupinières émergeantes sont farouches au plus haut point. Les villages où s'arrête le blanc sont déserts lorsqu'il s'y présente. Mais aux environs, d'inquiétantes silhouettes surveillent, l'arc tendu, les faits et gestes des arri-

vants. Lorsque ces sauvages sont bien convaincus qu'ils n'ont pas affaire à un collecteur d'impôt, l'un ou l'autre notable se dévoue pour venir apporter au *Mokelenge* le tribut de poules et d'œufs et la farine nécessaire à l'alimentation de la caravane au repos. Mais, pendant ce temps, les archers restent au guet et les cris perçants, les aigus sifflets d'os se répondent de loin en loin dans la brousse, accusant des présences menaçantes.

Nonobstant cet accueil peu encourageant, il faut bien faire respecter les lois et décrets de la colonie !... Dans ce village perdu de Mombela, où nous sommes arrêtés en ce jour de grande fête, les indigènes ont installé à côté de chaque hutte, effrontément, de formidables cultures de chanvre à fumer, plante dont l'usage aussi néfaste que celui de l'opium est sévèrement prohibé... Arrêter les délinquants, il n'y faut pas songer : dans le labyrinthe impénétrable de la brousse et du marécage ils défient toute poursuite. Rien à faire donc que de détruire le mal dans sa racine. Aussitôt ordre est donné aux policiers et aux porteurs d'arracher partout le chanvre sur pied. Dès que les veilleurs se rendent compte de l'opération, c'est un beau tapage de cris et de vociférations là-bas dans la brousse. Quelques flèches hésitantes sont même tirées, mais hors de portée: Elles tombent inoffensives à la lisière du village. Mon escorte imposante de fez rouges calme les velléités meurtrières des plus audacieux. Et voilà que de toutes parts les porteurs amènent par brassées, par charges, par faix, la plante verte aux rameaux vigoureux, au feuillage fin dentelé. Pour détruire cette masse végétale, qui atteint bientôt la hauteur d'une meule, un seul moyen : le feu. Et nous voici faisant entasser les branches mortes et les rondins en bûcher formidable, d'où jaillissent bientôt les grandes flammes étincelantes. Sur l'énorme brasier qui rougeoie, les porteurs

jettent le chanvre vert par bottes et paquets ; bientôt, dans le ciel, au milieu des reflets fauves et des crépitements d'étincelles jaillissant en gerbes flamboyantes comme des pièces d'artifice, une épaisse et volutueuse colonne de fumée monte dans le ciel du soir en déroulant lentement ses lourds anneaux de cuivre mordoré. Malgré les cris des démons noirs qui hurlent furieux dans la brousse, nous avons, en faisant justice, allumé ce soir-là, un fameux bûcher de Noël.

* * *

C'est le fracas de tout un ciel en feu s'écroulant sur ma tente, secouée comme une voile désemparée, qui me réveille ce matin-là dans mon étroite couchette de campement. Quatre étapes à travers des régions sauvages et quasi inconnues nous ont porté par delà le Lomani, traversé en pirogue, au cœur de la tribu des Bena M'Peta, dont le chef et les principaux dignitaires ont été délicatement cueillis et expédiés à Kabinda la chaîne au cou, pour y répondre d'un total assez coquet d'attaques de courriers, d'agressions de villages et d'actes d'anthropophagie. Nous avons dressé notre tente dans la capitale de ce seigneur déchu et brusquement, avant l'aube, la tornade s'est abattue sur nous, cinglant de ses rafales les murs de toile qui nous abritent. A travers le fracas de la foudre et des cascades diluviennes j'entends mes camarades qui pestent contre l'inondation envahissante : faute sans doute d'avoir fait approfondir suffisamment les fossés entourant le campement, ils voient le sol de leur tente transformé en torrent. Il n'y a d'ailleurs rien à faire qu'attendre patiemment la fin du cataclysme. Heureusement mon installation tient ferme et j'écoute, tandis qu'un jour livide se lève lentement, les déchirements et les roulements ininterrompus du tonnerre qui décroissent insensiblement. La

lumière est venue maintenant, mais encore assombrie par les nuages lourds et sales, se traînant bas dans le ciel. La pluie s'est faite honnête comme une bonne pluie agricole d'Europe. Pendant que nous déjeunons sous l'auvent de paille d'une maison indigène, elle devient hésitante, intermittente, et bientôt s'arrête tout à fait.

En route donc pour Mukombo, car l'étape s'annonce longue et nous avons perdu plus d'une heure déjà sur notre horaire habituel. Le chemin, au sortir de l'agglomération des huttes, nous mène vers un vallon boisé et voici que nous voyons remonter vers nous les porteurs partis les premiers. La tornade, disent-ils, a grossi le ruisseau de telle sorte qu'il est impossible de passer. Il faut retourner et attendre la baisse des eaux au village ! La solution ne nous plaît guère et nous continuons avec les policiers vers la forêt où nous nous engageons dans le sol détrempé et poisseux à travers le fouillis des arbres. Les porteurs ne nous ont pas menti cependant. Le filet d'eau coulant habituellement au fond de la gorge s'est mué en un large torrent au courant terrible et mugissant qui s'élargit encore de minute en minute. Mais, au fait, rien ne nous prouve que l'attente portera remède à la situation, d'autant plus que la pluie s'est remise à tomber sur ces entrefaites. Au bord de la rivière grondeuse nous avisons deux grands arbres jumeaux. Si l'on parvient à les abattre en travers du courant cela fera un pont superbe ! La décision est immédiate. Un homme est dépêché au village pour appeler les indigènes armés de haches, et déjà nos soldats attaquent à la machette les troncs épais et durs. Ils y vont de tout cœur, avec des " hans " de bûcherons, barbotant jusqu'à la ceinture dans l'eau qui gagne toujours ; ils sont trempés comme nous qui surveillons le travail sous la froide averse de la pluie dégoulinant du dôme de verdure .Si bien qu'une demi-heure plus tard,

lorsque les indigènes arrivent, d'ailleurs tout à leur aise, il ne leur reste plus qu'à utiliser leurs qualités simiesques pour grimper dans les lianes dont il faut dégager les troncs lisses presqu'entièrement sectionnés. Libérés de ces entraves, dépouillés de leurs maîtresses branches, ceux-ci s'écroulent bientôt très heureusement jetant d'un bord à l'autre du courant leur passerelle rigide. Une liane tendue de chaque côté forme bien vite garde-fou. Nous traversons enfin la rivière furieuse pendant qu'un rayon de soleil perçant les nuages en déroute vient présager de la chaleur prochaine qui, dans une heure, aura fini de nous sécher et de nous faire oublier les frissons et le froid perçant dont nous étions étreints au fond du vallon tout embué de pluie et tapissé de boue.

* * *

Il est cinq heures; l'ardeur flamboyante du soleil tropical s'éteint doucement dans un ciel laiteux et diaphane; la brise du soir vient rafraîchir de son haleine la terre que l'on dirait rougie par la chaleur du jour. Devant la maisonnette coquette du chef Mukombo nous sommes installés, mes deux compagnons et moi, dans nos fauteuils pliants, et nous voyons arriver vers nous au milieu des chants barbares, de la musique des tam-tam et des gongs, le plus étrange cortège qui se puisse imaginer. En tête marche un grand nègre à la figure satanique, à la barbiche de faune. Dans la chaux blanche dont il s'est peint la partie supérieure du visage ses pupilles reluisent comme des cabochons de jais. Il porte sur le chef un turban d'étoffe de fibre garni de dépouilles d'oiseaux à la façon des peaux-rouges d'autrefois; par-dessus l'énorme pagne de madiba qui l'enjuponne se superposent, fixées sur les reins, plus de dix peaux de singes dont les queues semblent frétiller à chacun de ses mouvements; dans chaque main il brandit une sor-

te de hochet de jonc tressé rempli de petites pierres dont il accompagne, en chantant une mélopée, le son profond des gongs et des tambours qui le suivent. A ses côtés un gamin haut comme une botte brandit un emblème formé d'un piquet de bois blanc couvert de plusieurs épaisseurs de peaux de bêtes, sur lesquelles est fixé un masque hideux et allongé, sorte de figure héraldique couronnée de plumes, striée d'encoches sculptées et peinturlurée de rouge, de blanc, et de noir. C'est le grand sorcier des Wakasantshi, chef d'une association aux rîtes secrets, dont tous les membres, hommes et femmes, suivent en un groupe compact, répétant le leit-motiv de la complainte du sorcier, une longue canne à la main et la figure, comme lui, masquée d'une couche épaisse de *pembe*. Nous sommes tombés ici au milieu d'une des grandes réunions de l'association et c'est sur la place du village que vont avoir lieu pendant trois soirées les danses rituelles. Les joueurs de tam-tam s'installent au centre, le sorcier toujours agitant ses hochets au milieu du groupe, et le double cercle des hommes et des femmes se forme pour la danse.

Celle-ci est lente et monotone, accompagnée d'une complainte mélancolique et sans fin.

Les deux groupes tournent en sens inverse, par petits pas latéraux, s'arrêtant sur place à intervalles réguliers pour exécuter, appuyés sur leurs cannes, les mouvements désordonnés d'une "danse du ventre" épileptique au milieu des hurlements d'enthousiasme et d'encouragement de tout le village, qui est venu former le cercle autour des danseurs. Cependant, à un moment donné, se produit une variante au programme. Le rythme des tambourins et des grands gongs rectangulaires se précipite soudain, le chant se fait plus accéléré, plus martial. C'est le sorcier qui se lève tout à coup, empoigne l'emblême de la secte, le masque blafard

au faux air de Pierrot féroce, et, le brandissant, le secouant à bout de bras, exécute un " cavalier seul " échevelé et fantastique, avec des grimaces diaboliques, des contorsions de bras, des accroupissements, des sauts, des déjettements de jambes, des tourbillonnements, semblables à ceux de ces danseurs russes de *music-hall*... mais combien plus réalistes. Ah ! la belle danse barbare !... Et lorsqu'elle s'achève en un dernier bond inattendu, qui jette le féticheur pantelant devant moi, à un pas, avec sa face révulsée, plantant à mes pieds, d'un mouvement de défi superbe, son emblême, le masque étrange et menaçant, nous nous sentons prêts à applaudir au splendide effet théâtral de ce geste sauvage saisi à vif dans son naturel le plus pur...

" C'est ainsi, glisse doucement le chef Mukombo à l'oreille de mon voisin, que le *moganga* désignait autrefois la victime humaine qui devait être immolée en sacrifice dans les fêtes de la secte... " Et j'avoue sans fausse honte que cela m'a fait un peu froid dans le dos !

Le lendemain, nous promenant au village, nous avons découvert par hasard la case du sorcier devant laquelle, toujours au milieu des danses et des chants de quelques fidèles, il était procédé, nous expliqua-t-on, à la réception d'un nouvel adepte. Le récipiendaire était muni d'une sorte de balai à long manche, sur lequel il s'appuyait, l'extrémité garnie de paille reposant sur le sol. Sous l'excitation des chants et des hochets secoués, l'homme tournait aussi vite que possible dans le petit rayon formé par le manche du balai, jusqu'à ce que, étourdi il s'affaissa par terre. Au bout de trois ou quatre répétitions de ce manège, il resta étendu sans mouvements sur le sol. Etait-ce évanouissement, hypnotisme ou simulation ?... On le transporta dans la case du sorcier en proclamant très haut qu'il était mort mais qu'il ressusciterait *wakasantji*, le len-

demain matin. Je l'ai revu, en effet, au lever du soleil, "blanchi" à son tour et gambadant avec ses camarades auprès de la case d'un malade.

Il semble, en effet, que la secte des Wakasantshi ait actuellement des prétentions médicales. On appelle ses membres pour danser auprès des malades et exorciser en quelque sorte le mauvais esprit qui les hante... Mais il est impossible, en dehors des manifestations extérieures, qu'elle laisse constater d'obtenir le moindre éclaircissement sur ses rites barbares et secrets. Même les civilisés, les christianisés, semblent redouter encore d'éclairer le blanc sur ce qu'ils peuvent en connaître et les détails que publient les études ethnographiques les plus autorisées ne sont guère précis eux-mêmes. Pour moi j'ai bien cru, dans leurs chants, trouver des intentions nettement xénophobes. La secte des Wakasantshi serait-elle l'asile de ceux qui veulent s'avérér réfractaires à la pénétration européenne au centre de l'Afrique ?

* * *

J'habite depuis trois jours, luxe inaccoutumé au cours de ce long voyage en régions inhospitalières, le gîte d'étape de Mukombo. C'est une énorme construction à deux places, avec, en avant-corps, une véranda clôturée d'une balustrade en fins bambous jaunes tressés du plus gracieux effet. C'est là que, chaque jour, dans la délicieuse fraîcheur du matin et la clarté rose tendre du soleil levant, les boys dressent la table du déjeuner. Quelle n'a pas été ma surprise aujourd'hui de trouver, en m'éveillant, le couvert garni de fleurs. De deux *tines* vides les boys ont fait des vases où s'étayent en larges bouquets multicolores et réjouissants ces sortes de marguerites de toutes teintes qui poussent en abondance dans la concession de la factorerie voisine. La nappe, exceptionnellement im-

maculée, est jonchée des grappes délicates du lilas de Perse et d'orchidées de brousse mièvres et torturées... Et voici qu'en procession tout le personnel, plantons, boys domestiques, gradés et soldats d'escorte, capitas et porteurs de la caravane s'amènent, deux fleurs au bout des doigts, la bouche en cœur, tout l'émail de leurs dents au vent, marmotant tour à tour : "Bonne année Bwana... Bonne année... "

Nous sommes — Dieu sait si j'y pensais — au 1er janvier et, par ma foi, la hantise des étrennes a pénétré jusqu'au cœur de notre domaine colonial !... Au fait, ces bons nègres n'eussent pas été nègres s'ils n'avaient saisi avec empressement cette occasion neuve d'extraire au blanc un *matabiche* supplémentaire !... Laissons-nous faire et allons-y d'une chèvre pour le repas collectif et de quelque piécettes — blanches, naturellement ! Ces enfants du soleil sont d'ailleurs satisfaits de peu et mes étrennes de cette année me feront sans doute regretter longtemps le Congo, lorsque j'aurai plus tard à faire face à nouveau à l'exploitation en règle du 1er janvier européen !

Seulement, voilà, rien n'est plus triste lorsque l'on vit au jour le jour sous des climats lointains, que ces circonstances rappelant les douceurs de la vie familiale et nationale. C'est mélancoliquement que, le soir, devant la vivante fantasmagorie des flammes dansantes du feu de camp, on rêve à la famille, aux amis, à tous les êtres chers laissés là-bas, en exil ou au pays, avec lesquels on festoyait joyeusement ces jours de réveillon ou de nouvelle année, dans la chaleureuse atmosphère d'affection, de prospérité et de liberté d'avant la guerre... Nous sommes maintenant dispersés aux quatre coins du monde, emportés par la tourmente, séparés peut-être pour longtemps encore. Cependant il me semble, en ce soir d'année nouvelle (*), qu'à travers les

(*) 1er Janvier 1917.

milliers de lieues qui les séparent, nos pensées se joignent en un même acte de foi et d'espérance en le retour des jours heureux que nous avons connus !

* * *

Me voici rentré au poste après ma longue tournée judiciaire dans la brousse du Lomami. Nous sommes au mois de février, la saison des pluies bat sont plein ; le parc superbe au milieu duquel se trouve érigée la maison que je vais occuper définitivement est en pleine efflorescence. Un groupe de manguiers vert sombre dont les fruits semblent couler à travers le feuillage comme des pendentifs d'or clair fait un dôme d'ombre perpétuelle à l'entrée du jardin ; la bordure de grands palmiers inclinant l'arceau gracieux de leur feuillage au-dessus des allées, les buissons de citronniers clairs piqués d'étoiles scintillantes, les couloirs de mûriers touffus, les bananiers aux régimes pesants, les ananas acérés et les agaves arborescentes développent splendidement à cette saison la luxuriance de leur végétation.

On croirait vivre dans un de ces merveilleux palais d'hiver dont on aurait enlevé la cloche de verre indispensable sous nos latitudes européennes. Au milieu de cet éden, la maison basse et longue, dont la véranda circulaire s'enveloppe mystérieusement de nattes protectrices, semble s'écraser sous l'épais matelas de paille sèche qui la chapeaute. L'habitation comprend deux places séparées par un large hall. Les murs en briques sèches sont blanchis au *pembe* (terre blanche indigène) : les plafonds garnis de carrelures de bambous et les parquets de ciment, de carreaux de terre cuite ou de linoleum épais. L'ensemble est rustique mais frais et confortable, et lorsqu'on a décoré les pavements de nattes tressées, les murs de gravures encadrées et de curiosités indigènes, les fenêtres et les portes de ces étoffes colo-

rées qui foisonnent dans les factoreries, la maison a vite fait de prendre un aspect riant et gai et de constituer un home acceptable. L'installation faite, on se remet au travail journalier des enquêtes et des audiences, aux plaisirs sportifs et aux réunions d'amis de la soirée; le dimanche on part en promenade ou en chasse et la vie s'écoule douce et agréable, coupée à tout moment d'incidents pittoresques et de petits événements locaux qui viennent en rompre le fil coutumier.

* * *

Vers la fin du mois, un beau matin, un grand tapage de chants et de musiques indigènes éveille les échos du poste : l'importante tribu des Bena Kalambaïe a été dotée d'un nouveau chef par l'administration territoriale, et celui-ci, en grand cortège, vient se faire investir à Kabinda. En tête de la procession marchent les jeunes gens drapés dans leurs plus beaux atours : longs pagnes et vestons de drill blanc; puis viennent les sous-chefs, qui portent en larges jupons autour des reins plusieurs pièces d'étoffe attestant leur richesse et, sur la tête, la houppe de plumes de perroquets vermillon, insigne de leur dignité; enfin, les vieillards de la tribu, cheveux grisonnants et barbes vénérables, torses nus sur les pagnes de peaux ou de *madiba* à l'ancienne mode, suivent en s'appuyant sur leurs hautes cannes, qu'une pomme de racine rustique termine en crosse majestueuse.

Au milieu d'une troupe turbulente de serviteurs et de familiers, porté dans un hamac garni de peaux de léopard, le jeune chef Bayo arrive en fermant le cortège, un peu trop moderne dans son complet blanc, la tête aux méplats cruels et au regard fuyant couverte d'un feutre empanaché lui aussi de plumes rouges, et les mollets impeccablement emprisonnés dans des *leg-*

gings fauves flambant neuves. Disséminés dans la longue théorie des arrivants, des joueurs de gong frappent à grands coups de leurs baguettes la caisse plate de bois sonore qu'ils semblent pousser, perpendiculairement attachée sur leur ventre; des danseurs se contorsionnent au son grave et rythmé des tam-tam, éveillés par les paumes rapides des tapeurs; des xylophones monstres accompagnent de leur mélodie la sempiternelle mélopée des chanteurs et des danseuses célébrant la gloire du nouvel élu. Au milieu de tout ce tapage, la procession arrive sur l'esplanade qui précède la maison du commissaire de district; là les dignitaires, la foule et les musiciens forment le carré au milieu duquel se place le héros de la cérémonie, et, tandis qu'un piquet de la police territoriale présente les armes, les clairons sonnant "aux champs!" le commandant passe au cou du chef la chaîne soutenant la large médaille insigne de la reconnaissance de ses fonctions par *Boula-matari*. Après une courte allocution du commissaire de district et la remise des procès-verbaux, sorte de diplôme d'investiture, le cortège se reforme et tous les acteurs noirs de la cérémonie s'en vont fêter au village de Lupungu l'heureux avènement.

* * *

Peu de temps après cette cérémonie indigène, la population blanche de Kabinda a eu l'occasion heureuse de célébrer une fête au cours de laquelle il lui a été donné d'éprouver en petit les sentiments d'orgueil et d'immense joie patriotique qu'auront un jour, espérons-le, nos compatriotes de la Belgique occupée. Nos vaillantes troupes de la force publique coloniale sont rentrées dans leurs quartiers de garnison, après avoir terminé victorieusement la première partie de la campagne dans l'Est Africain allemand. A dix heures du matin, sur la

place du marché de Kabinda, toutes les troupes de la brigade territoriale stationnée au poste sont rangées le long de la route par où doivent rentrer les pelotons de la compagnie du Lomami. Dans leurs tenues bleues sombres barrées de l'écharpe rouge nos sections de policiers armés ont vraiment belle allure. Mais voici que résonnent là-bas, de martiales sonneries de clairon. Ce sont les arrivants qui s'annoncent, et bientôt défilent, devant le front du service d'honneur et le groupe de tous les résidents du poste en tenue de cérémonie. On contemple avec orgueil le détachement de ces vaillantes troupes dont l'héroïsme vient de nous conquérir une partie de la colonie allemande voisine. Officiers blancs et soldats noirs portent la tenue khaki et nos " jass " africains ont l'allure vraiment martiale et manœuvrent avec une discipline et un ensemble merveilleux. Les deux mitrailleuses de la compagnie ferment la marche. Après les souhaits de bienvenue aux officiers, ceux-ci reconduisent leurs pelotons au camp de la force publique, et dans la soirée une fête intime réunit tous les résidents européens et les nouveaux blancs arrivés le matin de l'ex- " Afrique Allemande " dans la salle d'audience du tribunal, transformée pour la circonstance en salle de concert et coquettement décorée par l'industrie inventive de quelques jeunes agents. Ainsi même avec la médiocrité des moyens dont on dispose dans les postes de l'intérieur on parvient à organiser à l'occasion de petites festivités qui égaient la vie laborieuse des coloniaux.

* * *

J'ai déjà eu l'occasion de parler du chef Lupungu, le potentat de Kabinda, l'un des roitelets nègres les plus célèbres de la province du Katanga. C'est avec lui que se traitent au poste toutes les

affaires indigènes. Chaque jour à peu près on le voit descendre des hauteurs de son village, suivi d'une dizaine de serviteurs et de ses porteurs de hamac, presque toujours vêtu d'un veston à l'européenne et d'un pagne long de même couleur, gesticulant sur la route, clamant ses ordres ou ses observations, et promenant partout le regard inquisiteur de son œil unique à la fois dur, impérieux et malin. Le gaillard n'est pas toujours commode. On ne peut guère, vu sa grande popularité, employer à son égard les mesures coercitives, et cependant il ne se fait pas faute, bien souvent, de traiter ses sujets avec un despotisme qui rappelle trop le temps où la loi du plus fort était seule respectée dans le centre africain. Il arrive ainsi bien souvent que l'un ou l'autre noir, lésé dans ses intérêts par un acte arbitraire du chef, vient demander justice au Parquet : la plupart du temps, il s'agit d'une affaire de femme. Le plaignant ayant refusé un service ou une prestation quelconque à un des familiers du chef, celui-ci a fait enlever son épouse et l'a tout simplement incarcérée avec les deux cents autres femmes de son *Lupangu* (lisez " harem "). Ou bien, dans une contestation d'intérêts privés, une des parties s'étant présentée devant le chef avec une centaine de colliers de *mitunda* (perle bleue, monnaie indigène, valant environ un centime), celui-ci lui a tout simplement raflé ses biens, partant du principe que tout ce qui est à l'esclave appartient à son maître. C'est le cas qui vient de m'être exposé par un malheureux qui, depuis plusieurs semaines, réclame en vain à son seigneur et maître toute sa fortune.

Je fais appeler le chef, qui arrive et s'assied, me fixant de son œil torve et méfiant cette fois. Sitôt qu'il a appris qu'il s'agit de lui faire rendre gorge il foudroie d'un torrent d'injures et de menaces le pauvre hère qui a osé faire appel à la justice, commence à jurer tous ses fétiches qu'il ne lui doit rien et ne rendra rien à un

esclave... puis, devant la fermeté de la décision prise, fait quérir par un de ses seïdes la moitié du trésor en protestant qu'il n'a pas sous la main le nombre de colliers nécessaire pour parfaire la somme mais qu'il les apportera le lendemain... Evidemment ni le lendemain, ni les jours suivants on ne revoit Lupungu. Le plaignant lui, vient fidèlement passer ses journées sur la barza afin de pousser par sa présence silencieuse à la conclusion de son affaire. Une fois, deux fois, je rappelle au chef sa promesse, sans qu'il daigne y donner d'autre suite qu'une vague protestation. Au bout de quinze jours ou trois semaines Lupungu arrive un beau matin au parquet nanti d'une splendide peau de léopard. " Regarde, juge, c'est la plus belle peau que j'ai jamais eue, vois sa souplesse et sa longueur, Lupungu vient te l'offrir parce que tu es son ami et son frère ". Je regarde le chef et la peau, qui est fort belle en effet, et je réponds froidement : " Le juge n'a que faire d'un ami et d'un frère qui n'écoute pas sa parole : il n'acceptera pas le cadeau de Lupungu tant que celui-ci n'aura pas rendu les colliers de *Mitunda* qu'il a pris injustement à son sujet "... et je tourne le dos. Lupungu me lance un coup d'œil furieux, ramasse sa peau de léopard et part à grands pas en grommelant toute une litanie de compliments fort peu aimables sans doute à mon égard... mais un quart d'heure après un de ses capita apporte les quarante colliers de *Mitunda* dont il différait le remboursement, et le plaideur heureux, toujours à l'affût s'en va chargé de sa fortune vers le village éloigné où il jouira en paix de sa richesse retrouvée, hors de portée de la vengeance toujours possible du tyranneau de Kabinda.

* * *

Par ce matin d'avril, enchanté d'un soleil encore

doux et tout hanté de l'efflorescence splendide de la saison des pluies à son déclin, j'entre dans mon bureau aux murailles rugueuses et blanchies grossièrement que décorent quelques cartes, l'armoire aux archives, la bibliothèque juridique et la table large de bois blanc couverte du classique tapis vert où s'accumulent les dossiers des affaires en cours.

Sur mon sous-main le planton a déposé déjà un lot de correspondances, parmi lesquelles je prends instinctivement de suite deux enveloppes de papier rose contenant indubitablement des dépêches radiotélégraphiques apportées le matin même par le courrier de Lusambo: L'une ou l'autre dépêche de service sans doute... Mais, dès que j'ai fendu l'enveloppe et jeté un coup d'œil sur la formule administrativement banale, il me semble que le local sévère du parquet s'illumine soudain d'une clarté nouvelle et c'est un souffle inconnu de bonheur qui entre avec la brise par la fenêtre ouverte. Le papier rose porte ces mots : " Bien arrivés à Boma, quittons Kinshassa pour Pania le quatorze. "...

Depuis quatre mois j'ai fait des démarches pour obtenir l'autorisation administrative nécessaire pour me faire rejoindre à Kabinda par ma famille et voici que le télégraphe m'apporte la nouvelle de l'arrivée prochaine de ma femme et de mes enfants avant même que j'eusse été averti de leur départ d'Europe... Mais soudain un rapide calcul se fait dans mon esprit : Si les miens ont quitté le Bas-Congo, le 14 de ce mois — nous sommes aujourd'hui le 21 — le steamer qui les amène par le Kasaï et le Sankuru doit arriver à Pania Mutombo dans six ou sept jours. Or, de Kabinda à Pania il y a six étapes. Il faut donc partir sans retard, d'autant que plusieurs affaires relatives à mes fonctions m'appellent dans la région du fleuve. Toute la journée se passe en préparatifs fébriles, et le soir bagages et

porteurs, matériel de campement et personnel, tout l'organisme compliqué de la caravane est prêt à fonctionner le lendemain à la première heure...

J'ai fait ainsi d'un bon train, sans beaucoup m'intéresser au côté pittoresque de la route et en doublant les étapes, le chemin de Kabinda à Pania Mutombo, où je suis arrivé juste à point pour voir le lendemain matin,à la première heure, le steamer accoster à l'embarcadère primitif de la rive. Quelques instants après, ceux que j'attends depuis dix mois et qui ont traversé pour me rejoindre les dangers des mers hantées par la guerre et une moitié de l'Afrique mystérieuse, sont dans mes bras... mais ces heures-là, comme les gens heureux, n'ont pas d'histoire !

* * *

De grandes palabres indigènes nous ont retenu huit jours dans la maison de passagers de Pania Mutombo ; le poste est situé à la rive du fleuve, au fond d'une cuvette formée par les collines et les rochers élevés qui le bordent. La température à cette saison y est assez dure ; mais sans souci du soleil de plomb, mes enfants, pour qui tout est neuf, s'intéressent inlassablement aux manifestations de la vie indigène : arrivées de chefs en palabre, avec gongs et tam-tam, chanteuses et danseuses ; passages de caravanes qui, de l'intérieur, amènent par centaines les sacs d'amandes palmistes que le fleuve draine vers le steamer d'Europe ; pêches en pirogues sur le Sankuru, où cependant les pêcheurs sont guettés par les crocodiles sournois... Puis ce sont à nouveau les étapes du retour vers Kabinda, avec, cette fois, la complication d'assurer le transport d'une caravane de six blancs et de quelque cent porteurs et, enfin, l'arrivée au home africain, où va s'organiser la vie familiale nouvelle !

* * *

Ceux qui n'ont jamais connu que le confort et les facilités de la vie européenne peuvent difficilement se faire une idée des multiples difficultés qui doivent être surmontées pour adapter aux nécessités d'une famille les éléments dont on dispose dans un poste du Congo central. Seul, on s'illusionne sur les facilités de l'entreprise. Supportant sans aucun accroc le climat, d'ailleurs plutôt agréable, du Katanga, s'étant créé pour soi seul une vie intéressante, on peut se trouver trop aisément porté à considérer le milieu comme accessible à l'installation de toute une famille. On se trouve d'ailleurs, au début, plutôt confirmé dans cette impression par les exagérations des pessimistes coloniaux qui voient tout en noir, vous assomment de la terreur des maladies tropicales, des fauves ou du soleil, et vous montrent des épouvantails là où réellement il n'en existe guère.

Ce que révèle au contraire l'expérience journalière, c'est une succession de difficultés mesquines, d'accrocs imprévus et puérils, de malaises passagers et anodins, d'énervements peu à peu accentués, de rencontres et de fréquentations indésirables, dont le total en fin de compte finit par rendre l'existence pénible, sans que chacun de ces petits événements désagréables journaliers vaille en lui-même la peine d'une mention ou paraisse susceptible de produire une impression décevante.

Une première déception et non des moindres m'attend cependant dès ma rentrée au poste. Les missionnaires qui m'avaient, avant que je décide d'appeler mes enfants en Afrique, promis leur concours pour leur donner quelques heures de leçons par semaine, me déclarent froidement, arrivée l'échéance de leur promesse, que le temps leur manque — et qu'ils ne peuvent s'occuper que de l'instruction religieuse. A l'école pro-

fessionnelle de l'Etat où existent des classes pour négrillons, ma demande d'obtenir pour les cinq enfants belges du poste un concours éducatif est accueillie, hélas ! aussi par une fin de non recevoir. Ainsi ceux-là mêmes qui se dévouent corps et âme au perfectionnement intellectuel et moral de la race noire, se déclarent impuissants à aider les blancs qui osent affronter l'expérience de la colonisation familiale... et c'est une constatation qu'on ne peut faire vraiment sans un peu d'amertume.

Pendant notre premier mois de séjour à Kabinda, je vois passer successivement tous les miens par l'épreuve des fièvres d'acclimatement. Rien de bien grave, il est vrai. Un peu d'antipyrine et du thé brûlant coupent le mal presqu'instantanément; cependant, la répétition fréquente de ces minimes incidents n'est pas sans inquiéter un peu. Heureusement, dès le mois de juin le retour, assez tardif cette année, de la pleine saison sèche, ramène la santé pour tous les résidents du poste. Il est arrivé aussi vers ce moment quelques nouveaux fonctionnaires pleins d'entrain. Ainsi, le gai soleil et la joie s'associent pour rendre le séjour du chef-lieu tout à fait agréable.

* * *

En juillet la célébration de la reprise de la colonie et des fêtes nationales vient apporter un nouveau regain de gaité dans notre microcosme. On organise des tirs à l'arme de guerre, des jeux pour les soldats et les travailleurs de l'Etat, des tournois de tennis, des pique-niques au clair de la lune, des bals et des concerts en plein air, à l'heure où la fraîcheur du soir s'illumine du scintillement infini des étoiles...

Mes enfants ont pris goût, eux aussi, à la vie coloniale, leur belle vitalité de nouveaux arrivés, acclima-

tés maintenant, se manifeste par une exubérance qui les porte un peu trop cependant à négliger les dangers du soleil de midi. La difficulté de leur imposer une discipline sévère sous ce climat rend quasi inopérants les efforts que je m'impose pour leur inculquer quelques préceptes élémentaires d'instruction. Ils s'intéressent bien davantage à la nouveauté de la vie indigène, aux cultures potagères, à l'élevage domestique que nous avons organisé pour le ravitaillement de notre petite colonie. Celui-ci n'est pas toujours des plus faciles, car, si tout est assez bien compris et organisé pour assurer un confort relatif, à un ménage sans enfants, les difficultés commencent lorsqu'il s'agit de combiner la vie ménagère de six personnes. Obtenir d'un cuisinier indigène la préparation des quantités de nourriture suffisantes pour toute la famille, est un problème ardu. La question se repose pour chacun des départements d'économie domestique, que la paresse des boys s'entend admirablement à compliquer.

* * *

Dans le courant du mois d'août (*) je projette pour octobre une grande tournée à travers trois territoires du district... Je visiterai successivement les postes de Samba, de Mutombo Mukulu et de Kanda-Kanda.

Malheureusement vers le début de septembre la situation au chef-lieu commence à se troubler. L'inévitable grande palabre congolaise vient de s'amorcer entre deux hautes autorités locales, et, lorsque je me mets en route, le premier octobre, accompagné de mon fils aîné, un " explorateur " de onze ans, tous les symptômes se manifestent déjà d'une désagrégation prochaine de la bonne entente qui faisait la vie si agréable, les derniers temps, entre les résidents du poste.

(*) 1917.

Dix étapes, à travers des régions d'ailleurs déjà parcourues lors de mes précédents voyages, nous ont menés à Samba, poste actuel de l'Etat et chef-lieu de territoire installé à l'endroit même où règnaient jadis d'une souveraineté incontestée les *Mulopwe* des Baluba, véritables rois indigènes, dont l'autorité s'étendait du Lualaba au Lubilash, sur des territoires ayant une superficie décuple de celle de la Belgique. Le dernier des Mulopwe, le fameux chef Kassongo Niembo, vient de terminer d'une manière assez malencontreuse pour lui une carrière faite toute entière de résistance passive à la pénétration européenne. Pendant dix ans, réfugié dans les marais inaccessibles du lac Samba, ou dans les hameaux cachés de la brousse, il a continué à régir ses populations, se refusant constamment à prendre contact avec les autorités coloniales; il a successivement déjoué toutes les tentatives d'entrevues, de conciliation, de capture; plusieurs officiers de grand mérite ont vainement dirigé contre lui des opérations de police ou des expéditions militaires demeurées infructueuses: Kassongo Niembo restait insaisissable. Depuis trois ans, pourchassé sans merci par des forces imposantes, il continuait à dérouter toutes les tactiques, à éventer toutes les ruses. Entouré de quelques capita influents, d'un noyau de fidèles et de ses femmes préférées, aidé par la vénération superstitieuse qu'inspirait à ses sujets son ascendance illustre entre toutes, il échappait toujours aux pièges les mieux tendus. passait entre les mailles de tous les filets et méritait bien le surnom d'insaisissable, que lui donnaient les lascars à fez rouges lancés depuis de longs mois à cette chasse à l'homme peu banale. Il faut d'ailleurs rendre cette justice à Kassongo Niembo que la passivité de sa résistance ne se transforma jamais en tentatives d'action directe violente. De son côté, l'administration coloniale, par un sentiment de chevalerie peu ordinaire dans de telles cir-

constances et dans un tel pays, se borna toujours à le combattre à armes égales. Bien des fois les officiers ou agents lancés à la poursuite du *Mulopwe* le tinrent au bout de leur fusil d'une rive à l'autre de quelque infranchissable cours d'eau ; mais l'ordre était de le prendre et non de l'abattre... et les canons de carabine s'abaissaient.

Cependant, la situation eut fini par devenir intolérable et intenable. Les autres grands chefs du Katanga ne se faisaient pas faute, lorsqu'une difficulté surgissait, de déclarer tout haut à leurs chefs territoriaux: "Si vous m'ennuyez beaucoup je ferai comme Kassongo Niembo... Mais tout a un terme en ce bas monde, même la résistance d'un roitelet nègre. En juin dernier le commandant de la police territoriale du Lomami a fini par acculer le *Mulopwe* de telle façon que ses soldats n'ont eu qu'à le cueillir au milieu d'une épaisse forêt. Et, par un beau jour de juillet, toute l'expédition rentrant à Kabinda a ramené triomphalement le demi-dieu des Baluba casqué de son panache de plumes de coq, bardé de ses pierreries indigènes, mais assez penaud tout de même au milieu de la haie de baïonnettes d'une compagnie de policiers.

En ce moment le *Mulopwe* est détenu à Kabinda et dans tous les villages de la région de Samba on pleure le grand chef disparu... et l'on intrigue pour combiner son remplacement. Inutile de dire qu'au milieu des troubles de ces dernières années pas mal d'affaires judiciaires importantes ont surgi dans la région et il en résulte naturellement que j'ai une bonne semaine à passer à Samba. J'occupe une maison de passager en pisé blanchi sur l'un des côtés du vaste quadrilatère nu, que bordent les bureaux, les habitations de l'administrateur et des agents territoriaux... Le travail des enquêtes et des confrontations terminé, à l'heure où le soleil se fait plus doux, nous descendons

à une petite rivière claire, où il fait délicieux se baigner, et nous partons sur le lac, en pirogue, glissant sur l'eau glauque que les nénuphars aux larges feuilles étalées tapissent d'une mosaïque mouvante. Pendant ce séjour nous avons pu consacrer une journée à la visite d'un site tout voisin de Samba, qui vaut bien une mention spéciale.

* * *

La Kilubi est une rivière de cinq ou six mètres de large, qui, d'après le dire des indigènes sortirait de terre toute formée, sans qu'on lui connaisse de source, à trois kilomètres environ du lac Samba. Il est probable qu'elle constitue l'une des voies d'écoulement naturel de cet immense réservoir marécageux. Les grottes formées par cette rivière sont situées dans une région montagneuse et chaotique, à trois heures environ du poste de Samba. Leur découverte, ou tout au moins leur première étude scientifique, peut être attribuée à M. le Dr Schwetz, savant distingué, dont les recherches en matière de maladie du sommeil dans le Sud du Congo Belge font autorité dans le monde des entomologistes. On accède aux Grottes par l'inévitable sentier de brousse, et l'on arrive comme d'habitude, sans que rien le fasse prévoir, devant la crevasse formidable au fond de laquelle gronde la rivière, encaissée dans une étroite gorge rocheuse, tandis qu'une arche énorme de roc et de terre, toute tapissée de verdure et plantée d'arbustes touffus, enjambe le précipice sur lequel elle jette un large pont naturel. Par un sentier de chamois nous descendons au fond de l'entaille granitique, nous accrochant aux lianes et aux racines : nous nous trouvons soudain devant la féerie merveilleuse d'un portail colossal tout décoré de l'architecture fantaisiste des stalactites aux tons d'albâtre ou d'ivoire; le long des

parois, les stalagmites noircies par le temps ou patinées par les bronzes divers des mousses et des salpêtres escaladent en amoncellements fantastiques les à-côtés d'une salle majestueuse digne d'une assemblée de Titans. En contrebas des rocs entassés, la Kilubi rugit et se presse écumante vers le sombre inconnu d'un soupirail d'enfer où elle précipite ses ondes tumultueuses et disparaît pour une course souterraine.

Passé l'arche du pont naturel qui précède le gouffre, le ciel fait dôme à la salle immense dont nous escaladons la paroi, et, tout en haut, sur la droite, d'une fente ouverte en soupirail, une seconde rivière vient se déverser en cascadelles, qui bondissent immaculées de roc en roc, dans la Kilubi elle-même, après en avoir franchi à ciel ouvert le cours souterrain, à quelque cent mètres plus loin. Nous grimpons vers l'échancrure à travers les embruns et les ruisselets de la cascade supérieure pour ressortir du précipice merveilleux au milieu du cours tranquille de la petite rivière argentée qui s'y vient perdre d'un seul bond. . . Puis nous marchons à travers la brousse pendant vingt minutes environ, pour aller retrouver la Kilubi à la sortie de son cours souterrain. Ici nouvelle descente au fond d'un ravin plus large, ressemblant de très près, celle-ci, à la fameuse " sortie " de notre grotte de Han nationale.

Après nous être glissés par une sorte de fente étroite dans une chambrette rocheuse, nous trouvons un étroit chemin de roc en corniche le long de l'eau courante, et, munis de torches de paille, nous nous enfonçons dans les ténèbres. La rivière ici coule calme entre les murailles et sous le plafond qui l'enserrent. Elle est hantée par de longs poissons qui se devinent dans l'obscurité, et dont quelques-uns semblent porter sur la tête, allongée comme un museau, un petit fanal phosphorescent. Soudain, la corniche disparaît, faisant défaut sur cinq ou six mètres. Il faut passer cependant si l'on veut conti-

nuer l'excursion souterraine. Nous faisons chercher au dehors une perche épaisse; cinq ou six indigènes se mettent à l'eau, qui leur monte aux aisselles, saisissent la poutre à pleines mains et, tandis qu'ils la maintiennent horizontale, nous nous y aventurons en nous tenant aux aspérités de la paroi, voire en cas de besoin aux tignasses crépues des nègres. Arrivés ainsi à l'autre bout de la corniche, nous continuons à avancer au milieu des rocs entrevus, à la lueur fumeuse de nos torches. Ici rien de bien curieux ou spécial sauf de temps à autre dans la voûte une énorme cheminée par où descendent dans les ténèbres des rayons fantastiques de lumière spectrale, livide et bleuâtre au milieu desquels tournent éperdûment de grands vols de chauves-souris immenses et silencieuses... Au bout de trois cents mètres la corniche s'interrompt et il nous faut rebrousser chemin. Nous retournons faire un repas champêtre près du précipice, au bord de la rivière d'argent, et nous ne reprenons le chemin de Samba qu'après avoir jeté un dernier coup d'œil à la magie du gouffre où viennent se confondre et se perdre les courants mystérieux nés de la glauque étendue d'un lac africain.

* * *

Nous nous sommes dirigés, en quittant Samba, vers le poste de Mutombo Mukulu, situé à six jours de marche, et nous y sommes arrivés en traversant les derniers jours une sorte de désert aride et pierreux où nous avons dû camper loin de tout hameau, au bord de l'unique filet d'eau que nous ayons rencontré sur soixante kilomètres d'étape. Les seuls intermèdes intéressants de la randonnée furent une chasse mouvementée à l'hippopotame sur la Luembe, rivière qui fourmille de ces placides pachydermes et le passage de quelques " ponts de singes ", en argot congolais les passerelles

faites de lianes entrelacées que les indigènes jettent d'un bord à l'autre des rivières trop larges pour que le courant en puisse être franchi par quelqu'arbre abattu en travers. Ces ponts suspendus, à claire voie, où l'on avance comme dans un long filet oscillant aux larges mailles, sont bien faits pour donner le vertige à ceux qui les abordent pour la première fois. On s'y habitue cependant, comme à toutes les difficultés de la vie africaine, et l'on finit par les franchir d'un pied léger en se riant de la balançoire mouvante.

Mutombo Mukulu est le chef-lieu de territoire d'aspect le plus avenant peut-être que j'aie rencontré dans mes pérégrinations. Le bon goût de l'administrateur actuel a fait de la plaine banale que j'ai trouvée ailleurs encadrée des bâtiments froidement semblables partout, un véritable jardin fleuri de toutes les plantes rustiques que produit la brousse, et plus particulièrement de ces sortes de " soucis " omnicolores qui font aux parterres un tapis chatoyant et infiniment varié. Hélas, notre temps est compté et nous n'avons eu à passer que deux jours dans cet oasis où tout conspire cependant à retenir le voyageur, depuis le confort des habitations jusqu'à l'air pur du plateau et à la prévenance sans pareille du chef Kabea, l'un des seigneurs noirs les plus civilisés et les plus intéressants rencontrés jusqu'ici.

Au sortir de Mutombo-Mukulu, nous traversons le Lubilash, qui n'est ici qu'une petite rivière pas bien éloignée de sa source d'ailleurs. A la troisième étape après le passage du fleuve, nous nous engageons dans une épaisse forêt où nous rencontrons un cours d'eau d'aspect vraiment féerique. Cette rivière se divise en plusieurs bras séparés par des îlots où s'épanouit la végétation tropicale la plus merveilleuse qui soit; son onde claire coule limpide sur des fonds de rochers noirs, verts et vermillons ou bondit impétueusement en rapi-

des écumeux, que l'on franchit sur des baliveaux branlants, à peine doublés d'une liane tendue en guise de garde-fou... C'est au-delà de cette rivière que nous atteignons le grand village du chef Kayeye des Kaniokes. Cette agglomération est remarquable par l'architecture toute spéciale des huttes qui la composent. Ces huttes sont oblongues, en forme de ruches d'abeilles. mais de ruches gigantesques, dont le sommet s'élève à plus de six mètres de haut et qui en ont bien autant de diamètre intérieur de sorte qu'on y pourrait tenir un véritable manège, autour de l'espèce d'alcôve de deux mètres carrés qui en occupe le centre. Tandis que les plantons et les porteurs installent notre bagage dans une de ces bizarres habitations, nous allons visiter chez lui le chef Kayeye, qui, très malade, ne peut se déplacer. Son *Lupangu* s'élève au centre du village entièrement clôturé d'épaisses haies de bambous doublées de nattes impénétrables. L'immense quadrilatère de plus de cent mètres de côté ainsi formé est divisé en une infinité de cours intérieures communiquant entre elles, au milieu desquelles, comme les pions dans les carrés d'un damier, s'élèvent les cases des femmes du chef. Celui-ci nous attend, couché sur une natte, devant sa hutte monumentale. Le pauvre homme — qui fut jadis un des sultans les plus cruels de la région — est maigre et décharné à faire pitié. Il vit là ses derniers jours, entouré d'une petite cour de personnages peu rassurants, qui semblent plutôt guetter son dernier soupir que le soigner, et parmi lesquels figure en première ligne le médecin de la tribu, celui certainement qui fabrique à l'intention de son maître le régiment de poupées en bois, plus ou moins bariolées, empanachées, ou couvertes de perles dont il attend la guérison.

Les Kaniokes sont l'une de ces peuplades bizarres de l'Afrique centrale où sévit encore la polyandrie. Le

chef de la tribu monopolise à peu près à lui seul la possession de toutes les femmes. Il en offre parcimonieusement l'usufruit, si l'on peut dire, aux hommes qui veulent bien travailler pour lui... mais comme il y a dans le pays plus d'hommes que de femmes, on voit dans le village cette étrange disposition de la case de " madame " devant les trois ou quatre cases de " ses " maris.

Inutile de dire que ces mœurs ne favorisent ni le développement physique ni le progrès moral de la race, et c'est une locution courante qui en dit long chez les femmes des tribus voisines que de déclarer avec un orgueilleux mépris : Me prenez-vous pour une Kanioke !

* * *

Ce sont cependant ces populations encore parmi les plus barbares que les Pères de Scheut s'attachent tout particulièrement à évangéliser dans le Lomami, où leur principal établissement est la splendide mission de Thielen St-Jacques, vers laquelle nous nous dirigeons le lendemain matin.

Entre le village du chef Kayeye des Kaniokes et la mission de Thielen St-Jacques, il nous reste à effectuer deux étapes. La première est animée par la traversée du *Mulungu,* qui constitue une bizarrerie naturelle assez peu commune. Depuis trois jours, nous voyons l'horizon barré comme par une sorte de chaîne de montagnes assez élevées... et nous voici aujourd'hui au pied d'une énorme falaise presqu'à pic qui domine les plaines et les vallons environnants de trois cents mètres au moins. Nous l'escaladons, croyant n'avoir qu'à redescendre un versant opposé, mais pendant toute une heure, en terrain plat surélevé, le chemin s'allonge à travers des halliers. Ce n'est qu'au bout d'une longue randonnée que nous dévalons l'escarpement op-

posé pour redescendre dans une vallée, des hauteurs du formidable plateau que nous venons de traverser. Nous passons l'après-midi et la nuit dans un ignoble petit hameau, tout encombré de moustiques féroces. Pour comble de malheur, une partie de nos porteurs a pris une autre route et nos lits sont partis directement pour la mission. Force nous est d'improviser des couchettes sommaires avec des sommiers indigènes en bambou et de passer ainsi comme nous le pouvons une nuit plutôt dure.

Mais, le lendemain, à peine avons-nous fait dans la prime aurore notre première heure de marche, que le tableau change. La route s'élargit et s'humanise; les groupements de huttes se succèdent plus nombreux à chaque pas dans la plaine où s'étendent maintenant de vastes champs de manioc et de maïs. Des oratoires rudimentaires se succèdant aux côtés du chemin, chaque toit de chaume mauve surmonté d'une croix de bois brut, annoncent que nous avons pénétré dans le domaine où s'exerce d'immédiate façon l'influence des Pères de la congrégation de Scheut qui dirigent la mission de Kanda-Kanda. En effet, bientôt dans le bouquet de feuillages épais qui couronne la colline la plus lointaine, se révèlent les taches blanches d'importantes constructions européennes et à mesure que nous avançons nous distinguons les deux tours jumelles d'une église d'allure romane, qui érigent fièrement leurs flèches de briques claires sur l'azur enflammé du ciel africain.

L'entrée à la mission est un émerveillement. L'église majestueuse, qu'envieraient à cette paroisse congolaise beaucoup de nos grandes communes rurales, un large et somptueux bâtiment à étage, dont la toiture d'éternit aligne sa mosaïque impeccable, là, où depuis tant de mois nos maisons ne montrent que la pourriture des chaumes délavés, des maisons de passagers co-

quettes et avenantes, entourent d'un quadrilatère souriant une sorte de square, où les fleurs éclatantes et les verdures rares se marient en cascades de roses crimson ou malmaison, en panaches de fougères et en bizarres architectures de cactus épineux ou de figuiers de barbarie... Sur le seuil du bâtiment principal un prêtre, à la barbe d'apôtre et à la stature d'athlète, nous tend des mains accueillantes, nous présente à ses collègues déjà accourus, et nous voici peu après installés sur la terrasse supérieure de la maison, d'où la vue embrasse toutes les installations de la mission et toute l'étendue des cultures et des forêts qui l'environnent.

Tout est surprise dans ce milieu charmant, où le passager est reçu avec une courtoisie et une affabilité exquise par le Père supérieur qui, depuis dix-sept ans, est l'ouvrier patient et tenace, dont le courage, l'endurance et l'idéalisme inlassables ont fait surgir du sol africain les installations parfaites, extraordinaires même pour le milieu, qui y attestent la puissance de la volonté et de la persévérance d'un cœur enthousiasmé et croyant.

On ne sait vraiment ce que l'on doit le plus admirer, ou l'église aux ogives animées des couleurs vives de vitraux multicolores à laquelle rien ne manque de ce qui fait le charme et le recueillement des oratoires européens, ou des installations modernes du couvent, avec son escalier monumental en bois rouge du pays, son vaste réfectoire, sa salle de billard, à cheminée à manteau, ou des dépendances utilitaires, brasseries, vastes étables, enclos d'élevage et laiterie modèle, ou des avenues convergentes de grands manguiers vert sombre, le long desquelles se succèdent les agglomérations heureuses de villages chrétiens.

C'est en leur apprenant à cultiver le sol, à élever le petit bétail, en leur donnant l'exemple des ressources que procurent l'agriculture raisonnée et l'introduction

des bêtes à cornes, que les Pères attachent au sol leurs ouailles nouvelles, et civilisent peu à peu à leur contact direct ces âmes rustiques et brutes de nègres baluba. Les résultats, certes, sont lents, mais on ne peut pas ne pas rester frappé d'admiration quand, au seul point de vue matériel de l'organisation et de l'installation, on compare ce qu'ont en un même laps de temps réalisé des missionnaires livrés à leurs ressources individuelles, et l'Etat, disposant dans ses chefs-lieux de district, par exemple, d'une organisation compliquée de fonctionnaires hiérarchisés et galonnés et de budgets soigneusement équilibrés.

Je m'empresserai d'ailleurs d'ajouter qu'il serait souverainement injuste de mettre tous les fonctionnaires et tous les postes dans un même panier. Au Congo, plus que partout ailleurs, les qualités individuelles et personnelles de chacun se révèlent dans les réalisations obtenues. Et s'il faut pour le prouver signaler un exemple de poste modèle, c'est sans nul doute au chef-lieu du territoire de Kanda-Kanda, distant de trois heures seulement de la mission de Thielen, que nous l'aurons trouvé, après deux journées excellentes passées en compagnie des R.R. P.P. de Scheut.

* * *

Kanda-Kanda est, il est vrai, un poste d'occupation ancien déjà, qui, avant d'appartenir au district du Lomami, dépendait de la zone du Kasaï, l'une des plus fortement occupées du temps de l'Etat Indépendant du Congo. Ainsi, l'effort s'y est poursuivi depuis nombre d'années, d'une façon constante, dans la voie du perfectionnement des installations et de l'administration des populations indigènes. Chose doublement rare en ce pays du provisoire et de l'inachevé, Kanda-Kanda a eu les chances combinées de conserver pendant cinq

années consécutives à la tête de son administration un fonctionnaire d'élite, qui fut vraiment selon l'adage anglais, *The right man in the right place.*

L'œuvre ici réalisée témoigne une fois de plus d'une façon éclatante de l'excellence du principe de la continuité de l'effort et de l'incohérence du système d'interchangeabilité des hommes et des situations trop souvent en honneur dans notre colonie.

Dès que l'on entre au poste de Kanda-Kanda, on ne peut pas ne pas être frappé par l'impression d'ordre, de méthode, d'achèvement dans tous les détails qui se manifeste à chaque pas. Les routes d'accès sont soignées, cyclables sur de longs parcours, les marais asséchés ou traversés par de solides digues ; les ruisseaux et les rivières franchis par de vrais ponts solides et durables. Au poste les grandes allées droites ombragées de manguiers ou bordées de citronnelles, rayonnent du mât de pavillon vers les villages indigènes, les installations commerciales, les camps de la police territoriale ou des travailleurs. Aux côtés de la place centrale les bâtiments de brique, aux toitures soignées, aux menuiseries achevées, s'alignent, symétriques, solides et durables. Lorsqu'on y pénètre on reste émerveillé de voir ce que l'ingéniosité d'un vrai colonial peut avoir tiré des ressources naturelles du pays pour se créer un intérieur où rien ne manque vraiment du confort, voire même du style familier qu'on aime à retrouver dans l'ambiance de la vie. Telles photos d'un coin de bureau ou de fumoir improvisé par l'administrateur de Kanda-Kanda donnent vraiment l'illusion d'un intérieur de style de chez nous.

Ce ne sont là naturellement que des signes extérieurs, immédiatement tangibles pour le passager, des réalisations que peut obtenir le travail patient et l'effort continu d'un homme mûri par l'expérience. Il est d'autres manifestations cependant de nature plus spéciale qui

montrent immédiatement en combien de domaines divers peut s'exercer dans la colonie l'initiative personnelle.

En trois ans, le territoire de Kanda-Kanda, sous l'impulsion de son chef, est devenu l'une des circonscriptions congolaises qui produit les plus fortes quantités de pommes de terre du Congo belge... Cela n'a l'air de rien, et cependant on ne peut s'imaginer la difficulté qu'il y a à introduire chez l'indigène une culture nouvelle de ce genre, et les résultats économiques qu'emporte pour une région du centre africain la réussite d'une expérience de ce genre. La pomme de terre, qui ne pénétrait jadis que dans un faible rayon de Boma, où elle s'importait en caisses venant d'Europe ou d'Angola, est exportée maintenant par les commerçants de Kanda-Kanda, jusqu'à Kinshassa, par la voie du Kasaïe, et la production en a été si bien poussée qu'elle s'achète sur place à l'indigène entre vingt-cinq et cinquante centimes le kilo selon la saison. Une production d'une vingtaine de kilos suffit au noir pour assurer le paiement de son impôt... Il en résulte qu'il ne doit plus sacrifier aux nécessités fiscales les fruits de son élevage de petit bétail, qu'il s'attache à la terre productrice et nourricière, et, qu'apprenant à tirer parti des bénéfices de ses cultures pour acquérir les articles divers que le commerce des factoreries européennes offre à sa convoitise, il devient une unité de production et de consommation, unité de rapport celle-ci pour la colonie, au lieu d'être un élément de frais en tant que seule matière administrable.

Il faut reconnaître d'ailleurs pour être juste que le sol de la région de Kanda-Kanda est d'une fertilité toute spéciale et, pour tout dire, assez rare dans l'état actuel de l'expérience agricole congolaise. On en trouve d'ailleurs une preuve nouvelle encore lorsque, à trois lieues environ du poste, sur la route du retour vers Kabinda,

on traverse les vastes pâturages naturels où un colon agriculteur belge a installé une ferme d'élevage de gros bétail.

Cet homme, isolé au milieu des solitudes africaines, a eu le courage d'ériger des bâtiments d'habitation, de construire des kraals, de réunir les éléments d'un troupeau de bêtes à cornes, d'en sélectionner et d'en perfectionner les produits; il en est arrivé à se constituer aujourd'hui, après quelques années de dur labeur certes, mais combien attachant pour le "terrien" convaincu, un troupeau de près de trois cents têtes de bétail dont la valeur sur place atteint une bonne soixantaine de mille francs, et qui dès maintenant est susceptible d'une augmentation annuelle d'un quart pour le moins. C'est un spectacle presqu'émouvant de voir, tandis qu'on savoure le lait frais de la ferme, sur la barza de l'habitation de M. D..., onduler dans le repli des vallons verts l'immense marée du troupeau bigarré, ramené au kraal par les bouviers noirs. Les bêtes d'ailleurs ne sont pas sauvages le moins du monde; elles connaissent le blanc qui peut sans crainte évoluer au milieu de la forêt des cornes acérées des taureaux indigènes, et parmi cette vivante richesse, on trouve encore l'impression d'un progrès futur, certain et assuré. L'éleveur a malheureusement dans ce pays deux ennemis assez redoutables : la foudre et le lion. En saison des pluies, les grandes tornades, qui bondissent à travers la savane, surprennent souvent le troupeau au pâturage et parfois la foudre laisse une hécatombe de viande morte, souvent même inutilisable, là où quelques instants auparavant les belles vaches rousses ou noires lissaient de leurs langues râpeuses le mufle humide de leurs veaux résignés... D'autres fois une famille de fauves, attirés par ces proies placides, vient cantonner dans les ravins boisés des environs. Il n'est pas rare qu'ils enlèvent par-dessus les palissades de

troncs d'arbres les mieux dressées, trois ou quatre bêtes chaque nuit, jusqu'au jour où, soit quelque piège savant, soit le coup de fusil du fermier met fin à leurs exploits.

* * *

Il est une autre difficulté, d'ordre économique celle-ci, avec laquelle doit lutter le colon éleveur dans ces régions. Sans doute chaque année qui vient augmente les naissances dans le troupeau et développe partant son capital..., mais d'autre part l'écoulement des sous-produits de l'élevage est plutôt malaisé dans ces régions. La nature même de l'exploitation exige de vastes étendues et se concilie difficilement avec le voisinage d'une cité africaine un peu importante... Comment, dès lors, trouver des débouchés pour le beurre, le lait, les œufs, dont la vente doit assurer le roulement de l'entreprise et tout au moins couvrir les frais d'exploitation ? C'est un problème difficile à résoudre, mais urgent cependant, si l'on ne veut se trouver dans la situation du malheureux isolé qui meurt de faim en étreignant un bloc d'or vierge.

Encore une fois s'affirme ici le principe qu'en toute matière coloniale d'ordre économique la question du progrès matériel ne peut se solutionner que par la multiplicité des voies de communication : C'est vers le développement des routes, des chemins de fer, des biefs navigables du splendide réseau fluvial que doit tendre l'effort constant de ceux qui veulent le progrès de notre colonie. C'est à la vitesse d'une progression mathématique que s'accroîtra la valeur économique du Congo belge à raison directe du nombre de kilomètres de voies utiles qui seront ouvertes au transport de ses produits.

CHAPITRE VI.

Dans la région du Lubilash

Vers les grandes chefferies du Lomami. — En "typoïe". — Attaque d'éléphants. — Goie Bukoko. — Le Mirambo. — Les grands villages. — Mutombo Katshi. — Un Néron noir? — Grande palabre. — Plaidoiries. — Enquêtes. — Les difficultés de la justice coloniale. — Le Marché des Bena Kalombo. — Accident en Brousse. — Anxiétés. — Où nous quittons le Katanga. — Pania Mutombo. — Vers le Bas Congo.

Après quelques semaines de séjour à Kabinda, il faut une fois de plus se remettre en chemin : Des dissentions intestines entre suzerains et vassaux se sont produites dans plusieurs des grandes chefferies qui s'échelonnent le long du Lubilash, dans la partie nord-ouest du District du Lomami. Il en est résulté entre factions indigènes des rixes graves et sanglantes qui nécessitent sur place une série d'enquêtes judiciaires. Comme il s'agit de parcourir cette fois la région la plus intéressante, la plus peuplée, la plus riche et la mieux organisée du territoire, ma femme s'est laissée tenter par l'attirance du voyage en brousse. On se sert au Lomami, pour éviter, spécialement aux dames européennes, la fatigue des étapes trop prolongées, d'une sorte de hamac articulé, en jonc tressé, de fabrication indigène :

Ce véhicule, suspendu à un long bambou dont les extrémités reposent sur les épaules de deux nègres solides, constitue une sorte de chaise à porteurs assez confortable, dont une toiture légère de toile à voile protège l'occupante contre les rayons ardents du soleil. Quatre étapes nous mènent ainsi aux rives du fleuve qui devient le Sankuru, grand affluent du Kasaï, à sa sortie du District du Lomami et porte le nom de Lubilash depuis sa source pendant tout son parcours dans notre territoire. Un seul incident a marqué cette première partie du voyage : à la troisième étape au début de la nuit, nous sommes réveillés dans notre premier sommeil par la clameur épouvantée de tout le peuple du village. Je me précipite hors du gîte d'étape en pyjama, mon mauser à la main, et je vois accourir mon planton, la figure décomposée, le teint cendré, une bayonnette d'Albini au poing et criant : *Gefu! Gefu!*... comme s'il était poursuivi par une nuée de démons ! *Gefu* c'est l'éléphant... et le gaillard, un peu rassuré à ma vue, explique que quatre formidables pachydermes sont occupés à s'offrir un souper parmi les plantations entourant les cases situées à la lisière du village. Ils menacent de faire à travers les frêles bâtisses de pisé une incursion plutôt désastreuse. Avec quelques-uns de mes soldats d'escorte, je me dirige vers l'endroit où les mâles guerriers du village, d'ailleurs soigneusement défilés derrière tous les abris possibles, exécutent un charivari endiablé dans le but d'effrayer les indésirables visiteurs : Les éléphants sont là, à vingt mètres peut-être ; nous glissant de hutte en hutte, nous apercevons leur masse informe qui s'agite pesamment, mi-enfouie dans les buissons de manioc, ombres plus épaisses se mouvant dans l'ombre de la nuit : Ils sont pour l'instant fort occupés à achever de démolir une paillotte qui les gène dans leurs déprédations : Cinq fusils se sont abaissés, cinq éclairs ont jailli, cinq explosions ont déchiré le silence

qui tout-à-coup venait de s'abattre autour de nous... Et maintenant on n'entend plus que le fracas lointain de la galopade des monstres qui crèvent les taillis en déboulant vers le prochain ravin : L'ennemi est en fuite et les indigènes saluent sa retraite d'une clameur enchantée pendant que je regagne le gîte où ma femme m'attend, un peu inquiète tout de même !... Le lendemain matin en quittant le village nous voyons parmi les foulées formidables et les étendues de manioc écrasé, de larges flaques de sang attestant que l'un ou l'autre des pachydermes " en tient ". Le chef et ses chasseurs sont déjà partis sur la piste : On mangera de la viande au village ; car pour l'indigène, bête blessée est bête prise, dût-il la poursuivre pendant des journées et des nuits.

* * *

Nous sommes arrivés hier matin dans la capitale du chef Goie Bukoko, le premier de la série des grands " Burgraves " nègres des bords du Lubilash. Sur la route large et toute bordée de bananiers et de hameaux depuis plusieurs kilomètres, le chef, selon l'usage, est venu à notre rencontre au milieu du cortège de ses dignitaires, porté dans un hamac de peaux de léopard, accompagné de chanteurs et de tapeurs de gong et de tam-tam. Il nous a conduit ainsi à l'habitation de passagers construite au milieu de son village par les Pères de la mission de Thielen-St-Jacques : C'est une confortable maison en brique, à deux places et large veranda, élevée au milieu d'un potager garni, à front de route et en face de l'école chapelle, bâtiment imposant, elle aussi, s'il en fut. Sitôt arrivés, des théories de fillettes et de jeunes filles apportent par douzaines les larges calebasses où rutilent sous une couche vernie et orangée d'huile de palme les énormes boules de pâtée de manioc qui constituent la ration des porteurs : Les gail-

lards s'en donneront à cœur joie, car il y a double part pour chacun et dans l'énorme jarre enfumée que deux hommes apportent liée sur un bâton, une chèvre entière mijote encore dans son bouillon graisseux. Pour nous, le chef présente deux moutons, des corbeilles entières d'œufs frais, des arachides, du vin de palme et des fruits : Nous sommes au pays de l'abondance et de la bonne chère !

Le chef Goie Bukoko dirige d'ailleurs son petit royaume d'une main ferme et aussi juste qu'on peut le demander à un roitelet centre-africain. On ne rencontre pas chez lui cet esprit d'opposition cauteleuse qui caractérise un grand nombre de ses congénères : Dans l'après-midi d'hier et la matinée d'aujourd'hui mes enquêtes et mes interrogatoires ont été achevés. Les coupables d'infractions diverses commises en ces derniers temps dans la région ont été grossir ma caravane sous la garde des soldats d'escorte. Vers le soir, Goie Bukoko est arrivé à notre résidence en grand costume de cérémonie: Sur sa tête aux traits accentués et fiers il a planté une houppe vermillon de plumes de perroquet; il porte à l'épaule la hache de commandement à manche de cuivre et fer ouvragé; son torse puissant d'athlète n'est habillé que de ses tatouages et de la médaille à chaîne d'argent où bri l'Etoile Coloniale; ses reins sont ceints d'un pagne étincelant, cousu de larges bandes de velours noir et de soie écarlate, bordé de franges jaunes. Tout son orchestre de xylophones, de gongs, de cloches et de tambourins l'accompagne et, pendant une heure le chef, sa sœur et ses enfants, trois délicieux petits négrillons aux yeux luisants comme des perles de jade brun viennent nous distraire de leurs danses sauvages et primitives... A l'heure exquise où la pleine lune nimbe de sa clarté opaline les larges éventails que la brise nocturne agite au sommet des borassius aux fûts élancés et polis,

nous avons, ma femme et moi, été nous promener doucement sur la route principale du village, s'étendant sur plus de trois kilomètres entre les rangs multiples de cases espacées... Pourquoi dans cette ambiance délicieuse les chansons du pays sont-elles montées à nos lèvres au milieu de la solitude apparente, peuplée cependant par la curiosité craintive des indigènes qui nous observent et nous écoutent derrière chaque haie d'euphorbe ou de cactus ?... Ils s'enhardissent peu à peu cependant et bientôt, à distance respectueuse, toute la jeunesse de l'endroit nous accompagne en un cortège silencieux d'ombres aux formes sculpturales, qui s'égaillent comme un vol d'oiseaux effarouchés lorsque nous nous arrêtons au seuil de notre gîte pour admirer une dernière fois la splendeur du ciel étincelant d'étoiles . . .

* * *

Depuis deux jours notre caravane a défilé sur une grande route le long de laquelle hameaux et villages s'échelonnent en agglomération quasi continue. La population de ces régions est d'une densité et d'une vitalité peu communes. Tout le long du chemin des théories de gamins et gamines galopent aux côtés des porteurs de hamac, scandant le pas en frappant dans leurs mains sur un rythme régulier et les jeunes filles, dont les formes saines, fortes et gracieuses, n'ont pour tout voile qu'un carré de calicot bleu, sont certes les plus endiablées et les plus curieuses de dévisager aussi longtemps que possible la "dame blanche aux longs cheveux" !

Chose étrange, dans ce pays surpeuplé le gibier paraît abondant : Au passage d'un ruisseau, entre deux hameaux j'ai surpris ce matin un troupeau d'antilopes dans lequel trois coups de carabine ont fait trois victimes. Sans doute les bêtes sont-elles attirées par les

splendides pâturages que leur présentent les immenses cultures de maïs et d'arachides qui couvrent les plaines et les coteaux.

Ce matin de bonne heure, nous sommes arrivés au centre du village du chef Mutombo Katshi l'un des suzerains les plus puissants et les plus redoutés de la contrée. Ce n'est pas la personnalité de ce géant tout habillé de blanc, aux traits épais et aux bajoues néroniennes que de petits yeux à la fois trop malins et trop fuyants éclairent d'une lueur un peu troublante, qui a motivé mon déplacement judiciaire. Cependant c'est contre lui que j'ai vu introduire aujourd'hui la palabre la plus impressionnante rencontrée jusqu'ici au cours de mes déplacements : Au milieu du village de Mutombo Katski tout comme à Goie Bukoko, les missionnaires de Scheut qui catéchisent la région, ont édifié une jolie maison de passagers en matériaux durables, dont la véranda ouvre sur un vaste enclos rectangulaire, cloturé d'une palissade basse de bambous tressés. A quelque cinquante mètres de là, la maison du chef, imposante construction indigène relevée d'un étage, s'érige à front de route devant la haute barricade qui encercle les bâtiments où logent ses quelque trois cents femmes. Tandis qu'installé sur la *barza* je débrouille tous les petits conflits d'intérêt local que les plaideurs viennent me soumettre, profitant de mon passage, un individu se présente, la mine altière, le regard perçant, la barbiche héroïque, qui de suite se lance en un discours pathétique que traduit au fur à mesure avec d'inénarrables cuirs et des coquilles ébouriffantes, mon interprète Damien Mabokwakanga : "Juge nous savons que tu viens ici pour rendre la jus-"tice envers nous tous, pour protéger le faible contre "le fort, et faire règner la loi des blancs. J'avais un "frère que j'aimais : C'était un homme sage et digne, "encore vigoureux malgré son âge, sage parmi les an-

"ciens des Bena Kaloshi (*). Il avait trois fils déjà for-
"més, douze femmes et ses biens étaient nombreux;
"pour son malheur ses pères lui avaient légué les plus
"beaux colliers de *Kypoies* (perles anciennes de pierre
"polie de grande valeur) qui existassent dans la con-
"trée. Or Dibwe le féroce, celui que vous, blancs, nous
"avez imposé comme chef, convoite les trésors de tous
"ceux qu'il oppresse: Il a voulu forcer mon frère à lui
"vendre ses perles. Comme il s'y refusait il a défendu
"à tout autre qu'à lui-même et à ses favorites le port
"des colliers de *Kypoies*. Dès lors plus aucune vexa-
"tion ne fut épargnée à mon frère. Chaque fois qu'il
"rencontrait le chef, la palabre ressuscitait. Un jour
"qu'avec ses fils mon frère houait son champs à l'orée
"du village, il vit venir vers lui Dibwe accompagné
"d'un de ses satellites: — "Fuyez, mes fils, s'écria mon
"frère, épargnez vos jeunes vies: cet homme nous veut
"du mal" et, cachés dans les buissons environnants
"les jeunes gens assistèrent alors à cette scène affreuse:
"Le chef interpelle leur père: Une fois de plus revit
"l'éternelle discussion à propos des perles rares. La
"dispute s'envenime, les invectives éclatent et sou-
"dain fou de rage Dibwe saisit la houe de mon frère,
"l'assomme de la lourde massue de bois rouge, excite
"son acolyte, qui lui aussi ramasse une des houes à la
"tête noueuse abandonnées par mes neveux, et tous
"deux, s'acharnant sur leur victime, brisent à coups re-
"doublés le crâne de mon frère, qui expire en les mau-
"dissant!... Juge, Dibwe a commis bien des crimes
"que d'autres n'osent te dévoiler : Devant toi, moi je
"l'accuse d'avoir tué mon frère Kapepula!"

Ayant terminé d'une haleine ce réquisitoire terrible, l'accusateur se tait et, les deux bras farouchement, croisés sur sa poitrine de bronze, attend ma décision.

(*) Nom générique des habitants du pays.

Evidemment la dénonciation est formelle. Je sais trop cependant quelles convoitises, quelles jalousies, quelles passions fermentent dans l'entourage des grands chefs africains, pour ne pas, en pareilles circonstances, me montrer extrêmement circonspect : Je n'ignore pas, tout particulièrement, que Dibwe Mutombo Katshi a remplacé de par la volonté de l'Etat son frère aîné, légitime héritier du chef défunt, convaincu d'opposition à l'influence européenne : Longtemps déporté, celui-ci a pu, il y a quelques mois, réintégrer la chefferie et déjà recommence, dit-on, à intriguer contre son successeur...

J'interroge le dénonciateur : Il se nomme Kaboka-Tanda ; c'est un homme inféodé au prétendant Lutonga, mais d'autre part il cite des témoins, détermine l'emplacement de la tombe de la victime : "les fils de Kape-" pula se sont mis à l'abri chez le chef voisin Bayo Ka-" tompe, ils seront ici dans une heure, car ta présence " les protège, juge "...

En tout cas une enquête approfondie s'impose et je fais appeler le chef Dibwe : Il arrive, certainement instruit par les gens qui, sans cesse, rôdent autour du gîte d'étape sans portes ni fenêtres, de la dénonciation qui vient d'être portée contre lui: Devant la terrasse de la maison ses *nyampara,* casqués de plumes rouges, ses familiers et ses capita se sont rangés silencieux. Il s'assied impassible et c'est à peine si un sourire d'ironie méprisante s'estompe sur sa lèvre lourde lorsqu'il répond à mon interrogatoire: "Juge, tout cela ce sont "des palabres de chef : Un homme veut m'abattre, me "perdre dans la confiance des blancs et se mettre à ma "place, c'est lui qui provoque et qui soudoie ces calom-"nies... que veux-tu que je te réponde ?"

J'insiste évidemment : "Kapepula est-il un être ima-"ginaire... une victime simulée ?... — Non, c'était un "de mes sujets ; il est mort et c'est bien sa tombe que

"l'on t'a montrée. — Alors quelle fut sa maladie ?... des "gens l'ont vu mourir, l'ont soigné ?... — Non, il s'est "absenté trois jours et est revenu seul de la contrée voi-"sine malade de dyssenterie; nul ne l'a approché sauf "moi son chef et celui que l'on accuse de complicité. Il "est mort la nuit même et a été enseveli immédiate-"ment... "

Diable ! cela n'est pas très clair et la défense est maigre... Mais voici que s'amènent les fils de la prétendue victime: Tremblants, devant Dibwe qui se borne à secouer la tête avec dédain, ils confirment mot pour mot le récit de Kaboka-Tanda...

Sur ces entrefaites, le populaire a envahi la place: deux ou trois cents noirs sont là, massés, curieux, attendant en silence l'issue du drame qui se joue derrière les murailles aux yeux béants, où je siège, arbitre de leur sort; car il y a là certes autant d'adversaires que de partisans du chef et selon ma décision les uns ou les autres seront opprimés ou vainqueurs. Soudain, pendant que j'interroge sans en pouvoir rien obtenir de précis le vague comparse qui, dit-on, accompagnait le chef dans son expédition meurtrière, une voix s'élève à l'extérieur dans les rangs des capita : "Juge, écoute "moi, je suis Tomboshi, frère de Dibwe, et je veux t'ap-"porter mon témoignage !"

Sur un signe mes policiers laissent entrer l'interrupteur : C'est un jeune homme au regard perçant, aux dents de loup, dans un profil assez pur d'arabisé, dont les traits accusent pourtant sa proche parenté avec le chef. C'est à Dibwe qu'il s'adresse lorsque d'un geste je l'ai autorisé à parler: "Dibwe nous avons eu le "même père, et tu le sais, quand notre père est mort, "moi Tomboshi, je t'ai sauvé : Alors comme aujour-"d'hui, nos oncles craignaient ta force déjà peu commu-"ne et ta finesse déjà célèbre. Ils ont voulu te perdre: Ils "ont été chez le juge de Kabinda de ce temps-là et

"t'ont accusé d'avoir fait ensevelir selon les rites an-
"ciens vingt femmes vivantes dans la tombe que tu
"avais creusée à notre père dans le lit détourné d'un
"ruisseau... Tous t'accablaient. Moi seul alors ai dé-
"noncé leur mensonge et déjoué la trame qui s'our-
"dissait. Mais aujourd'hui mon cœur éclate: depuis
"trop longtemps tu tyrannises tes sujets: Il n'y a plus
"ici de sécurité, plus de justice, plus d'honneurs, plus
"de fortune que pour les seuls valets de tes caprices. Et
"maintenant la vie même de tes gens n'est plus sacrée
"pour toi: La moindre résistance à ta volonté arbitraire
"dicte leur arrêt et tu te fais toi-même leur bourreau.
"Dibwe, tu as tué Kapepula... Dibwe tu as voulu m'of-
"frir un bœuf entier pour payer mon silence! Dibwe
"malheur sur toi, meurtrier de tes sujets innocents!..."

Devant cette véhémente apostrophe, Mutombo-Katshi n'a pas bronché: Dans son masque épais d'empereur décadent, ses yeux sont restés baissés imperturbablement. Au moment où son frère termine son imprécation dramatique en le touchant presque du doigt, il relève les paupières, plante droit son regard aigu dans le sien et prononce en haussant les épaules: "Anka Kilombo na m'fumu..." Tout cela c'est de la politique !... Peut-être...

Il y aurait en tous cas un moyen bien simple d'obtenir une preuve décisive et de confondre accusateurs ou accusés: Ce serait de faire exhumer les restes de la victime et d'examiner si son crâne est défoncé par les coups comme le prétendent les dénonciateurs ou intact comme il doit l'être, si l'individu est mort de dyssenterie ou d'autre maladie.

Oui... mais, si la thèse de l'accusation se trouve ainsi irréfutablement prouvée, je ne puis différer d'arrêter Dibwe sur-le-champ. Or il est le seul qui ait en ce moment la poigne assez vigoureuse pour maintenir dans l'ordre ses milliers de sujets. S'il vient à disparaître

brusquement, ses *nyampara* favorisés, appuyés par ses partisans vont infailliblement en venir aux mains avec Lutonga et sa faction... Ce sera le trouble, la guerre civile, la dévastation et la ruine de la région la plus matériellement prospère du district.

Il importe en tout cas, avant d'en venir à des extrémités pouvant entraîner pareilles conséquences d'assurer le maintien du calme et de la paix publique par des mesures prises de concert avec les autorités du District. J'ai annoncé mon départ pour le lendemain matin et comme Dibwe ajoute soudain que lui aussi peut encore produire les témoignages de deux femmes qui sont jusque demain au marché voisin, je saisis la balle au bond pour décider que l'enquête continuera à Kabinda où j'emmène les témoins actuels et où les autres me seront expédiés...

Et, tandis que le chef se retire avec son allure toujours égale d'indifférence hautaine et cauteleuse, tandis que la foule s'écoule un peu déçue semble-t-il de ne pas voir à cette palabre sensationnelle la solution immédiate espérée ou redoutée selon les partis, le groupe des plaignants qui sait sans doute à quoi s'en tenir sur la sécurité que cache pour lui le calme apparent de Mutombo Katshi et de sa suite, s'en va prudemment camper dans le quartier où le sergent Kayamba a installé les policiers de mon escorte !

* * *

C'est rentré à Kabinda de façon plutôt inopinée, après avoir vu notre beau voyage arrêté par une triste épreuve que je reprends, après une interruption assez longue, le récit de mon séjour au Katanga.

J'ai voulu dès le début de la série de ces relations, peindre telle qu'elle est, telle que je l'ai vécue, la vie coloniale au Congo Belge... On aura peut-être jugé jus-

qu'ici le tableau assez riant ; je ne puis, désireux avant tout d'être sincère et vrai, éviter d'exposer aussi les conséquences des risques spéciaux auxquels ont à faire face ceux qui vivent la vie d'Afrique :

En quittant la capitale de Mutombo Katshi, nous nous étions dirigés vers Musungaïe, nous rapprochant du fleuve et comptant camper dans un hameau à mi-chemin des deux chefferies. Je ne sais quelle erreur d'itinéraire nous fît brûler l'étape projetée, de telle sorte que nous marchâmes cinq heures durant pour arriver, vers le milieu du jour, en plein marché de Bena Kabombo, à une demi-heure du village de Musungaïe. Un gîte d'étape en terre battue nous y offrant un abri assez convenable, nous nous y établîmes pour le déjeûner de midi, décidés à achever notre chemin vers le coucher du soleil.

Après un repos bien mérité, nous visitons le marché qui est certes l'un des plus importants que l'on puisse trouver dans tout le district : Sur un plateau de six ou sept cents mètres de côté, situé un peu à l'écart des quelques huttes qui forment le hameau, une foule grouillante d'au moins deux mille indigènes, venus de toute la région environnante, traite à grand renfort d'interminables discussions, l'achat et la vente des produits les plus hétéroclites qui soient. L'ordre cependant est parfaitement respecté dans cet immense marché où par rayons vraiment les vendeurs exposent sur des nattes étendues à même le sol, les articles qu'ils offrent à la convoitise des amateurs : Il y a le rayon des tissus et des toilettes pour dames — combien sommaires ! — celui des fers et outils indigènes, celui des poteries, celui des animaux vivants, de la boucherie, des céréales... que sais-je encore et cela fait un tableau châtoyant et animé au milieu duquel le passage du " juge " et de la " madame " blanche ne manque pas d'exciter une curiosité parfois si indiscrète qu'il

nous faut par moment recourir aux bons offices de mes plantons pour faire éloigner le cercle de nos admirateurs !

Pourquoi le destin voulut-il qu'en quittant ce marché, l'attention de ma femme fut attirée ce jour-là par la bicyclette de mon interprète, une machine de dame s'il vous plaît, appuyée au bord du chemin contre la paroi d'une case indigène ?

Le soleil descendant vers l'horizon s'adoucissait sur la route large et plane, au bout de laquelle pointaient les palmeraies de Musungaïe : par jeu ma femme se mit en selle et partit en avant, pédalant légèrement, vers le gîte d'étape tout proche...

Dans ce gîte où, suivant à pied, j'arrivai un quart d'heure plus tard je la retrouvai, étendue sur un lit indigène, grièvement blessée à la suite d'une chute terrible qu'elle avait faite à l'entrée du village.

Après les premiers soins tirés de la pharmacie de secours qui nous accompagne dans tous nos déplacements, je dépêche un courrier rapide au médecin de Kabinda lui demandant de venir me rejoindre de toute urgence. Il y a d'ici au chef-lieu six étapes normales que mon courrier indigène promet d'abattre en deux jours et deux nuits... Pendant quatre jours j'attends, on peut penser dans quelle angoisse un symptôme d'amélioration dans l'état de la blessée et, comme au soir du quatrième jour la situation paraît plutôt s'aggraver, il faut bien se résoudre à se rapprocher coûte que coûte du secours attendu.

Le lendemain matin, ma femme aussi confortablement installée que possible dans son hamac, nous nous remettons en route dans la direction de Kabinda. Trois heures de marche lente nous conduisent à la rive du Lubilash : La malade, dans son hamac, déposée avec d'infinies précautions au fond de l'étroite pirogue du passeur, nous traversons heureusement le fleuve large

à cet endroit de plus de trois cents mètres. Après une heure encore de route à travers les hautes herbes et les marigots qui tapissent le fond de la vallée, nous arrivons à Kassongo Mule, petite agglomération de pêcheurs où j'ai cru pouvoir camper pour la nuit : Hélas, le village est déserté ; les vivres manquent ; il y fait une température d'étuve et l'atmosphère marécageuse promet pour la tombée du jour des nuées de moustiques. Après une légère collation prise sous la tente, hâtivement dressée à l'ombre d'un bouquet de bambous, il faut, malgré l'anxiété et la fatigue, se remettre en route et escalader les premiers contreforts de la vallée, pour gagner le grand village de Goie Mukaba, perché sur une crête à dix kilomètres plus à l'Est...

Il est cinq heures du soir lorsque nous arrivons, par des sentiers de chèvres, à la maison de passagers de Goie Mukaba. Une nuit terrible suit cet effort, mais heureusement une amélioration sensible dans l'état de la malade se manifeste le lendemain et nous pouvons nous remettre en route le jour suivant. Lorsque nous rejoignons enfin au village de Gonzo, à deux jours de Kabinda, le médecin qui, de son côté, a fait toute diligence, il peut, après avoir prodigué à la blessée les soins les plus dévoués, déclarer que tout danger est écarté...

Nous sommes rentrés à Kabinda le 22 décembre, heureux comme on peut l'imaginer de retrouver après ces jours d'épreuve le calme et le repos du home colonial.

* * *

Plus de deux mois se sont écoulés depuis notre rentrée au chef-lieu du district du Lomami dans les pénibles conditions ci-dessus exposées... et nous voici, en ce cinquième jour de mars (*), déjà bien loin de Kabinda

(*) Mars 1918.

sur le pont du steamer qui, par le Sankuru, le Kasaïe et le fleuve du Congo, nous mène vers Kinshassa et la voie du retour en Europe !

Vers le 15 janvier je me suis vu à nouveau obligé, par les nécessités d'une enquête judiciaire, de me rendre dans le territoire de Tshofa. J'ai fait, en quinze jours aller-retour, la route assez banale qui sépare Kabinda de cette dernière localité. Au départ, j'avais laissé ma femme en bonne voie de guérison, mais encore alitée. Je la retrouvai, fin janvier, sur pieds, mais toujours dans un état de faiblesse extrême, et le médecin ne me dissimula plus, qu'après la rude secousse éprouvée, il ne pouvait guère escompter un complet rétablissement sous le climat tropical. Mes enfants, de leur côté, depuis quelque temps, commencent à accuser eux aussi les effets du séjour africain : les deux plus jeunes se trouvent fréquemment en proie à des accès de fièvre, et les garçons, prenant l'habitude de l'empire absolu du blanc sur les noirs, se révèlent chaque jour d'un caractère plus difficile et plus rétif. Ainsi, au moment où la maladie et le surmenage viennent accabler les parents, la charge de l'éducation des enfants, que nul secours étranger ne peut ici vous aider à diriger, se fait plus délicate et plus lourde.

Dans cette occurrence, une seule solution s'imposait: le retour en Europe. Sur les instances du docteur et après un échange de radiogrammes avec Elisabethville, j'obtins le 21 février l'autorisation de reconduire ma famille à Londres.

C'est ainsi que douze jours plus tard, nous reprenions en caravane la route de Pania Mutombo. Le voyage, cette fois, fut tout à fait heureux et les étapes, dont je redoutais un peu la fatigue nouvelle pour ma femme toujours fort anémiée, furent enlevées avec brio. Il est vrai que nous avons tous maintenant l'expérience du voyage en brousse et que nous venons de traverser une

contrée riche, accueillante et facile par une route dont je connais presque tous les détours !

Arrivés hier au poste de Pania où nous avons été reçus d'une façon charmante par l'administrateur, nous étions à table le midi sous la veranda ombragée d'un lattis de bambous découpés, lorsque le son grave d'une sirène et les cris enthousiastes des nègres qui hurlent : *Ollélé... Ollélé...* sont venus nous surprendre: C'est le *Luxembourg,* le steamer du Kasaï qui doit nous emmener. Il est arrivé plus tôt que nous ne l'attendions et, aussitôt un avis du capitaine nous informe que nous devons nous embarquer d'urgence, le bateau devant redescendre à Lusambo le lendemain à la première heure. Nous avons passé l'après-midi à embarquer nos bagages, à aménager les trois cabines qui nous sont dévolues pour le trajet de quinze jours, nous séparant de Kinshassa... et ce matin, aux premiers rayons du soleil levant, tandis que les blancs du poste, envoyaient leur dernier adieu aux partants, le bateau se détachait lentement de la rive et prenait le milieu du courant en saluant de trois coups de sirène la terre du Katanga que nous venions de quitter.

Nous voguons maintenant sur les eaux majestueuses, entre les hautes falaises sanglantes du Sankuru *Vers le Bas-Congo.*

CHAPITRE VII

Vers le Bas-Congo

Le Luxembourg. — Lusambo. — Niengele et la Condue. — La correspondance pour Luebo. — Les diamants du Kasaïe. — Dima la belle et la C. K. — Le Kwango. — Kwamouth et le fleuve Congo. — Arrivée à Kinshassa. — Léopoldville. — La Croix-Rouge. — Le pays de l'imprévu. — Séparation. — La famille au Congo.

Le *Luxembourg*, spécialement affecté au service des passagers du Sankuru-Kasaïe, est l'un des steamers les plus confortablement aménagés et les mieux agencés de toute la flotille de la marine coloniale : c'est un navire à fond plat, propulsé de l'arrière par deux roues à aubes jumelées. Le bateau est à deux ponts; on pourrait dire à deux étages, ces ponts se superposant symétriquement. Au rez-de-chaussée se trouvent les machines, les cuisines, les cabines du personnel et les installations volantes des passagers noirs. L'étage supérieur est entièrement consacré aux passagers blancs sauf l'extrême avant réservé au capitaine et à la timonerie Douze cabines à deux couchettes, suffisamment spacieuses, éclairées à l'électricité, s'ouvrent sur le pont-promenade. Un large spardeck, au centre du vapeur sert à la fois de lieu de réunion et de place à manger pour les passagers. Des salles de douches sont installées à l'arrière et tout le pont est protégé contre le soleil tro-

pical par une épaisse toiture. Par cette matinée radieuse nous demeurons installés dans nos fauteuils pliants, sur le pont du steamer où va se confiner notre vie pendant les quinze jours que prend la descente du Sankuru et du Kasaïe. Le bateau file bon train au gré du courant tandis que les rives du fleuve déroulent devant nos yeux leur panorama châtoyant et lumineux. Ce sont tantôt d'inextricables forêts dominées par les géants de la sylve tropicale dont les racines noueuses et formidables baignent dans le fleuve même. Plus souvent ce sont des falaises abruptes largement éclaboussées d'ocre et de carmin rutilant, grêlées d'une infinité de petits trous noirs d'où sortent en sifflant des vols aigus de perroquets gris.

Parfois, aux endroits où des palmeraies décèlent un village perché sur les hauteurs, quelques pirogues sveltes s'abritent craintivement sous les dômes feuillus de la rive... Nous dépassons Batempas, où les constructions nombreuses d'une importante factorerie de la Compagnie du Kasaïe érigent leurs toits de chaume fignolés dans une clairière évidemment défrichée à la hache au milieu de l'enserrante ceinture des bois épais. Plus loin, sur des hauteurs dénudées, le camp militaire de la Moamba domine le cours du fleuve de ses maisons claires; c'est l'un des centres de cantonnement de la force publique coloniale, installé à proximité de Lusambo, chef-lieu du District du Sankuru dont nous apercevons bientôt et successivement les villages indigènes et l'importante agglomération européenne.

Il est deux heures lorsque le *Luxembourg* accoste au *beach* où il va stationner jusqu'au lendemain midi pour prendre cette fois son plein de passagers. Sous l'intelligente impulsion de son Commissaire de District actuel, Lusambo, en ces toutes dernières années, a pris un développement considérable. Chef-lieu de District, siège d'un tribunal de 1re Instance, d'une école profession-

nelle de la colonie, cette localité concentre en outre presque toute l'activité commerciale des deux districts voisins : Lomami et Kasaïe. Un grand nombre de factoreries s'y sont établies et y prospèrent splendidement. C'est beaucoup mieux qu'un poste, une petite ville à l'aspect riant et animé. De larges avenues ombragées de manguiers se bordent de charmantes villas de brique rouge ceinturées de jardins fleuris. C'est presque un boulevard qui, entre le fleuve et les courts de tennis soigneusement dessinés, mène au parc, au milieu duquel s'élève la coquette habitation à deux étages du Commissaire du District. Il n'y a plus ici de maisons de pisé ou de briques sèches coiffées de leur épais matelas de paille brune. Toutes les habitations de fonctionnaires sont en matériaux durs gaiement couvertes de tuiles rouges, et les intérieurs aménagés et meublés cependant avec les ressources locales ne laissent pas grand' chose à envier au confort européen. J'ai vu de là certains mobiliers, que l'on aurait pu croire importés en droite ligne de chez Waring et Gillows, tout simplement réalisés en bois naturels du pays à l'école professionnelle locale des Frères de la Charité.

Plus de vingt ménages de fonctionnaires sont actuellement installés à Lusambo dont la population blanche s'élève à une centaine de résidents européens. Les conditions climatériques y sont relativement bonnes, et le confort aidant, chacun se plait beaucoup dans la cité nouvelle. Le quartier commerçant est extrêmement animé. A côté des grandes factoreries de compagnies comme l'Intertropicale et l'Alberta de nombreux belges sont installés pour leur compte personnel : On y trouve même le *café* avec jeux de quilles à l'instar de chez nous. Des firmes portugaises et grecques y exploitent également des établissements importants. Ici ce ne sont plus les installations approximatives de l'intérieur où le séchoir à caoutchouc et le dépôt de noix palmiste occupent la

plus grande place : Ce sont des magasins bien montés dont les rayons et les comptoirs se chargent des produits de consommation les plus variés et où " Madame " peut aller faire ses courses comme dans une de nos bonnes villes belges...

A la soirée toutes les cabines du *Luxembourg* ont reçu leurs occupants. Mais ce n'est que le lendemain midi que le steamer démarre. Nous avons à bord le Procureur du Roi et l'Adjoint supérieur de Lusambo et leur famille qui descendent à Luebo. Plusieurs camarades de l'endroit nous accompagnent jusqu'à Niengele, station située à une heure plus bas sur le fleuve où nous attend une des surprises les plus étonnantes que j'ai rencontrée au Congo.

Le poste de Niengele n'est guère renseigné sur les cartes officielles: C'est tout uniquement l'installation commerciale de deux négociants français associés pour la récolte des produits africains et la vente des articles d'importation. Je ne m'attendais guère à le trouver fort différent du grand nombre de factoreries de l'intérieur ou du fleuve, rencontrées sur mes routes. Cependant, le steamer n'a pas encore accosté que nous sommes frappés par l'élégance des jardins en terrasse, par le quai en brique, aux balustres de ciment modelé, par le petit bassin à front de courant où se balance un gracieux canot à moteur: Nous voilà loin de la plage étroite et boueuse où l'on aborde généralement par la passerelle faite d'une planche branlante. Sur la rive les sacs de *coconut* symétriquement rangés attendent l'embarquement et le bateau sitôt arrêté, le propriétaire de l'installation monte à bord et nous invite à visiter sa résidence : Par une allée bordée de roses et d'hibiscus écarlates nous nous trouvons soudain menés devant le plus merveilleux des châteaux... en Europe — sinon en Espagne — que pût rêver une imagination de broussard fin de terme !

Imaginez la plus délicieuse villa de style moderne que vous rappellent vos souvenirs des cités jardins d'Angleterre ou des grandes stations balnéaires; tel s'avère le castel des factoriens de Niengele perdu dans une anse solitaire d'un grand fleuve Centre-Africain.

Une large baie, ouvrant sur la terrasse nous introduit dans un vaste hall rotonde modern-style, décoré avec un raffinement artistique du meilleur goût : Divan-bibliothèque, encoignures d'intimité savante, portières luxueuses de lourdes soiries orientales, lustres électriques, salonnets délicieux en alcôves, large loggia en retrait voilée d'un rideau de glycine, tout dans cet intérieur étonnant de confort et de luxe concourt à donner l'impression d'un décor parfait de quatrième acte de comédie dernier bateau...

Et que l'on n'aille pas croire que ces merveilles soient obtenues par une dure exploitation des ressources indigènes : L'installation commerciale de Niengele dont, légitimement fiers, les propriétaires nous font les honneurs détaillés tandis que les tonnes de palmistes s'empilent dans les cales du *Luxembourg,* est organisée en véritable phalanstère: A côté des magasins de gros et de détail il existe des écoles pour adultes et pour enfants où les travailleurs de la maison sont instruits par les soins de leurs patrons, les camps d'ouvriers noirs sont installés selon les principes d'une hygiène irréprochable; si l'on s'est payé le luxe d'édifier un barrage sur un clair ruisselet voisin pour faire tourner la roue de moulin actionnant la dynamo qui fournit l'énergie électrique à tout le poste, où en a profité pour créer en même temps un large et clair bassin de natation où les travailleurs peuvent s'ébattre sans craindre les crocos du fleuve... Mais la sirène nous rappelle: Il faut quitter cet oasis d'où nous emportons une fois de plus l'impression que le travail personnel, l'initiative et l'intelligence peuvent transformer en bien peu de temps (la

factorerie de Niengele telle qu'elle existe aujourd'hui date de cinq ans au plus) les pires conditions locales, et produire des résultats incomparables sur le sol tropical, parfois si ridiculement décrié ou malmené par ceux qui n'ont ni les qualités ni la volonté indispensables pour y réussir.

Une heure plus tard nous faisons une courte escale au poste de la *Condue,* centre d'exploitation de la société des Plantations Lacour. Nous embarquons ici d'énormes paniers de légumes européens et de fruits tropicaux. Les plantations de la *Condue* produisent actuellement un café exquis dont la réputation s'étend à travers toute la colonie et qui se transporte en ballots de jonc bien tressés jusqu'à Elisabethville et Kinshassa. Les plantations de la *Condue* mériteraient une visite détaillée; malheureusement l'horaire de navigation est là, inflexible, et le steamer doit, avant la nuit tombante, accomplir son parcours déterminé. A l'heure où s'allument les premières étoiles nous stoppons au milieu du courant; l'ancre est jetée et le *Luxembourg* s'arrête au milieu du fleuve. Malgré la pleine lune la navigation dans les passes constamment modifiées par les bancs de sable mouvants est trop dangereuse pour pouvoir être continuée sans risques d'échouage. Ainsi chaque nuit se passe au repos dans l'immensité calme du fleuve dont le silence n'est troublé que par la chanson monotone des grenouilles et le mugissement lointain des hippos qui s'ébattent au clair de lune dans les pâtures marécageuses de la rive.

Trois jours de navigation nous mènent à l'embouchure du Sankuru. Nous entrons dans les eaux du Kasaie en face du poste de Basongo. Les deux fleuves se confondent à cet endroit en une nappe majestueuse coupée d'une multitude d'îlots verdoyants. Ceux de nos compagnons qui se rendent à Luebo, chef-lieu du district du Kasaïe débarquent ici pour s'installer à bord de

la " délivrance " qui les attend au débarcadère. Les " délivrances " sont de petits vapeurs à fond plat, de tonnage minime et de faible tirant d'eau qui font le service des biefs navigables secondaires. Basongo est ce que l'on appelle en argot de brousse un " poste à moustiques ". Aussi après la visite que nous font à bord le chef de poste et sa charmante femme, qui paraît d'ailleurs supporter vaillamment ce séjour peu agréable, nous ne faisons pas long feu sur le pont ce soir-là : L'abri de la moustiquaire, même dans la cabine surchauffée, s'impose absolument contre les attaques incessantes des essains des maudites bestioles.

De grand matin les deux vapeurs se séparent et nous saluons une dernière fois nos camarades qui s'enfoncent vers l'intérieur tandis que nous continuons, nous autres, vers les régions plus civilisées. C'est dans l'extrême sud du District du Kasaï, à Tshikapa, que la société Forestière et Minière a commencé depuis cinq ans l'exploitation des premiers gisements de diamants découverts au Congo belge. Les prospections ont accusé dans la plus grande partie de ce territoire la présence de la pierre précieuse. Des diamants ont été trouvés jusque dans les jardins de la mission de Luebo, et trois des grandes compagnies dont les concessions s'étendent dans ces régions, la Compagnie du Kasaïe, celle du Chemin de fer Bas-Congo-Katanga et la Forminière déjà nommée poursuivent avec activité les prospections à la recherche de gisements exploitables. Il sera peut être vrai un jour de dire que le Chemin de fer Bas-Congo-Katanga aura été construit sur et avec les diamants du Congo Belge.

En attendant la Forminière seule, jusqu'à présent a ouvert des mines dont la production progresse chaque année et a passé de quinze milles carats en 1913 à cent milles carats environ au cours du dernier exercice. Les diamants de deux à trois carats du Kasaïe sont absolu-

ment parfaits. Le plus gros diamant découvert à ce jour atteignait le poids de quatorze carats; il a été offert récemment à Sa Majesté le Roi.

Il m'est revenu que les prospecteurs fondent les plus grandes espérances d'avenir sur les champs diamantifères de la région dont la production pourrait atteindre un jour vingt-cinq millions de francs suivant des avis très autorisés. Malheureusement la guerre en rendant extrêmement difficile les importations de machinerie et en arrêtant le recrutement du personnel technique indispensable est venue entraver pour longtemps peut-être le développement de l'exploitation de cette nouvelle Golconde... Il n'en reste pas moins établi qu'un vaste champ s'y ouvrira un jour à l'activité de nos ingénieurs et de nos techniciens de tous rangs. Espérons que les Belges se ront nombreux dans la pléïade de ceux qui consacreront leurs forces et leur science à faire jaillir cette richesse latente du sol colonial.

Nous venons de citer le nom de la Compagnie du Kasaïe, l'une des plus anciennes et des plus connues des grandes sociétés qui ont inauguré l'exploitation méthodique de notre domaine africain. C'est à Dima, où nous parvenons vers le dixième jour de notre voyage fluvial, que se trouve installée la direction centrale d'Afrique de cette importante entreprise dont les factoreries couvrent toute la région occidentale limitée par le Lubilash, le Sankuru et le Kasaïe.

Dima étale au bord du fleuve la magnificence de ses jardins fleuris, peuplés d'orangers, de limoniers et de cocotiers, que nous rencontrons ici pour la première fois. Au milieu du poste un énorme massif d'arbustes torturés s'émaille de fleurs porcelainées qui ressemblent à de grands gardenias odorants. Vers la maison du directeur, dont les deux étages sont presqu'enfouis dans les roses grim-

pantes, une allée de splendides *élaïs* forme une ogive naturelle de palmes vertes impénétrable aux rayons du soleil. Les maisons d'agents disséminées dans le parc sont avenantes et gaies, et tandis que le *Luxembourg* charge les produits amassés sur la rive les agents de la C. K. paraissent achever gaiement leur dîner dans le mess en rotonde qui domine le fleuve. Lorsque nous repartons, c'est au milieu des vivats de tout un peuple de négresses dont les pagnes bigarrés et étincelants mettent sur la rive une floraison de couleurs plus vives parmi les massifs fleuris de Dima la Belle !

A partir de Dima le fleuve prend un aspect vraiment majestueux: Ses rives s'effacent au lointain horizon, à peine plus bleues sur le bleu infini du ciel. N'étaient-ce les lagunes de sable d'or tapissées d'herbes hautes, les îlots rocheux étreints de frondaisons exubérantes, on se croirait par moment sur quelque lac immense. Nous croisons maintenant fréquemment d'autres steamers, appartenant à la Citas, à la Cie du Kasaï, aux Huileries du Congo Belge. Ils saluent au passage le *Luxembourg* de trois coups de sirène et s'éloignent comme poussés par la cascade d'écume étincelante que les propulseurs accrochent à leur arrière.

Dans l'après-midi nous arrivons à l'embouchure du Kwango, gros affluent du Kasaïe dont nous remontons le cours une heure durant, passant devant les bâtiments importants de la mission de Wombali pour aborder à Bandundu, chef-lieu du District du Kwango. Ce poste où nous nous arrêtons peu de temps, seulement pour prendre le courrier d'Europe, ne parait pas très attrayant. Quelques factoreries sont alignées le long de la rive et nous y trouvons, luxe inconnu depuis longtemps, des confitures et des pralines qui font, comme on le pense bien, la joie des enfants.

Nous passons la nuit de ce jour dans un petit poste de bois au-delà de Mushie. On sait en effet que les stea-

mers du fleuve sont actuellement encore chauffés au bois : Les coupes se font dans les forêts riveraines et de trois heures en trois heures environ le bateau s'arrête pour se ravitailler en combustible à l'un ou l'autre des postes de ventes où les décastères de buches équarriés attendent alignés au bord de l'eau. A la première heure nous nous remettons en route à travers les gorges de Kwa où le Kasaïe resserre entre deux murailles de rochers la masse de ses eaux avant de se voir absorbé à Kwamouth, où nous arrivons vers dix heures, dans l'étendue du fleuve Congo. Nous entrons dans le Congo, à l'endroit où il sert de frontière entre les possessions belge et française de l'Afrique centrale. Le petit poste de Kwamouth — deux ou trois maisonnettes blanches et vertes, construites à flanc de coteau sur la pointe rocheuse faisant coin au confluent des deux grands fleuves Congolais — fait face à la rive montagneuse du Congo français qui dresse ses contreforts épais à trois kilomètres de l'autre côté du Zaïre : C'est un point important qui concentre tout le transit entre les régions du Haut Kasaïe et celles du Haut Congo. Aussi y faisons-nous une longue station pour débarquer voyageurs et marchandises à destination de Stanleyville, et ce n'est que le lendemain vers dix heures du matin que nous débouchons au milieu de l'immensité du Stanley Pool dans lequel le fleuve s'étale en un lac miroitant avant de bondir d'un seul jet dans les défilés titanesques de la région des cataractes.

Après une heure de navigation sur la nappe étincelante du Pool, étalée entre les hauts sommets bleuâtres de ses lointains rivages, nous voyons briller dans les frondaisons encore distantes, du bord vers lequel nous nous dirigeons, les toitures des deux agglomérations jumelles de Kinshassa et de Léopoldville, et celles plus espacées sur la rive droite de leur sœur française : Brazzaville.

Vue du Pool, Kinshassa où nous abordons bientôt, présente l'aspect d'un bouquet touffu de verdure sombre dans les feuillages duquel se dessinent de grandes villas claires. Bientôt le pont du *Luxembourg* est envahi par les porteurs et les prisonniers qui viennent chercher les bagages des passagers. Sur la rive les pousse-pousse, fauteuils d'osier montés sur un chassis à une large roue pneumatique et allégrement propulsés par deux noirs dont l'un tire et l'autre pousse la légère machine, attendent les dames et les enfants et nous mènent en deux minutes, par une large allée de Baobabs énormes et chênus, à l'Hôtel de l'A. B. C. Il faut avoir vécu deux ans dans les installations plus que sommaires de l'intérieur, pour ressentir pleinement le bien-être que l'on éprouve à se voir transporté tout à coup dans un grand hôtel moderne où rien ne fait défaut de ce qui constitue le confort européen le plus complet : L'hôtel de la Compagnie Commerciale et Agricole du Bas-Congo est sans contredit l'une des plus belles constructions existant actuellement dans le moyen Congo. C'est un élégant bâtiment de plus de soixante mètres de façade, tout en poutrelles, briques jaunes et ciment armé. Au rez-de-chaussée s'ouvrent à front d'avenue, les bureaux et les magasins dont les larges vitrines garnies présentent l'aspect coquet et attirant des étalages européens. Deux escaliers extérieurs conduisent au bel-étage où s'ouvrent de chaque côté du grand hall d'entrée les salles du bar et du restaurant meublées des petites tables coquettement dressées qui attendent les dîneurs. Aux deux étages supérieurs les chambres de voyageurs ouvrent leurs vastes baies sur de larges terrasses circulaires dont la face postérieure domine par dessus des jardins en gradins, le merveilleux panorama du Stanley-Pool. Après les longues pérégrinations de ces derniers mois, nous nous sentons si heureux de trouver enfin une installation ne laissant

en rien à désirer que nous décidons de passer à Kinshassa la quinzaine qui nous sépare de l'époque du départ de l'*Albertville*.

Le steamer de la C. M. B. C. quittera Matadi, nous dit-on, vers le cinq ou le six avril. Nous passons la journée du lendemain, dimanche, dans l'animation joyeuse du grand hôtel où résident en ce moment beaucoup de passagers descendus de tous les points de la Colonie pour prendre eux aussi la voie du retour vers l'Europe. A l'heure où la brise du soir ramène la fraîcheur, il y a foule sur la grande terrasse du Bar où les habitants de Kinshassa viennent se mêler aux passagers : On retrouve des camarades, les cercles se forment, les joueurs évoluent autour des billiards, au piano un amateur esquisse la valse à la mode et parmi les groupes joyeux les toilettes claires des dames — très nombreuses à Kin — mettent une gaité nouvelle : On se croirait plutôt dans quelque casino d'une station d'été qu'à la terrasse d'un des établissements d'une cité neuve congolaise, n'étaient-ce les boys plus noirs dans leurs livrées blanches qui servent les " demis " et les gobelets de champagne.

Nous nous embarquons de bonne heure le lendemain matin dans le train-tramway de la Compagnie du chemin de fer du Congo qui, plusieurs fois par jour, fait la navette entre la métropole commerciale du Congo et Léopoldville, siège des services administratifs du District du Moyen Congo et capitale de la nouvelle province du Congo-Kasaïe : C'est la journée des visites officielles qu'il convient de faire aux collègues et aux hauts fonctionnaires locaux lorsque l'on est de passage dans un centre colonial. Ce n'est d'ailleurs que tout plaisir à Léopoldville, où nous rencontrons un accueil charmant tant auprès des membres du Tribunal de 1re Instance que de la part des hauts magistrats du Tribu-

nal d'Appel de Boma en ce moment en session dans cette localité : Bien plus, tandis que chacun s'ingénie à faire fête à nos enfants qui ont, je ne sais comment, conquis la sympathie générale, voici que germe l'idée de me retenir dans ce milieu si cordial : Le parquet du Substitut du procureur du Roi de Léopoldville est dépourvu de titulaire depuis plusieurs semaines : Cette situation ne peut se prolonger dans un centre de telle importance; d'autre part je devrais encore faire cinq mois de service pour effectuer mon terme régulier; le changement d'air, le repos absolu du voyage sur le fleuve ont apporté une amélioration considérable à l'état de santé de ma femme qui est en bonne voie de complet rétablissement. Pourquoi ne pas terminer notre séjour dans le milieu charmant et dans le confort de cette grande station et où la présence d'une organisation médicale de premier ordre offre les garanties les plus sérieuses... Après mure réflexion, nous prenons le parti le plus sage : Celui de nous en référer à la décision des autorités médicales et c'est ainsi que le lendemain je présente tout mon monde à l'examen du médecin chef de service de la Croix Rouge de Léopoldville. C'est à Léopoldville en effet, point d'intersection et de réunion de toutes les voies de pénétration vers les districts intérieurs, que se trouve installé l'Hôpital central de la Colonie : Dans le vaste bâtiment clair dominant le plateau de Léo, tous ceux qui, sur ordonnance médicale se voient forcés de quitter leurs postes lointains, subissent un dernier examen qui décide de leur maintien en service ou de leur envoi en congé de maladie. Deux médecins, hommes de science et de dévouement s'il en fut, sont chargés de ce service important et disposent pour l'hospitalisation et les soins, des installations et du matériel le plus moderne : Vaste laboratoire, salles d'opération et de visite montées sur le modèle des plus parfaites cliniques européennes, salles

d'isolement et de repos où veille sans cesse la sollicitude maternelle d'admirables religieuses.

C'est là que fut prononcé l'arrêt de la faculté décrétant que si je consentais à rester au service colonial jusqu'à fin août, il était plus sage de laisser retourner en Europe pour s'y refaire complètement des épreuves traversées, ma femme et mes enfants... Et je m'arrêterai à cette solution, acceptant une courte séparation nouvelle, puisqu'aussi bien il n'y avait plus guère maintenant de difficultés à la poursuite du voyage et que dans ces conditions je pouvais difficilement me dérober au devoir professionnel.

Ainsi, une fois de plus, les circonstances se jouaient des projets les mieux arrêtés comme il en est le plus souvent d'ailleurs, dans ce pays de l'imprévu...

Le lendemain nous transportions nos pénates de Kinshassa à Léopoldville où le Commissaire général voulait bien mettre à la disposition temporaire de ma famille le vaste et coquet pavillon réservé aux hauts fonctionnaires de passage. Quatre jours plus tard je recevais la commission m'appelant au siège du ministère public près le Tribunal de Léopoldville et le six avril à sept heures du matin j'installais ma famille dans le train à destination de Thysville et de Matadi où toutes les dispositions étaient prises pour son embarquement à bord du courrier d'Europe...

Certes, on éprouve toujours un chagrin profond, un déchirement douloureux, lorsque l'on perd la douce ambiance de ses plus chères affections...

Pourquoi ne l'avouerais-je pas cependant, puisque j'écris ce journal de ma vie Congolaise pour l'édification et l'enseignement de ceux que tentera à leur tour la carrière coloniale, lorsque j'eus consommé ce sacrifice momentané, je conservais au milieu du chagrin inévitable de l'heure, la réconfortante impression d'avoir réparé l'erreur commise en croyant possible de

faire partager sans trop grands risques et inconvénients la vie coloniale à des enfants en pleine formation physique, intellectuelle et morale.

Si des centres comme Elisabethville — dont l'organisation à ce point de vue est d'ailleurs unique dans la colonie jusqu'à présent — peuvent présenter aux familles entières des opportunités un peu plus favorables, il est certain que les conditions normales de la vie Congolaise ne sont pas actuellement appropriées à l'immigration des enfants européens.

J'ai vu pour ma part s'effriter presque dès le premier mois de séjour de ma famille à Kabinda les illusions que je m'étais forgées à ce sujet. La constitution robuste des miens a évité toute conséquence néfaste à cette expérience... peut-être plus tard le souvenir de leur séjour en Afrique ramènera-t-il mes enfants vers les carrières coloniales : Ils ne retourneront en tout cas au Congo que lorsqu'ils auront acquis la résistance physique et la formation scientifique nécessaires pour aborder avec chances de succès la voie où je les aurai précédés en leur y faisant faire prématurément, un premier pas !

CHAPITRE VIII.

Deux mois au Stanley-Pool

Installation. — La vie à Leo. — Le tribunal. — La Marine du Haut-Congo. — A l'école primaire. — Brazzaville. — Kinshassa métropole commerciale. — Les grandes entreprises. — Une " cause célèbre ". — Excursion aux rapides du Congo. — Session en brousse. — La mission de Kisantu. — Madimba. — Commerce local. — Où nous tuons un éléphant. — Rentrée à Leo. — Toujours l'Imprévu!

L'agglomération urbaine de Léopoldville s'étend sur trois plateaux, séparés par deux ravins profonds. Ces plateaux sont disposés en hémicycle au fond de la dernière crique du Stanley-Pool, précédant immédiatement le large couloir par où le fleuve se précipite vers le Bas-Congo en rapides torrentueux.

La gare, terminus du chemin de fer de Matadi au Pool, où l'on débarque en arrivant de Kinshassa est située sur le premier plateau, en pleine ville commerciale, entre les deux grandes cités indigènes de *Village Belge et Kilimani* : Cet endroit, la topographie locale se dénomme le faubourg de *Galièma*. La mission des R. P. de Scheut, l'église paroissiale et les écoles primaire et professionnelle, des Frères de la Doctrine Chrétienne sont installées sur la seconde éminence; dominée par les bâtiments clairs de la Croix-Rouge, la

ville officielle, résidence des fonctionnaires et siège des services administratifs, niche ses maisons blanches dans les bouquets de verdure accrochés aux flancs de la troisième colline. De chacune des trois hauteurs, descendent de larges avenues qui viennent aboutir à ce que l'on pourrait appeler la *Marine parade,* vaste terre-plein ombragé d'énormes cocotiers, entouré d'hibiscus verts aux grandes fleurs écarlates, qui s'étalent à front des quais, des débarcadères et des entrepôts du port de Léopoldville.

A mi-côte de l'avenue centrale de la ville officielle, se font face aux deux côtés d'un vaste square ombragé, le pavillon du vice-gouverneur de la province et le Palais de Justice.

Les habitations des magistrats et des médecins de la Colonie occupent le haut du plateau : Ce sont des maisons coloniales sans étages, en briques et ciment, entourées d'une large véranda et d'un jardin clôturé, confortablement meublées à l'Européenne : Ma demeure est située à front d'avenue, tout à côté du bâtiment du Parquet où du matin au soir défile le peuple des plantons, des policiers, des témoins et des justiciables.

Indépendamment des territoires de l'intérieur, les deux agglomérations de Kin et de Leo ressortissent au Parquet local. Elles sont toutes deux placées sous la surveillance d'un Commissaire de police de carrière et dans des milieux à population européenne et noire aussi dense et aussi disparate, on peut penser si les infractions journalières sont nombreuses.

Nous sommes maintenant en pleine période de transition de la saison des pluies à la saison sèche : En cette fin d'Avril, il fait au Pool une chaleur humide et lourde que la tornade journalière seule vient abattre un moment sous le balai de ses rafales. Sous la chape de plomb de cette atmosphère écrasante, l'immobilité

même laisse perler la sueur à tous les pores de la peau... Inutile de dire que je trouve, au début, la comparaison plutôt pénible avec le climat relativement doux des hauts plateaux du Katanga; mais on s'habitue vite à cette ambiance, dont pour ma part je n'ai vraiment souffert que pendant trois ou quatre après-midi superlativement torrides... et puis la saison fraîche va venir.

En attendant on fait son possible pour abattre le maximum de sa besogne pendant les heures où la température matinale adoucit l'atmosphère. Il serait d'ailleurs difficile à Leo de faire grasse matinée ! A cinq heures et demie du matin la puissante sirène des ateliers de la Marine hurle le réveil à travers toute la station. A six heures précises la fanfare endiablée de la Compagnie de la Force publique entonne de tous ses cuivres, sous mes fenêtres, des harmonies violentes dans lesquelles on reconnait par moment des lambeaux de " Sambre et Meuse " ou de " Vers l'Avenir "... La matinée se passe au travail qui reprend à deux heures et demie après la sieste sacro sainte sous ce climat. Puis après cinq heures, c'est la promenade vers Galiéma, ou les hauteurs dominant les rapides; ce sont les réunions d'amis et les soirées de bridge ou de longues causeries entre camarades : On vit à Léopoldville par groupes professionnels, dans un excellent esprit de confraternité, d'amitié et d'entr'aide mutuelle, et les passages continuels de collègues et de fonctionnaires amis descendant des districts lointains ou regagnant leur poste contribuent énormément à l'animation et à la diversion des réunions et des soirées.

Comme je l'ai déjà dit, Léopoldville est siège d'un Tribunal de première instance : Ce tribunal est sans doute après celui d'Elisabethville le plus important de la Colonie : La proximité du centre commercial et industriel de Kinshassa lui amène en effet un grand

nombre de causes civiles aussi remarquables par les problèmes juridiques qu'elles soulèvent que par les intérêts souvent considérables dont elles décident. Deux avocats, installés l'un à Kinshassa, l'autre à Brazzaville y plaident régulièrement et les audiences y sont tenues avec tout l'appareil *des prétoires* européens.

Mais il est à Leo un organisme qui, plus que tous les autres, donne à la ville sa caractéristique propre, C'est la Direction du service de la Marine du Haut Congo. Léopoldville est tête de ligne et port d'attache de tous les bateaux de l'Etat, assurant par les multiples voies navigables de la Colonie les transports et la pénétration européenne jusque dans les districts les plus éloignés.

Le long des quais du Pool trois ou quatre grands steamers à double pont sont toujours stationnés déchargeant leurs cargaisons de noix palmiste, de caoutchouc ou de copal, empilant dans leurs cales les caisses de ravitaillement, les sacs de sel ou les ballots de tissus... Sur les *slipways* des équipes de nègres halent au cabestan, en chantant leurs complaintes monotones, de petits vapeurs en réparation; sur les voies de manœuvre, les locomotives traînent avec de longs halètements grues et wagons plats; sur les chantiers de radoub les carcasses de tôle des chalands et des baleinières résonnent du matin jusqu'au soir sous les marteaux des riveteurs. Les Ateliers de la Marine de Leo font principalement le montage et la réparation de tout le matériel de navigation arrivant d'Europe le plus généralement en pièces détachées. Ils occupent un nombre considérable de travailleurs indigènes, de nombreuses équipes d'ouvriers noirs, charpentiers, mécaniciens, forgerons, dirigés eux-mêmes par une vingtaine d'artisans blancs et tout un cadre de contremaîtres, chefs de chantiers et ingénieurs techniques.

C'est dans des organismes de ce genre que les bons

ouvriers mécaniciens, ajusteurs, travailleurs des bois et métaux trouvent l'emploi de leur activité au Congo, Ils ont vite fait s'ils ont une vie saine et le sens du travail de s'y élever au-dessus de la situation qu'ils pourraient espérer dans les milieux industriels de la mère patrie, et même dans les postes de débuts dont les appointements ne sont d'ailleurs jamais inférieurs à 6.500 frs. ils jouissent dans la vie coloniale d'une considération et d'un confort qui leur seraient demeurés inconnus en Europe: Les habitations des artisans mariés qui s'alignent pour la plupart le long de l'avenue conduisant aux maisons, constituent un quartier de la cité européenne qui n'en est pas le moins coquet.

La mission de Léopoldville occupe, comme je l'ai déjà dit plus haut, le plateau central de l'agglomération: Elle est dirigée par Monseigneur Van Ronslé, Evêque et Préfet apostolique du Moyen-Congo et l'un des vétérans de l'œuvre africaine. Tout à côté se trouve l'installation des Frères de la Doctrine Chrétienne, chargés de la direction de l'école primaire officielle et de l'école professionnelle de la Colonie. La guerre ici comme partout est venue entraver l'installation de ce dernier organisme : Les bâtiments restent inachevés faute de matériaux et l'outillage indispensable ne peut s'obtenir de l'étranger en ce moment... J'ai visité en compagnie du frère Directeur les cinq classes primaires où l'instruction française est dispensée dans chacune à une cinquantaine de jeunes noirs à la mine éveillée : C'était jour d'examen et de distribution des récompenses mensuelles. Je dois dire que j'ai été émerveillé des résultats obtenus par les frères-instituteurs à tous les degrés de leur enseignement. Ce qui est le plus frappant et ce qui fait le mieux honneur au dévouement et à la méthode des professeurs, c'est la moyenne générale des résultats obtenus. On ne vous présente pas dans les classes un jeune prodige nègre dépassant ses con-

disciples de cent condées en intelligence et en application... non. Interrogez les quatre cinquièmes des élèves: vous constaterez que tous atteignent le même niveau moyen et se sont assimilé au même titre les uns que les autres, les matières enseignées, de telle sorte qu'au bout de la cinquième année d'études tous parlent et écrivent correctement le français, connaissent l'arithmétique et sont au courant des notions fondamentales des matières ressortissant au programme de l'instruction primaire : La plupart trouvent en quittant l'école des postes de clercs dans l'administration ou le commerce. Lorsqu'à côté de ces " lettrés " indigènes, l'école professionnelle pourra former des ouvriers manuels de tous métiers, l'institution des Frères de la Doctrine Chrétienne de Léopoldville sera certainement l'un des meilleurs centres de civilisation et de progrès de la Colonie.

Il n'existe pas de communication directe constante entre Leo et Brazzaville, la cité-sœur dont les toits argentés miroitent dans la verdure sombre sur l'autre rive du Pool. Un service de navigation régulier est assuré toutefois par les steamers de la Compagnie Citas entre Kinshassa et la capitale de l'Afrique Equatoriale française, et de temps à autre le remorqueur de la marine coloniale fait, pour raisons de service, la traversée du Stanley Pool. Par une matinée de clair soleil nous nous embarquons, deux de mes collègues et moi, sur ce gracieux vapeur à hélices qui nous mène en vingt minutes au débarcadère de Brazzaville. Nous quittons le remorqueur belge au pier de la marine, courte jetée en poutrelles de fer le long de laquelle dorment quelques tout petits steamers fluviaux de très ancien modèle. Par une route sablonneuse où court la voie étroite d'un Decauville, nous gagnons en quelques minutes le centre de la cité, vaste place quadrangulaire, ombragée d'arbres en quinconces, entourée de factoreries et à l'un des

angles de laquelle s'élève un marché couvert pour le moment rempli d'animation et coloré de toute la gamme des pagnes éclatants de " mesdames noires " en mal d'emplettes. De ce point central rayonnent à travers un vaste plateau de grandes avenues bordées de haies fleuries le long desquelles se succèdent, très largement espacés au milieu de jardins bien dessinés, bâtiments officiels et demeures particulières. Rien d'ailleurs de bien caractéristique dans la capitale française, sinon son immense étendue. Aussi bénissons-nous l'heureuse inspiration de nos collègues, magistrats de la République, qui après avoir fait à notre visite le plus charmant accueil, mettent à notre disposition leurs pousse-pousse, pour regagner l'embarcadère de Kinshassa... La route, longue de plus de trois kilomètres, traverse les terrains du camp militaire, en passant devant l'habitation du maire de Brazzaville et la somptueuse résidence du Général commandant les troupes coloniales de l'Afrique Equatoriale. Lorsque nous arrivons au Pier après une course endiablée, la sirène du bateau de la " Citas " annonce le départ et nous débarquons une demi-heure plus tard à Kinshassa, heureux tout de même de ne pas avoir négligé cette excursion en territoire allié.

Heureux... et vraiment aussi un peu fiers car on ne peut se défendre d'un légitime sentiment d'orgueil national lorsqu'arrivant de la capitale de la colonie voisine on se retrouve au milieu de l'animation de Kinshassa, métropole industrielle et commerciale de notre Congo.

Sortez de la gare de Kin : Tous les bâtiments qui entourent la place sont de grands magasins animés par l'afflux incessant des acheteurs et où s'étalent les marchandises les plus diverses; parcourez les artères de la cité parmi le va-et-vient continuel des passants affairés : Chaque construction porte sa firme, factorerie

dont la réputation s'étend jusque dans le Haut-Congo, ou maison-mère centralisant l'activité des succursales de la brousse qui récoltent pour elle les produits les plus divers; suivez ce rail qui enserre la ville de sa boucle circulaire : plus de dix raccordements s'en détachent qui relient à la ligne de Matadi les établissements des grandes entreprises coloniales sur lesquelles se fonde la prospérité actuelle et l'avenir économique de notre Colonie... et il n'est pas jusqu'à la cité indigène elle-même, qui ne bourdonne incessamment de l'activité de ses dix mille habitants noirs, pour le plus grand nombre travailleurs aux gages des établissements locaux.

En fait, la ville européenne de Kinshassa s'est formée de la juxtaposition des grandes concessions commerciales et industrielles autour du noyau central des quelques bâtiments officiels et des nombreux magasins de particuliers.

Il serait difficile sans doute d'énumérer toutes les raisons sociales dont les installations font de Kinshassa la métropole commerciale du Congo et dont l'action, pénétrant souvent jusqu'aux régions les plus lointaines de l'intérieur, exerce une influence directe sur toute la vie économique de la colonie. Il en est cependant qui méritent une mention parce que leur institution a marqué un progrès très net dans l'exploitation industrielle ou commerciale de la colonie qui n'en est plus, grâce à des initiatives heureuses, au temps où le caoutchouc et l'ivoire faisaient le seul fonds de sa richesse.

Si nous suivons de gauche à droite le rail circulaire qui entoure la cité commerçante de Kinshassa, nous rencontrons en premier lieu les bâtiments, dépôts et ateliers du "Syndicat d'Etudes et d'Entreprises au Congo", société au but à la fois technique et commercial dont l'activité est dévouée à l'étude et à l'installation de

tous ateliers ou usines susceptibles de s'établir au Congo : Actuellement, les bureaux techniques de la société font surtout l'entreprise générale de construction, mais ils sont en voie de réaliser très prochainement l'établissement complet de plusieurs industries locales telles que scieries mécaniques, industrie du meuble, charpenterie, tonnellerie, ateliers de réparations pour moteurs et machines industrielles diverses, chantiers navals et slipways pour le radoubage des steamers et embarcations de navigation intérieure. A côté de cette activité technique la section commerciale de la société s'intéresse tout spécialement à l'importation des matériaux de construction des machines, moteurs et machines-outils, de tous les produits utilisables dans l'industrie; de telle sorte qu'après avoir fourni de toutes pièces des installations appropriées à l'exploitation des ressources locales à ses premiers clients, le syndicat se maintient en mesure d'assurer leur ravitaillement en tous produits nécessaires à leur industrie, à quelque point du Congo qu'ils aient fixé leur installation.

L'importance d'une pareille entreprise est tout spécialement soulignée par les récentes mesures que vient de prendre notre gouvernement colonial en envoyant au Congo plusieurs missions techniques, dirigées par des spécialistes industriels belges de tout premier rang, dans le but d'étudier la possibilité d'établir sur place des usines d'exploitation des produits coloniaux : Il n'est pas sans intérêt de constater que l'initiative privée des industriels et financiers belges a prévu des possibilités que l'on n'aurait pas même osé soupçonner il y a dix ans et s'est préoccupée dès lors de procurer un organisme spécialement adapté aux nécessités locales à ceux qui auront l'audace de tenter au Congo l'établissement d'industries telles qu'on en trouve de si florissantes dans les régions les plus septentrionales de l'Union Sud-Africaine.

Après celui du Syndicat d'Etudes nous trouvons un autre raccordement se dirigeant vers les établissements de la firme fondée il y a plusieurs années déjà par le Dr Dryepondt, un de nos coloniaux de la première heure dont les factoreries d'achat de produits et de vente de marchandises importées sont installées dans la région du haut fleuve.

Plus loin, voici les installations de la puissante Compagnie Anglo-Belge des Huileries du Congo, fondée récemment encore par Sir William Lever, dont les postes de récolte couvrent les immenses concessions du Kwango, de l'Equateur, de l'Aruwimi et des Bangala. Déjà, les steamers des Huileries du Congo Belge sillonnent le Congo et le Kasaï, apportant aux établissements de Kinshassa la palmiste précieuse dont l'huile en grandes futailles s'exporte régulièrement par chaque navire à destination de l'Europe.

Citerons-nous encore la Banque du Congo Belge qui tient guichets ouverts dans de splendides bâtiments coloniaux qui comptent parmi les plus beaux de Kinshassa, et qui apporte l'aide indispensable de son appui, de son crédit et de ses opérations à tous les commerçants de la colonie tout en assurant la gestion de la comptabilité gouvernementale.

Plus loin s'étend la concession de la "Comfina", dont l'activité s'intéresse spécialement à toutes les opérations de commerce et de commission destinées à favoriser, aider et soutenir le commerçant isolé de l'intérieur : C'est d'ici que les factoriens privés tirent la plupart des marchandises qu'ils débitent dans les postes lointains, c'est ici qu'ils écoulent sans grands risques ni difficultés les produits récoltés dans l'intérieur à leur initiative.

Voici enfin les chantiers navals de la "Citas", Compagnie de transit et de navigation, dont les steamers réguliers vont chercher aussi loin que se ramifient les

voies navigables tous les produits d'exportation et portent aux commerçants de l'intérieur les denrées nécessaires à leur commerce...

Parmi ces compagnies et ces sociétés j'en passe certainement qui mériteraient une mention à côté de celles que je cite. Autour de ces puissantes sociétés, gravite toute la constellation des entreprises dont l'activité s'étend à des districts déterminés et qui, presque toutes, ont à Kinshassa un siège ou un représentant : L'Alberta, la Compagnie du Lomami, La Belgica, la S. A. B., la C. C. C.... Combien d'autres encore...

Et puis, c'est la légion des maisons portugaises, les " Valle ", les " St Anna et Pinto ", les " Ferreira et Viegas " pour citer seulement les plus importantes, et les quelques maisons particulières que soutiennent l'intelligence et l'initiative personnelles de leurs chefs qui n'ont voulu s'inféoder à aucun groupement.

Parmi ces derniers on rencontre deux figures marquantes dont l'esprit avisé a fait réaliser au commerce colonial de sérieux progrès et a démontré une fois de plus que l'idée est l'un des principaux facteurs de développement et de succès dans tous les domaines : L'un, c'est le chef de la maison Ferreira Viegas, célèbre sous le nom de *Mampesa,* en langue indigène. Alors que dans les temps héroïques du commerce congolais on ne jetait sur le marché indigène que les indigo drill, les américains et les cotons imprimés tels qu'ils sortaient des ateliers de Belgique, d'Allemagne ou d'Angleterre, ce commerçant avisé sut trouver dans les manifestations plus ou moins artistiques de la vie native les genres de dessins qui convenaient au goût de nos populations noires : Il sut aussi les imposer à ses fournisseurs et lancer dans tout le Congo commercial du temps ces pagnes *Kitenge* que les négresses s'arrachent dans les factoreries de préférence à tous les produits du goût européen et qui ont rendu popu-

laire dans toute la population noire de la colonie le nom de leur inventeur presque à l'égal de celui du *Boula-Matari*.

La seconde de ces figures bien populaires du commerce local de Kinshassa c'est celle de M. Fabre, fabricant d'eau gazeuse, de limonades, de glace naturelle, importateur de produits comestibles frais, entrepreneur de spectacles cinématographiques et initiateur des relations intimes entre les rives françaises et belges du Stanley Pool : Il y a six ans encore, en 1912, Brazzaville, capitale française, était presqu'aussi complètement isolée de ses sœurs belges Leo et Kin que si elle se fut trouvée aux antipodes. Bien peu d'Européens se risquaient alors dans les rares pirogues indigènes qui osaient la traversée du Pool ; plus tard, lorsqu'une baleinière ou quelque petit vapeur de société passait de la rive française à la rive belge, c'était un événement marquant... et il en coûtait pour le moins cinquante francs par passager : C'est alors que M. Fabre fit venir d'Europe une petite chaloupe à vapeur qui fit régulièrement le service de Brazzaville à Kinshassa moyennant un tarif modéré. Hélas, le joli vapeur fut trop vite victime d'un accident. Mais la démonstration était faite, le service régulier créé et aujourd'hui il y a entre Brazzaville et Kinshassa quatre traversées par jour et un mouvement de passagers qui témoigne à lui seul de l'importance des relations d'affaires qui se sont créées entre les deux cités.

Comme on le voit, il ne manque pas de place à Kinshassa tant pour les individualités entreprenantes que pour les candidats aux postes administratifs ou techniques que le développement constant des entreprises locales ouvre chaque jour à nos nationaux.

On comprend sans peine que les nombreux représentants, dirigeants et employés des firmes importantes dont nous venons de donner un relevé forcément in-

complet, sont arrivés à faire de Kinshassa en même temps que le centre économique, le premier noyau de vie sociale et d'opinion publique indépendante de la Colonie. Depuis quelques années, il s'est créé à Kinshassa une Chambre de Commerce présidée par M. Hauzeur, Directeur de la Citas, qui, dans ses réunions et ses rapports sait aborder de front l'étude des questions économiques et des intérêts généraux. Les chefs des entreprises privées importantes de Kin et de Matadi ont d'ailleurs été invités à faire partie du Conseil du gouvernement qui, depuis le début des hostilités européennes, supplée à Boma le Conseil Colonial de Bruxelles dans l'impossibilité de se réunir efficacement.

Cependant, dans ce milieu européanisé, par la force magique de l'impulsion économique, l'un ou l'autre événement surgit encore de temps à autre qui rappelle le voisinage immédiatement proche encore de la barbarie ambiante : Ce serait par exemple une erreur de croire que, parce qu'ils nous ont emprunté le faux col et le complet veston des dimanches, nos " frères noirs " employés de Chemin de fer ou travailleurs de grandes firmes ont abandonné complètement leurs superstitions primitives, abdiqué leurs haines de races ou transformé leurs conceptions sauvages de la loi du talion.

Nous l'avons pu constater encore au cours d'une affaire judiciaire sensationnelle qui, pendant mon séjour, a amené devant la Chambre correctionnelle du tribunal de Léopoldville, plus de trente-cinq prévenus: Pour les beaux yeux d'une fille de Lusambo, répondant d'ailleurs au nom très chrétien d'Henriette, Gongo, jeune mécanicien Batetela, fils d'un chef du Kasaï, s'est colleté avec un quelconque charpentier Baluba dont, au cour du combat singulier. il a — *horresco referens* — déchiré la culotte !... La jeunesse Baluba du " village belge " a décidé de demander à Gongo répa-

ration, pécuniaire bien entendu, de cet outrage : En bande, le lendemain, ils se rendent chez Gongo, qui, prévenu, les attend, entouré de nombreux partisans : Une bagarre générale éclate et lorsque les fez rouges arrivent, Gongo a déjà été transporté très mal arrangé dans son *chimbèque*. Malheureusement, son adversaire de la veille est resté, lui, inanimé sur le terrain : Trois camarades le croient mort et n'ont d'autre idée que de le venger sur-le-champ. Tandis que la police emmènent les vagues comparses de la bagarre, ils vont droit à la case de Gongo. Tous les mâles ont fui à l'apparition des policiers et seules quelques femmes entourent et soignent le blessé. Elles refusent d'ouvrir aux forcenés. Alors, d'un seul effort, on brise le chassis de la fenêtre qui s'ouvre juste au-dessus du lit de Gongo et l'un des Baluba, d'un seul coup de casse-tête, fracasse le crâne du blessé étendu sans connaissance.

Les débats de cette affaire qui a passionné tous les milieux indigènes de Kinshassa ont été suivis par des groupes nombreux de " délégués " des deux races rivales et il y eut dans le public de sourdes protestations lorsque l'assassin de Gongo ne fut condamné qu'à la détention perpétuelle, ses comparses encaissant pour leur part un total coquet d'années de prison. Le nègre, même frotté de civilisation, mettra quelques générations encore à comprendre les principes en vertu desquels nous l'administrons et le jugeons...

Nous ne pouvons trop nous en étonner si nous réfléchissons un instant. Ceux-là qui, pour première manifestation de civilisation, se bornent à singer l'extérieur des blancs n'ont-ils pas vu de leurs yeux leurs pères assiégeant Stanley dans son camp du mont Léopold, dont les vestiges dominent encore aujourd'hui le promontoire qui sépare la dernière crique du Stanley Pool des premiers rapides de la région des Cataractes ?

Nous avons profité du passage à Leo d'un de nos

collègues se rendant dans un poste du Haut fleuve, pour organiser, par un des premiers dimanches de saison sèche, une excursion corsée de pique-nique aux rapides du Congo. On quitte Leo par la route longeant les bâtiments de la Croix-Rouge et la prison, tout au haut du plateau. Le chemin traverse le camp militaire où, par cette belle matinée dominicale, nos guerriers khaki au repos se paient un doux *far niente* devant le seuil de leurs *chimbèques*. La route bientôt se change en un sentier indigène comme j'en ai foulé tant dans le Lomami. Nous traversons un petit hameau de pêcheurs où, devant leurs cases primitives, les hommes s'occupent à tresser des nasses en lamelles de bambou et nous débouchons au bout d'une heure de marche au milieu du chaos le plus étonnant de blocs basaltiques qui se puisse concevoir. Les formidables cubes de ciment armé que l'art de nos ingénieurs entassent pêle-mêle au pied des jetées extérieures abritant les rades de nos ports sont des fétus auprès des rocs noirs que la fureur millénaire du fleuve arrache à son lit trop déclive et superpose sur ses bords en murailles fantastiques ou en champs étendus que la décrue révèle à la saison sèche. Dans le chenal central coupé d'un îlot rocailleux où tremblent quelques arbustes éternellement secoués dirait-on par l'assaut des remous et des lames, la masse des eaux du Pool entraînée à une vitesse vertigineuse se presse et se cabre, se heurte et se retourne, jaillit et fuse, en vagues, en montagnes, en cascades, en jets étourdissants : sur la fange limoneuse d'un gouffre qui se creuse, s'abat le manteau d'hermine d'une lame écroulée; dans la cuvette glauque d'un tourbillon qui fuit une envolée d'embruns retombe en pluie de gemmes multicolores... Il semble que le tonnerre règne en maître perpétuel sur ce bouillonnement d'enfer. On ne se lasse pas de ce spectacle de force incommensurable, indomptée et inutile. Toujours semblable à lui-même

dans l'ensemble mais varié infiniment dans les détails et le mouvement, il capte et retient l'attention, asservit la pensée, comme le spectacle infini de la mer... Nous avons dressé notre table sur un monolithe planté, à l'ombre d'un grand arbre jailli on se demande comment d'entre les blocs granitiques de la rive. A nos pieds, séparée du torrent furieux par une muraille de blocs entassés sur une lagune sablonneuse, le calme d'une petite crique miroitante, contraste étrangement avec le tourbillonnement éperdu des rapides...

Dans l'après-midi, nous avons traversé non sans peines, glissades imprévues et bains forcés, cette crique d'ailleurs peu profonde et nous avons longuement vagué parmi les blocs erratiques, à l'extrême bord du torrent inlassable, fouettés par les embruns et parfois surpris par l'escalade imprévue d'une vague sournoise. Puis, vite séchés au grand soleil qui recuit les rochers écroulés, nous avons repris la route de Leo enchantés de cette excursion à l'un des sîtes les plus étonnants qu'il me fut donné d'approcher au cours de ma traversée d'Afrique.

Un mois et demi s'est écoulé depuis mon installation à Léopoldville. Nous sommes arrivés au 15 mai et la température a changé du tout au tout depuis quelques jours : On s'éveille le matin dans le brouillard qui voile de son ouate humide le panorama de lac italien du Pool, et s'évanouit vers neuf heures en accrochant des écharpes légères au sommet des grands cocotiers jaunissants. Pendant la journée, l'ardeur du soleil est tempérée par la permanence de nuages qui ne se résolvent plus en pluies et les soirées doucement caressées par une brise fraîche deviennent délicieuses : Presque sans transition autre que l'hypertrophie de chaleur humide des semaines précédentes, nous sommes entrés en saison sèche.

Sur ces entrefaites, le tribunal de Léopoldville s'est

vu dans l'obligation de fixer une session extraordinaire dans le territoire de Madimba, région située sur la ligne de Matadi. Seulement, le rail dans ce district remplace les routes de caravane du Lomami et c'est ainsi qu'embarqués le 17 mai au matin à Leo, dans une confortable voiture de la Compagnie du Chemin de fer du Congo, nous arrivons, le juge, le greffier et moi, à la station de Kisantu, vers quatre heures de l'après-midi, après avoir couvert une distance de près de cent trente kilomètres.

Informé que nous devions juger une affaire indigène assez grave dans un village voisin, le R. P. Devos, Préfet Apostolique du Kwango, nous a offert l'hospitalité à la mission de Kisantu, maison-mère des R.R. P.P. Jésuites dans la Colonie.

Très aimablement, un des Pères de la Mission nous attend à la gare et nous offre, pour faire les vingt minutes de route conduisant au couvent, de prendre place dans un petit char rustique tiré par deux bœufs nerveux et trapus, aux cornes acérées — véhicule assurément original, mais en tout cas extrêmement pratique. Nous arrivons ainsi tels des merovingiens de la bonne époque, par une allée de palissandres aux minces fûts gris d'argent et de crotons aux feuillages jaspés de mille teintes, devant la façade latérale du cloître, vaste bâtiment de style sobre mais de ligne et de conception impeccables. Bientôt nous sommes installés dans les chambres austères sans doute mais claires et agréables qui nous ont été réservées et, après le repas, pris au réfectoire de la communauté, la journée se termine par le coup de cloche qui appelle les missionnaires à l'oratoire après l'heure de récréation que nous avons passée en excellente causerie sur la terrasse du cloître.

Nos devoirs judiciaires accomplis, nous avons visité en détail le lendemain les installations de Bergeyck-St-Ignace, (nom officiel de la mission de Kisantu) : en

dehors des classes où l'instruction est dispensée à la jeunesse des environs, la mission, par l'organe de ses frères convers continue l'éducation et la formation de ses pupilles, dans ses champs d'élevage et d'expériences agricoles et dans les ateliers divers où est réparé et fabriqué même le matériel nécessaire à ses nombreuses filiales répandues dans tout le Kwango : Imprimerie où se composent livres d'étude et de lecture, forge et ferronnerie, menuiserie fine où les ouvriers noirs formés sur place font même de la sculpture de style.

Les Pères Jésuites sont partis du principe que pour travailler au relèvement des noirs, il faut s'intéresser non seulement à la vie spirituelle mais aussi à la vie matérielle de la race. Tout en les évangélisant ils tendent à placer leurs néophytes dans une condition économique supérieure et ils vont dans cette voie de progrès général jusqu'à s'intéresser de très près à la prophylaxie des fléaux endémiques qui décimaient, il y a peu de temps encore, les populations sur lesquelles s'exerce leur influence.

La maladie du sommeil entre autre faisait récemment encore dans ces régions de terribles ravages. Il semblait que ceux mêmes qui échappaient à la contagion directe voyaient se tarir en eux les sources de la vie tant la natalité était effroyablement réduite dans le bas Congo.

Depuis que les missionnaires du Kwango ont apporté leur dévouée collaboration à la lutte contre le terrible fléau ses effets néfastes sont en constante dégression dans la contrée. Nous en avons fait la remarque singulièrement édifiante en assistant le lendemain dans l'Eglise de Kisantu à la Grand'Messe de Pentecôte. Sur deux ou trois cents jeunes femmes chrétiennes qui suivaient avec recueillement l'office, agenouillées sur les dalles de la nef, il en était peu qui ne fussent pas chargées du doux fardeau d'un tout petit

— car au Congo on ne laisse pas bébé à la maison — et je vous assure que le spectacle est frappant pour celui qui a vu, après les pépinières d'hommes du Lomami, les agglomérations stériles des centres et les villages morts d'autres régions du Bas-Congo.

Ce souci d'amélioration scientifique de la race, nous l'avons encore retrouvé dans toutes les installations du couvent tout voisin des Sœurs de Notre-Dame où ces religieuses élèvent et instruisent tout un pensionnat de jeunes négresses. Là, aussi, nous retrouvons à côté des classes, des salles d'apprentissage de couture, des buanderies et ateliers de repassage, de la ferme-laiterie modèle, installés selon les méthodes les plus modernes et les principes d'hygiène les plus rigoureux, le dispensaire où ne manque ni la pharmacie complète, ni la balance de précision, ni même le microscope... et où le cahier d'examen renseigne le processus sanitaire de chacune des pensionnaires dont l'évolution physique est médicalement étudiée et suivie pas à pas.

Les religieuses de Kisantu pratiquent même à leur dispensaire l'œuvre de la " Goutte de lait ", et c'est chez elles que les jeunes mamans des environs viennent s'initier aux règles de l'hygiène infantile.

Ainsi dans la collaboration étroite des deux missions se préparent les éléments d'une race saine et forte, solidement instruite dans les divers métiers et travaux agricoles et dont les générations successives peupleront dans l'avenir les terres amendées du Kwango et du Kwilu de familles dociles et laborieuses.

Ce n'est pas ici que l'on sacrifie l'avenir à l'appât fallacieux des réalisations immédiates. Beaucoup de fonctionnaires pourraient prendre d'utiles leçons chez les Pères de Kisantu...

Dans l'après-midi, nous allons sous la conduite d'un de nos aimables hôtes, visiter le jardin botanique et d'essai de la mission, dont la création, le développe-

ment et la réputation dans le monde des sciences tropicales sont dûs à l'incessant labeur du R. F. Gillet, qui a su, au cours d'une longue carrière africaine, réunir une des collections les plus complètes qui soient de la flore et de la sylviculture équatoriale. Malheureusement, le F. Gillet est pour le moment en congé en Europe. Nous n'avons donc pu qu'admirer les bananeraies aux espèces variées, l'orangerie, les allées de mandariniers, les plantations d'essai d'arbres fruitiers européens, les cultures maraîchères, les avenues de crotons qui semblent refléter le soleil dans la boule de leur feuillage éclatant, les rocailles ombragées toutes tapissées de plantes grimpantes et de fleurettes aggripées, les collections embaumées de roses, les champs étincelants de cannas flamboyants ou hirsutes de cactus tourmentés... Nous avons cueilli des prunes fraîches, maraudé des ananas dorés et des oranges de Californie grosses comme des têtes d'enfant, secoué l'arbre à pain et fait jaillir l'eau cristalline du tronc du palmier-source...

Et nous avons quitté ce Paradis terrestre avec le seul regret de ne pouvoir emporter dans notre moisson de fruits rares que la mémoire des couleurs et le souvenir des parfums de ces floralies africaines.

La température de la région de Kisantu est absolument idéale. Nous sommes ici à moins de cinquante kilomètres de Thysville, qui est le point culminant par où la ligne du Chemin de fer du Congo franchit la chaîne des Monts de Cristal. Une excursion champêtre a été organisée pour le lundi de Pentecôte et de bon matin nous voici en route dans trois de ces charrettes à bœufs qui ont fait notre étonnement le jour de l'arrivée. Nous filons à vive allure, chaque char conduit par un missionnaire qui a l'expérience du mode de traction. La route large le long de laquelle nous rencontrons des plantations d'arachides, de riz et de coton,

nous conduit à travers un pays assez accidenté de pâturages roux où sont disséminés sur les hauteurs, des Kraals abritant, en troupeaux de vingt à trente têtes, les élevages de bêtes à cornes de la mission. Dans nos charrettes solides qui dévalent les ravins, bondissent à travers les cours d'eau et escaladent les pentes, nous ressentons par moment des impressions sans doute assez semblables à celles qui s'imposent aux occupants héroïques des Tanks du front occidental... Mais le véhicule retrouve toujours son assiette et continue imperturbablement sa route au milieu de la cohorte des élèves des pères. qui nous accompagnent en bande joyeuse et fièrement ingambe. Nous arrivons ainsi vers onze heures à une ancienne ferme où la table est dressée, la cuisine installée et notre festin rustique accueilli avec une faveur d'excursionnistes affamés. L'après-midi nous organisons des concours sportifs entre les enfants qui s'y récréent follement et nous rentrons à la nuit tombante après une excellente journée de fête.

Mais les meilleurs séjours doivent avoir une fin. Au matin du lendemain force nous est de quitter l'hospitalière maison de Kisantu où nous avons reçu un si charmant accueil et vers neuf heures du matin nous nous rembarquons à la station dans le train qui doit nous ramener dans la direction de Léo, à Madimba, où nous sommes rendus deux heures plus tard.

" Madimba " en langue *kikongo* signifie " les trous " et vraiment, le mot fait image. Le poste est établi le long de la ligne du chemin de fer sur une crête étroite entre des ravins profonds et abrupts. Une maison en brique où sont réunis les bureaux du territoire, les logements de l'administrateur et de son adjoint; une masure en pisé qui tient l'emploi de maison de passagers, occupée en ce moment par le Commandant de la Force publique du Moyen-Congo à la recherche d'un emplacement de camp militaire dans les envi-

rons; quelques huttes de soldats et de travailleurs : Voilà tout Madimba officiel. Ajoutez-y les installations de deux commerçants belges et de deux trafiquants portugais et la gare du chemin de fer : C'est toute l'agglomération.

Heureusement la température y est exquise : nous sommes encore ici sur l'un des points de la ligne de faite qui sépare le versant du Pool de celui de la mer. Nous plantons donc nos tentes à l'ombre d'un bouquet de manguiers au sommet du plateau, et c'est là que, durant huit jours, sous les grands arbres rappelant les sessions de St-Louis ou du Roi Pausole, nous rendrons la justice en audience publique — c'est, ou jamais, le cas de le dire !

Le jeudi il y a grand marché à Madimba, et ce marché qui fait d'ailleurs la fortune des commerçants installés sur place est d'un genre tout spécial : c'est là que se traite presque tout le ravitaillement en *Chikwangue* des agglomérations indigènes de Kinshassa et de Léopoldville. La *chikwangue* de Madimba se vend sur place sous la forme d'un pain rond, de farine de manioc bouillie, entouré de feuilles maintenues par des cordelettes de fibre. Chaque boule pèse environ trois kilogs et dès le mardi de chaque semaine les femmes de toute la contrée les apportent par charge de six à huit boules dans les dépôts de Madimba. Le jour du marché les commerçants locaux achètent tout l'arrivage qui est immédiatement chargé sur des wagons que le premier train amène vers Kinshassa; la presse des vendeurs indigènes est telle que l'on a dû, comme jadis à certaines stations de tramways de Bruxelles, constituer des couloirs en chicane pour canaliser l'afflux des porteurs devant les wagons de transport. Achetée à Madimba vingt-cinq centimes environ, la chikwangue se revend à Kin et à Léo plus du double. Comme il s'agit de ravitailler une population de plus de

15.000 travailleurs dont ce produit est la base alimentaire, on peut juger du bénéfice que rapporte ce trafic très simple.

Des commerçants avisés trouveraient en bien d'autres régions du Congo le moyen d'instaurer avec succès un commerce analogue de produits indigènes, sans grever leur capital des risques inhérents aux affaires d'outre-mer : Le riz, les huiles de palme et d'arachide, le poisson séché, les pommes de terre, le maïs et les haricots sont autant de produits naturels qui, abondants dans certaines régions manquent absolument dans d'autres. Il est vraiment bizarre de constater comme beaucoup de coloniaux sont au point de vue commercial " moutons de Panurge " : Si le caoutchouc rapporte tout le monde fait du caoutchouc... On a connu et on connaît encore en ce moment la folie de la noix palmiste... Seuls quelques sages trouvent sur place un petit filon personnel qui fait tout tranquillement leur fortune. Il y a là cependant un exemple fructueux qui mériterait d'être suivi mieux que celui de ces agents et traitants des grands centres qui connaissent souvent les chutes vertigineuses après les enivrements d'une première réussite.

L'avant-veille du jour fixé pour notre départ, comme je suis à ma toilette dans ma tente, de bon matin mon attention est attirée par un grand bruit dans les plantations voisines et nos policiers viennent tout courant nous avertir qu'un éléphant solitaire ravage les champs de maïs d'un des commerçants de l'endroit et se trouve à la limite de la concession, occupé à démolir consciencieusement les cases des travailleurs. Nous saisissons nos carabines et nous nous dirigeons vers l'endroit où se trouve la bête. Elle est visiblement en furie, achevant d'écraser les restes d'une paillotte; dix, douze coups de feu crépitent et l'éléphant, en agitant les larges éventails de ses oreilles, prend la fuite

vers un ravin en barissant lugubrement. La piste n'est pas difficile à suivre : l'animal trace lui-même à travers les taillis arrachés et foulés une route de deux mètres de large. Le voici qui tente péniblement de regrimper l'autre versant du ravin. Mais il a été touché à plusieurs endroits et une derrière balle bien placée fait écrouler sa masse pesante dans le lit étroit du torrent.

Bientôt, toute la population blanche et noire du poste entoure l'énorme cadavre gris et ridé qui barre le ruisseau de son bloc formidable. Déjà soldats et travailleurs s'acharnent à coups de hache et de machette sur le cuir épais. Ils vont débiter la bête et il y aura au poste une fameuse fête de viande !... Une heure après on nous apporte les deux défenses pesant environ vingt kilogs chacune. Selon les règlements, elles sont remises à l'administration, mais nous conservons la trompe, curieux d'expérimenter pour notre compte la légendaire méthode de cuisson décrite par tous les Robinsons et que notre cuisinier nous affirme savoir mettre en pratique : Un large trou, profond de la longueur de l'appendice, est creusé dans le sol, rempli de braises ardentes pendant trois heures, puis on y place la trompe d'éléphant et l'on recouvre d'un feu qui brûlera toute la nuit. Le lendemain, notre maître-queue nous apporte victorieusement des tranches circulaires d'une viande rougeâtre qui ressemble à de la langue de bœuf en boîtes et fait un met très acceptable, sinon aussi succulent que le disent les auteurs légendaires... Enfin, le mardi 28 mai, nous reprenons le train pour Léopoldville. Dans le wagon où nous montons à la gare de Madimba nous avons le plaisir de rencontrer un collègue qui se dirige vers un poste du Haut-Congo. Nous apprenons les dernières nouvelles de Boma et, non sans surprise, je m'entends annoncer que le magistrat de Matadi ayant dû rentrer précipitamment en Europe pour cause de santé, je suis désigné pour aller

assurer temporairement l'intérim de ce poste. Toujours bien l'imprévu de la vie coloniale... En effet, en arrivant le soir à Léopoldville, je trouve les instructions adéquates du Parquet Général. Encore un déménagement !

Allons-y gaiement; aussi bien ne vaut-il pas mieux vivre une vie variée et pouvoir étudier des milieux divers pendant les trois derniers mois qui me séparent encore de la fin de mon terme ? Mon seul regret sera de laisser à Léopoldville un milieu confraternel d'excellents amis parmi lesquels j'ai fait un séjour dont je garderai le meilleur souvenir...

CHAPITRE IX.

Dans le Bas-Congo

Le Chemin de fer du Congo. — Thysville. — Arrivée à Matadi. — En " popote ". — Excursion à Ango-Ango. — Le Chaudron d'enfer. — La Pipe-Line. — Noqui, Poste portugais. — L'Hôpital de Kinkanda. — Les installations de la Compagnie du Chemin de fer du Congo. — Palaballa et la Vallée de la M'Pozo. — En lorry. — Matadi port de mer. — Les " bateaux d'Europe ". — Fin de terme. — Le départ de l' " Anversville ". — Deux jours à Boma. — L'estuaire du Congo. — En route !...

Voici venu le jour du départ. Le train qui doit me mener en deux étapes à Matadi quitte le quai de la Marine de Léopoldville à sept heures du matin. Mes bagages sont prêts et dès la pointe du jour une équipe de prisonniers est venue les enlever pour les porter au débarcadère. La principale préoccupation dans cet embarquement est de bien loger la cantine, et sur la plate-forme arrière de la voiture de chemin de fer la caisse où rafraîchissent sous quelques blocs de glace les mets et les boissons destinés aux deux repas de la journée qu'il faut assurer par ses propres moyens. Les amis, les hautes autorités de Léo, sont venus selon l'usage me saluer au départ et, bientôt, toutes les formalités remplies, les adieux cordiaux échangés, le train siffle et s'ébranle vers Kinshassa. Ici d'autres voyageurs s'embarquent à

leur tour au milieu des effusions et des " au revoir " de ceux qui restent... enfin, nous voici définitivement en route vers le Bas-Congo.

Quatre cents kilomètres séparent Léopoldville de Matadi ; le rail qui réunit ces deux points fut le premier posé dans la colonie comme chacun le sait et il n'est nullement exagéré de dire que le Chemin de fer du Congo est l'œuvre qui a le plus largement contribué au développement de l'ancien Etat Indépendant. Ce fut la première solution proposée au problème que toute terre féconde mais vaste pose à l'exploitant : " Donnez-moi des voies de communication ; je vous donnerai la richesse ". Avant l'établissement du rail, la route des caravanes qui franchissait les Monts de Cristal au milieu des pires difficultés et du climat le plus meurtrier mettait le bief maritime du fleuve à vingt jours de dur et rude portage du premier bief navigable du Congo supérieur. Aujourd'hui, six trains par jour circulant dans chaque sens sur la voie unique suppriment toute difficulté et réduisent à deux jours la durée du trajet.

Le chemin de fer du Congo est à voie étroite, à écartement de 0.90 m., malgré les dimensions restreintes que cette nécessité technique impose au matériel roulant, on doit reconnaître que les voitures de 1re classe qui, chaque lundi et chaque vendredi constituent le train direct de voyageurs, sont aussi confortables qu'il est possible de le désirer en ce moment. Chaque voiture comporte douze places ; six larges fauteuils de cuir, devant chacun desquels peut se relever une table pliante, sont disposés aux deux côtés d'un petit couloir central, et un cabinet de toilette occupe l'extrémité du compartiment.

Nous sommes huit dans la voiture qui m'emporte ce jour-là vers Thysville et comme la meilleure confraternité réunit généralement les " Congolais " — pour autant du moins qu'ils viennent de points différents de l'Afrique — nous faisons vite bon ménage. En mettant

en commun conversation, livres, jeux et provisions, on en arrive à faire une petite fête de ce long voyage d'une journée qui n'est dur cependant qu'aux heures méridiennes où le soleil chauffe d'aplomb le compartiment. La première partie du trajet n'est pour moi que la réédition de la route effectuée pour me rendre récemment à Kisantu. Le panorama est si grandiose cependant à certains passages qu'on le revoit avec un vrai plaisir. A cinquante kilomètres environ du Pool, la voie franchit un premier col et redescend en lacet au flanc d'une montagne qui domine tout le pays environnant à plusieurs lieues à la ronde. Elle suit ensuite pendant la plus grande partie du trajet la vallée de la Lukaya, petite rivière mi-voilée sous d'épaisses frondaisons et coupée de rapides en miniature. Ce n'est guère qu'au-delà de Kisantu, une fois franchi le pont qui enjambe d'une seule travée l'Inkissi, large rivière séparant le Moyen du Bas-Congo, que le chemin de fer commence à escalader les dures rampes qui doivent le mener à Thysville.

De très loin on aperçoit sur le plus haut sommet des environs l'agglomération européenne de Thysville, mais ce n'est qu'après une longue heure pendant laquelle la voie serpente péniblement, s'élevant peu à peu, dans toutes les sinuosités de la montagne, que l'on entre en gare vers cinq heures du soir. Tout devant la station s'élève, luxueux et coquet comme à Kinshassa, le grand hôtel de l'A. B. C. dont le personnel empressé attend les voyageurs à la descente du train. En un clin d'œil tous mes bagages sont transportés jusqu'à la chambre claire et confortable qui m'est réservée. L'hôtel de l' A. B. C. est rempli d'animation les jours de passage des trains qui, se croisant à Thysville deux fois par semaine, obligent tous les voyageurs à y gîter pour la nuit. Eclairée à la lumière électrique comme l'hôtel entier et toute la " ville du

chemin de fer ", la salle à manger avenante est remplie de passagers qui, le repas terminé, se répandent joyeusement aux terrasses du café. Nous profitons de la soirée niellée par une pleine lune admirable pour faire une bout de promenade dans la cité que ses fondateurs ont dédiée à la mémoire du Colonel Thys, initiateur du chemin de fer du Congo.

Thysville est un chef-lieu de territoire, mais le poste de l'Etat est certes ce qu'il y a de moins important dans l'agglomération : Un petit bâtiment en brique pour la poste ; une mauvaise maison en bois pour les bureaux et deux de ces baraques en fer, démontables et transportables comme on en voit trop encore dans les centres du Moyen et du Bas-Congo... c'est tout. A côté de cela de nombreuses et vastes factoreries occupent le quartier de la gare, mais ce qui est véritablement frappant, c'est le contraste existant entre cette misère officielle et la coquette agglomération constituée par les trente ou quarante jolies maisons des agents de la Compagnie du chemin de fer qui occupent l'autre bout de la cité : Là, de charmantes habitations toutes en matériaux durs d'Europe, plus ou moins vastes selon la situation de ceux à qui elles sont destinées mais toutes confortables et gaies, éclairées à l'électricité et gentillement meublées, sont rangées le long de magnifiques avenues de manguiers. Dans le haut de la cité une plaine de jeux comprenant un tennis, un stand de croquet et un jeu de quilles est à la disposition des agents de la compagnie, Thysville, station de relai de la ligne possède en effet un atelier important de réparation de matériel et est le siège du service des voies et travaux de la compagnie du chemin de fer: Une trentaine d'agents blancs y résident continuellement et la Société a justement compris que le confort est en Afrique une des principales conditions qui donnent aux coloniaux un bon moral et les prédispose au travail ; aussi va-t-elle jusqu'à leur

fournir d'une façon permanente la viande de boucherie à un prix extrêmement réduit et la glace quotidienne absolument gratuitement. Aussi la petite Colonie de Thysville — Chemin de fer — vit-elle dans les plus heureuses conditions... Il faut ajouter que le climat sur ces hauteurs ne ressemble en rien à celui des bords du fleuve : En ce moment, début de saison sèche, il fait franchement froid par cette belle nuit et même au plus fort de la saison chaude la température de Thysville reste absolument idéale comparativement à celle des deux extrémités de la ligne. On avait songé un moment à profiter de cette heureuse circonstance pour y édifier un sanatorium, mais la guerre est venue arrêter la réalisation de ce projet dont l'étude sera sans doute reprise un jour.

Notre train repart le lendemain dès six heures trente du matin, au milieu d'un brouillard intense qui se dissipe à mesure que nous redescendons l'autre versant de la montagne. Nous traversons pendant la matinée une vaste plaine au milieu de laquelle s'élève un formidable massif montagneux abrupt que nous contournons. Aux stations de Tumba et de Kimpese des négresses offrent en vente des fruits variés parmi lesquels dominent cependant oranges et mandarines d'ailleurs succulentes... puis ce sont de nouveau des rampes, des lacets, des courbes fantastiques à travers des montagnes rouges et des défilés sans nombre et vers cinq heures de l'après midi nous arrivons, après une descente vertigineuse de près d'une heure, au pont de la M'Pozo, à dix kilomètres de Matadi : Vingt minutes plus tard nous débouchons dans l'immense vallée du fleuve Congo par une étroite route en corniche surplombant de plus de cinquante mètres le courant majestueux enfermé entre les hauts sommets des rives et vers six heures, au jour tombant, nous entrons en gare de Matadi.

Il est un fait assez frappant dans ces voyages Africains : C'est l'apparence compliquée des questions de transports, de colis, de bagages, et par une heureuse antithèse, la simplicité avec laquelle elles se résolvent : On se met en route avec des multitudes de colis plus hétéroclites les uns que les autres. On s'épouvante par moment de voir avec quelle apparente négligence tout cela est empilé à terre, sur un quai d'arrivée ou de départ, entassé à fond de cale d'un steamer ou dans un wagon... et puis on arrive, ou passe son bulletin à un agent de transports... et une demi-heure plus tard on voit arriver à l'hôtel que l'on a choisi ou dans sa maison, la file de prisonniers enchaînés qui apporte fidèlement toute la série des colis sous la garde d'un policier noir.

C'est encore à l'hôtel de la Compagnie Commerciale et Agricole d'Alimentation du Bas-Congo que je m'installe provisoirement pour mes premiers jours de résidence à Matadi : L'établissement, comme ses deux maisons sœurs de Thysville et de Kinshassa est fort agréablement agencé avec sa grande terrasse surélevée, sa salle à manger claire et avenante et ses chambres en pourtour sur la véranda du second étage : Nous y passons avec les amis que je retrouve à Matadi une soirée exquise qui n'est interrompue que par l'extinction réglementaire de l'électricité à dix heures du soir...

Ce qui forme la raison d'être de Matadi, en cause et en justifie la vie et l'activité bourdonnante, c'est le fleuve Congo dont l'estuaire navigable, accessible aux grands navires de mer s'y arrête. C'est lui, c'est le large Zaïre à la nappe de métal gris, glissant irrésistible et lente entre les montagnes noires et les rochers roses qui l'enchassent, que l'on domine de partout et dont on admire la majestueuse grandeur dès les premiers rayons du soleil matinal.

Contre la berge du fleuve s'allonge la longue carcasse métallique du pier de débarquement où viennent accoster les grands navires. Puis ce sont les entrepôts massifs; les voies multiples de la gare et les rames de wagons au repos; les ateliers métallurgiques où se mèlent du matin au soir le souffle puissant des chaudières, le ronron des moteurs, les stridences des machines outils et la cadence rythmée des marteaux retombant sur les plaques de tôle. De là des routes en lacet taillées à coups de mines et de pics aux flancs de la montagne en escaladent les contreforts. Le long de ces chemins dallés de rocs équarris ou feutrés de sable orangé, des maisons blanches, grises, roses, étonnamment orientales, avec les persiennes discrètes qui en voilent fenêtres et terrasses, se hissent, juchées sur d'énormes pilotis de maçonnerie qui, du côté du vide, en soutiennent les assises, ou s'encastrent dans des logements nivelés pour elles aux versants des rochers. Au centre de cet amphithéâtre dont les rues successives s'étagent en gradins, le drapeau national flotte fièrement sur son mat gigantesque, au milieu d'un square fleuri de plantes ornementales, devant le bâtiment à arcades, colossal pour l'Afrique, où sont concentrés en une façon " d'hôtel de ville " cubique et gris, tous les services de l'administration locale...

Il fut un temps, paraît-il, où Matadi n'était qu'un roc nu et brûlant auquel quelques baraques de tôle ou de bois donnaient un aspect de champ de foire carbonisé... Aujourd'hui des ombrages ont grandi, des arbres ont poussé, des buissons sauvages sagement préservés se sont étalés en bouquets plus touffus, et leur verdure sombre ou claire atténue l'éclat des ocres et des vermillons rutilants de la géologie locale.

Dans ce milieu dont il contribue à aviver la couleur, évolue un peuple de commerçants européens aux costumes clairs, de femmes noires en robes multicolo-

res, enturbannées de soies vives; de métisses de St. Paul enveloppées de vrais burnous de linges blancs ou roses, de sénégalais en calottes de velours sombre et amples robes flottantes de voile bleu pâle ou de satin noir. Sous les balcons en surplomb des *casa* portugaises, des tailleurs noirs coupent et piquent à la machine les costumes fantaisistes qu'ils étalent sur une corde tendue; des sculpteurs d'ivoire fouillent d'un ciseau paresseux les pointes d'éléphants ou les défenses d'hippos et le va et vient coloré des femmes palabreuses, des travailleurs en guenilles étonnantes, anime d'un mouvement perpétuel les escarpements qui sont les rues de la cité...

Plus loin, les hauteurs environnantes se piquent des *chimbèques* lépreux des agglomérations de travailleurs indigènes, serrés comme des champignons, et de jolies habitations isolées, blanches, à volets et contrevents verts, qui semblent avoir poussé d'un jet plus sain dans l'air plus vif de la montagne.

Telle se présente en Juin 1918 la ville de Matadi, sous des aspects avenants et gais, qui ne répondent en rien aux tableaux quasi infernaux qu'en rapportent beaucoup de ceux qui ont jadis séjourné dans le bas Congo.

Il faut d'ailleurs pour être vrai, nous hâter d'ajouter que nous sommes maintenant en pleine saison fraîche et que ces mêmes roches caressées à cette époque par une brise continue, irradient paraît-il en Février-Mars des chaleurs de soixante degrés!... Evidemment il faut admettre qu'à ces moments là l'ambiance n'est plus aussi agréable!

J'ai trouvé dans cette petite ville chatoyante et exotique une résidence des plus agréable: Ma maison est un chalet de bois à quatre places, surélevé sur de larges piliers de maçonnerie; elle est entourée de manguiers qui l'ombragent à souhait et tout en face, sur

la seule esplanade peut-être de la cité, est installé l'unique court de tennis de Matadi dominant le spectacle grandiose du fleuve toujours animé du passage des barques ou des pirogues amenant les indigènes de la rive opposée. C'est là, qu'après une journée laborieuse comme elles le sont toutes et partout au Congo, on se délasse de cinq à sept, en une partie endiablée et toujours chaudement disputée.

Il ne manquerait aux agréments du Matadi de bonne saison qu'un "Club", s'il n'avait été remédié d'heureuse façon à cette lacune par une petite association privée entre camarades d'affinités sympathiques : Dans la somptueuse et vaste maison du médecin de la Compagnie du Chemin de fer, résidence qui ferait très bonne figure à l'Avenue de Tervueren à Bruxelles, pour rappeler des lieux qui nous sont chers, nous nous réunissons à cinq ex-étudiants de facultés diverses en un vrai ménage estudiantin qui nous rappelle les plus beaux jours de Liége ou de Louvain : Un cuisinier choisi nous y mijote des repas qui tirent au mieux parti des ressources locales d'ailleurs généralement abondantes et les soirées s'y passent en parties de billard, en jeux, lectures ou conversations, toujours animées et variées par les visites de camarades qu'y attirent volontiers notre cercle de bons vivants : Inutile de dire qu'on y reçoit aussi les amis de passage, si bien que "la popote" — puisqu'il faut l'appeler par son nom — est en passe de devenir célèbre depuis Boma jusqu'aux Stanley Falls...

Nous n'y sommes d'ailleurs guère casaniers et presque chaque semaine une excursion s'y organise à l'un ou l'autre des sîtes intéressants des environs. C'est ainsi que nous avons consacré le premier dimanche de mon séjour à Matadi à une expédition vers Ango-Ango et Noqui, poste frontière portugais, localités toutes deux situées en aval de Matadi. A cinq, munis de

provisions variées, soigneusement empilées dans des caisses où des blocs de glace entretiennent une fraîcheur précieuse nous nous embarquons à huit heures du matin dans une baleinière que l'effort vigoureux de six robustes rameurs enlève à bonne allure au fil du courant.

Après avoir dépassé l'oasis de la mission Anglaise. dont les jolies constructions se nichent dans un bouquet de verdure, nous atteignons l'endroit fameux où le fleuve, large jusqu'ici de plus d'un kilomètre, s'étrangle soudain entre deux pointes rocheuses qui le réduisent momentanément de moitié et se précipite furieux de cet obstacle dans le titanesque entonnoir de rochers roses que l'on a baptisé du nom de " Chaudron d'enfer " et dont il ressort en faisant un coude à angle droit. En saison des pluies lorsque les eaux sont hautes les petites embarcations doivent à cet endroit longer prudemment la rive. A cette époque-ci de l'année on peut sans grand danger traverser le "Chaudron" dans toute sa largeur; mais l'expérience n'est cependant pas sans donner un léger frisson : Le courant formidable du fleuve se résoud dans cette cuve en de larges tourbillons qui de leur périphérie paraissent aspirer vers les fonds abyssins tout ce qui s'engage dans leur cercle fatal : On sent quelle résistance opposent à l'effort des rameurs les remous inquiétants qui naissent soudain sous l'étrave de notre barque à l'endroit où il n'y avait un instant auparavant qu'une nappe d'huile... Mais nous sortons bientôt de la zone dangereuse et, glissant au fil de l'eau entre les deux rives montagneuses nous abordons dans une petite crique, proche du ponton et de la passerelle de poutrelles qui constituent le débarcadère de la Société des Pétroles au Congo, à Ango-Ango.

Cette entreprise est certes l'une des plus originales et des plus intéressantes qui se soient installées dans le

Bas-Congo dans les toutes dernières années qui ont précédé la guerre européenne: Dans le but de fournir le pétrole, combustible industriel, aux vapeurs qui font le service du haut fleuve et aux ateliers et usines d'exploitation que l'avenir verra se multiplier sans doute dans le Haut-Congo, la Compagnie a installé entre ses réservoirs du port naturel d'Ango-Ango et Kinshassa une conduite tubulaire ou *Pipe-Line* de quatre cents kilomètres dans laquelle le pétrole est refoulé par des stations de pompage échelonnées le long de la ligne du chemin de fer du Congo. Ainsi les pétroliers de haute mer peuvent amener à Ango-Ango leurs pleins chargements qui s'y trouvent automatiquement aspirés dans les réservoirs et directement pompés jusqu'aux *tanks* du Stanley Pool : En 1914, grâce à l'heureuse initiative de la Compagnie du Pétrole toutes les locomotives du Chemin de fer du Congo et plusieurs steamers du haut fleuve chauffaient au combustible liquide... hélas, la guerre en arrêtant le trafic régulier est venue entraver ce progrès comme tant d'autres : Le vapeur de la compagnie a été réquisitionné et ses bateaux-citerne restent tristement amarrés au pier de Matadi. Mais les installations soigneusement entretenues sont maintenues prêtes à fonctionner dès que les relations normales avec les centres pétrolifères pourront être renouées, et ce jour-là le long serpent noir de la *Pipe-Line* qui suit dans ses méandres le rail vers Kinshassa, portera sans répit le fluide vital à toutes les machines motrices de la Colonie.

Après avoir visité la station de pompage, où chaudières et machineries compliquées luisent de tous leurs cuivres malgré l'inaction forcée du moment, nous escaladons les raidillons en lacets qui mènent aux habitations des ingénieurs de la Compagnie érigées dans les hauteurs de la rive: Nous y retrouvons le confort, voire même le luxe que les grandes Sociétés Colo-

niales belges dispensent si généreusement et si intelligemment à leurs agents. Puis après le déjeuner organisé sur la terrasse supérieure de la maison directoriale d'où la vue embrasse le cours du fleuve depuis le "Chaudron d'enfer" jusqu'au coude de Noqui, nous reprenous notre canot pour descendre au fil de l'eau jusqu'à la petite ville frontière portugaise.

A partir de Noqui, la rive droite du Congo appartient à la Colonie de l'Angola. Noqui est un poste relativement ancien, où quelques factoreries et les bâtiments de l'administration locale se groupent autour du drapeau vert et rouge au fond d'une anse verdoyante du fleuve. Les constructions bariolées de couleurs vives y ont cet aspect méridional dont la patine et le négligé font le pittoresque des régions méditerannéennes. C'est d'ailleurs un poste peu important, la colonie voisine possédant plusieurs ports ouverts à l'Océan. Après une visite à l'Administrateur de la République, avec lequel les autorités de Matadi entretiennent tout naturellement des relations fréquentes et excellentes, nous remontons, plus lentement cette fois, en canot jusqu'à Ango-Ango où nous passons une bonne partie de la soirée. Puis, la nuit venue, par un clair de lune merveilleux, nous nous mettons en route à pied cette fois pour regagner à travers la montagne, l'hôpital de Kinkanda où nous attendent des moyens de transports adaptés à la route carossable qui redescend à Matadi. A l'hôpital où nous prenons un moment de repos nous trouvons véhicules et montures : Deux d'entre nous s'installent dans une petite voiture attelée d'une mule ; les autres se distribuent une motocyclette, un vélo, un cheval et même un placide baudet, et c'est de la sorte en cortège funambulesque, que nous regagnons le chef-lieu par la route blanche et claire sous la brise fraîche de la nuit tropicale.

La promenade vers l'hôpital de Kinkanda est l'une

des plus agréable des environs immédiats de Matadi et l'érection de ce véritable sanatorium sur la hauteur la plus élevée de la pointe qui fait face au " Chaudron d'Enfer " a été l'une des mesures qui ont le mieux contribué à faire du Matadi d'autrefois terriblement dénommé " le cimetière des blancs " une résidence où les conditions hygiéniques et climatologiques ne sont plus inférieures à celles des autres agglomérations coloniales.

Dans un centre où les conditions matérielles du trafic imposent à la grande majorité des employés blancs le travail au pier, aux entrepôts, aux ateliers de la rive du fleuve, il importait d'avoir à proximité un endroit réunissant les éléments de salubrité indispensables pour assurer dans les meilleures conditions possibles les soins, la guérison et la convalescence de ceux qui montrent de temps à autre une moindre résistance au climat ambiant de la saison chaude. La Compagnie du Chemin de fer l'a parfaitement compris. Alors qu'en 1911 encore ses agents étaient logés dans de grands caravansérails au fond de l'entonnoir de Matadi, elle a depuis cette époque créé de toutes pièces sur les premiers contreforts des hauteurs encerclant la cité, ce que l'on est convenu d'appeler la " ville haute " où de charmantes maisons, modèles d'architecture coloniale, abritent le long de spacieuses avenues ses fonctionnaires, employés et ouvriers. Chaque jour, matin, midi et soir, un vaste char-à-banc automobile fait le service entre les installations de la rive et la ville haute supprimant ainsi pour les travailleurs toute autre fatigue que celle de leur besogne même.

L'érection de l'Hôpital de Kinkanda qui fut achevé en 1914 au début même de la guerre, est venue compléter cette œuvre splendide de prophylaxie pratique : Avec sa salle d'opération et son laboratoire, ses chambres de malades et ses installations conçues selon les

exigences les plus modernes, cet établissement qui est peut-être le plus beau de l'Afrique Centrale, serait à sa place dans le plus élégant centre de cure européen, et c'est très justement qu'il fait l'orgueil du Dr Deprez, médecin chef de service de la Compagnie, qui s'y consacre avec une inlassable activité depuis six ans aidé par d'admirables Sœurs de la Charité dont la Supérieure a célébré, l'an dernier, son vingt-cinquième anniversaire d'Afrique et de dévouement à nos coloniaux souffrants.

Les résultats obtenus sont bien faits d'ailleurs pour satisfaire pleinement ceux qui ont uni leurs forces en vue d'améliorer les conditions de la vie à Matadi, et en cet ordre d'idées il serait injuste de ne pas faire part aux intelligentes initiatives de l'Administration territoriale du Bas-Congo qui ne néglige aucun effort pour assainir l'agglomération et ses environs et livrer une lutte sans merci aux moustiques propagateurs de malaria.

Le résultat heureux de ces mesures a d'ailleurs répondu en tous points aux espérances que l'on fondait sur elles. En 1917, sur une population fixe de 185 Européens, l'agglomération de Matadi n'a donné à l'hôpital de Kinkanda que vingt-quatre cas de malaria et tous ont été guéris ou très améliorés... Il est certain toutefois que le climat de Matadi impose aux résidents de sérieuses précautions hygiéniques et qu'il leur appartient à eux-mêmes surtout de se soumettre à l'absolue nécessité de prendre régulièrement la dose réglementaire de quinine et d'éviter tous excès quelconques. Moyennant l'observance de ces précautions on trouve actuellement parmi les résidents de Matadi des agents ayant un terme de service de plus de quatre années et qui supportent admirablement le climat.

Je n'ai pas manqué, au cours de mon séjour d'aller visiter le grand atelier du chemin de fer

qui constitue avec sa salle de machines-outils et ses moteurs en incessante fonction l'une des activités industrielles les plus intéressantes de la Colonie. Quand on saura que le Chemin de fer du Congo emploie normalement soixante locomotives et six cent cinquante wagons à assurer, sur une ligne tout particulièrement accidentée, un trafic qui atteint une moyenne de cinq mille tonnes mensuellement à la descente, on comprendra pourquoi tout un état-major d'artisans européens, contremaîtres, ajusteurs, chaudronniers, tourneurs et wagonnistes dirige inlassablement une pléïade d'ouvriers Sénégalais, Babonais et Sierra-Léonais effectuant toutes les réparations nécessaires à la bonne marche du service. L'état de guerre, en compliquant les difficultés du ravitaillement industriel, est venu donner un essor considérable à l'esprit d'initiative des ingénieurs de la Compagnie se voyant obligés d'entreprendre sur place les travaux qui, auparavant, s'exécutaient en Europe : réparation de chaudières, coulage de pièces de bronze ou de fonte, finissage des pièces brutes. Ces travaux et bien d'autres s'exécutent à Matadi et très souvent à l'aide de matières premières d'origine indigène, ingénieusement appropriées à des usages inattendus.

Les ateliers de Matadi comprennent en outre une station génératrice d'énergie et de lumière électrique et une machine à fabriquer la glace, fournie gratuitement à tous les agents du chemin de fer. Même la question de l'eau potable a été résolue par l'emploi de wagons-citerne qui, tous les jours, amènent une eau de source claire et limpide de la vallée de la M'Pozo, située à une dizaine de kilomètres de Matadi.

C'est par la vallée de la M'Pozo que la voie du chemin de fer, dévalant des hauteurs des Monts de cristal, gagne la vallée du fleuve Congo. C'est assurément la partie la plus pittoresque, la plus impressionnante et la

plus belle du long trajet entre Léopoldville et Matadi, et ce site digne des plus beaux que nous connaissions, nous a paru après le passage rapide de l'arrivée, mériter une excursion touristique plus approfondie.

C'est ainsi que par un brave dimanche, une machine de manœuvre nous hissait dans un fourgon ouvert en une heure et demie de dure montée, jusqu'à la station-halte de Palaballa, d'où la voie s'enfonce en palier dans le massif des Monts de Cristal. Le village de Pallaballa, siège d'une chefferie importante, des plus ancienne du Bas-Congo, est situé au point culminant de la contrée à une altitude de plus de 550 mètres. De la station, un sentier de chèvres, on pourrait même dire un escalier, ébauché dans le roc y mène en une ascension ininterrompue d'une demi-heure. Lorsque l'on arrive au sommet de la montagne, on domine toute la gorge de la M'Pozo et les hauteurs successives jusqu'à celles qui forment la muraille derrière laquelle se cache Matadi. Le pic Cambier autour duquel se déroulent les méandres de la ligne et dont l'arrête aigue frappe le nouvel arrivant, disparaît dans le tableau, et se fond, dominé, avec les sommets qui l'entourent. Le village de Palaballa catéchisé par les missionnaires protestants, présente avec ses avenues ornées de fleurs, ses longues cases en bambou tressé, régulières et symétriques, un aspect heureux et avenant. On sent que les missionnaires qui se sont donné charge de relever ces populations s'y occupent à la fois de la culture physique et de la culture morale de leurs ouailles.

Le chef de Palaballa est encore cependant un vieux de la vieille à la figure dure, au poil grisonnant, portant aux pieds de lourds anneaux de métal blanc et sur le crâne une calotte garnie de griffes de léopards... mais il nous reçoit dignement, nous fait installer sous l'auvent du gîte d'étapes, table et chaises, et nous offre un vin de palme de choix : on est presque surpris de retrouver la

brousse tout à côté du rail et de la vie européenne. Au milieu du village, dans un enclos de palissandres élancés plantés côte à côte, reposent, dans un cimetière correctement tracé les anciens chefs de l'endroit : sur un bloc de terre battue la piété des héritiers a accumulé les ustensiles les plus luxueux du ménage des défunts : pots, bassins et fusils, y voisinent en manière d'ex-voto sous la toiture en tôle ondulée qui abrite la tombe... Mais la grande curiosité de Palaballa c'est le point de vue étonnant que l'on a sur toute la contrée environnante du haut des rocs granitiques, sorte de Dolmens situés à l'est du village sur l'arète même du plateau qui domine de cent mètres au moins à pic le premier contrebas de la montagne. De cet endroit la vue embrasse près de quarante kilomètres de la voie ferrée serpentant à travers une mer de collines et de montagnes dont les crêtes moins élevées moutonnent jusqu'à l'horizon le plus lointain. A travers la brume très légère qui en estompe et en bleuit les contours, ces mamelons prennent des tons d'opale où les rayons du soleil tamisé mettent de longues stries roses et, dans les replis du terrain, la forêt étend la mousse vert et sombre de ses épaisses frondaisons. De-ci. de-là, les stations et haltes du chemin de fer, plantées à l'ombre de manguiers qui semblent minuscules, ont l'allure de ces maisonnettes joujou des bergeries d'enfants. On ne se lasse point d'admirer cette immensité grandiose aux colorations si douces, et c'est à regret que l'on s'arrache à la contemplation de ce panorama unique pour redescendre à la station. Nous y prenons pour rentrer à Matadi un moyen de locomotion original et peu banal. C'est le lorry, petit truck à quatre roues bas et plat, où nous nous installons à quatre et qui, surtout dans le paysage ambiant, donne la parfaite impression d'un wagonnet de "montagnes russes". L'appareil, placé sur la voie, libre le dimanche, est lancé sur la pente... et comme d'ici à

Matadi la descente de quatorze kilomètres ne se transforme en palier qu'à de rares et courts intervalles, on juge de l'agrément du sport. Nous dévalons à toute vitesse sur la voie en corniche qui domine de ses innombrables lacets et de ses courbes angoissantes un paysage d'une intense sauvagerie; sur les ponts de poutrelles qui franchissent les ravins le rail semble suspendu dans le vide, et, lorsque notre lorry les franchit comme un bolide au milieu du tapage résonnant et cadencé des aciers ébranlés, on a l'impression d'occuper une seconde une nacelle d'aéroplane. Nous arrivons ainsi en moins de dix minutes au bas de la rampe de Palaballa et franchissons à toute allure le pont de la M'Pozo. En contrebas, la rivière aux eaux d'un bleu intense se démène et s'agite entre les grands rochers gris qui tentent vainement de faire obstacle à son cours écumant. Entre les murailles étroites de la vallée, tachetées de vert sombre dans tous leurs replis, la M'Pozo hâte ses détours tumultueux jusqu'à l'embouchure proche où la gorge qui l'étreint s'ouvre et se confond dans la large vallée du fleuve Congo. C'est elle que nous suivons maintenant par un chemin d'une hardiesse presque téméraire qui, taillé dans le roc vif, fait juste place au passage du train accroché à cent mètres à pic au-dessus du fleuve immense. Puis les rives s'abaissent un peu, se découpent en promontoires de rochers bordés de grèves minces de sable blanc et, soudain, passé un dernier cap de pierre noire, on se trouve au milieu des voies multiples de la gare de Matadi : même par ces journées de dimanche, les locomotives de manœuvre déplacent les longues rames de wagons chargés de sacs et de barils qu'ils dirigent vers le pier où les mâts de charge des navires accostés promènent nuit et jours, leurs fardeaux aggripés, des wagons à la cale.

Le port de Matadi est en effet en ce moment en pleine activité. Le beau steamer " Albertville ", de la

Compagnie Belge Maritime du Congo est à quai depuis dix jours et se prépare au départ; l' " Afrique ", grand vapeur des Chargeurs Réunis, vient de nous arriver; et un cargo-boat belge " Princesse Clémentine " entasse dans ses cales des tonnes d'amandes palmistes et de copal.

Le séjour des navires de mer remplit toujours Matadi d'une animation nouvelle. Les hôtels regorgent de passagers arrivants ou rentrants qui attendent le jour du départ; les équipages animent le port, et comme mes amis connaissent de longue date les officiers des navires belges qui font le service régulier du Congo, nous avons, ces temps-là, des soirées pleines d'agrément, de variété et d'entrain. Jadis, l'arrivée et le départ de chaque steamer était l'occasion de grandes réceptions tant chez les autorités locales qu'à bord, où les résidents de la station trouvaient toujours un accueil empressé et l'occasion de passer des heures agréables. Le rationnement des navires a mis fin à ces festivités somptuaires et officielles, et les " anciens " paraissent regretter vivement le temps où les fêtes du bord faisaient l'un des principaux attraits de la vie locale.

Mais le temps passe : J'ai vu repartir l' " Albertville ", d'autres navires français ont fait successivement escale à Matadi, et voici que le 21 août, au jour précis où se termine mon premier terme de service africain, j'ai vu apparaître au détour du " Chaudron d'enfer ", la silhouette du steamer " Anversville " biscornue et compliquée sous son camouflage de guerre... Le grand navire est venu se ranger au pier; j'y ai retrouvé le collègue qui vient me relever à mon poste de magistrat. Dans quinze jours, nous embarquerons et ferons route vers Boma et l'Europe... Le croirez-vous, après les multiples difficultés surmontées d'une traversée de la moitié de l'Afrique, ce voyage vers l'Europe qui m'enchante parce qu'il va me ramener pour un temps vers mes

plus chères affections, paraît d'une simplicité dérisoire. Je vais m'installer sur le grand navire aussi placidement que si je m'équipais pour un voyage en pirogue de deux jours et si j'interromps aujourd'hui ce journal jusqu'à l'heure du départ, c'est pour aller faire mes adieux aux camarades que j'espère bien d'ailleurs revoir dans quelques mois.

* * *

Le samedi 31 août, dans l'après-midi, le branle-bas du chargement s'est arrêté au pier. Les longues théories de wagons où s'empilent les sacs de noix palmiste ou de copal, les fûts d'huile ou les ballots de rafia sont rentrées dans les remises; les mâts de charge du bateau ont été repliés et le panache de fumée noire qui en couronne l'énorme cheminée s'est fait plus dense et plus pressé. Vers quatre heures des chaînes de prisonniers et des files de travailleurs ont aligné sur la jetée, en monceaux hétéroclites les bagages des passagers puis, après la visite rapide des fonctionnaires de la douane coloniale qui contrôlent principalement l'exportation de l'ivoire, nous nous sommes installés à bord. Après un joyeux dîner d'adieux qui réunit les excellents camarades que je laisse à Matadi, la soirée se prolongea fort tard au fumoir de l' " Anversville " si bien que le lendemain matin, le navire larguait déjà ses amarres et relevait son ancre lorsque je montai sur le pont. Un brouillard humide suintant d'un ciel grisâtre effaçait au panorama étagé de la ville toutes les couleurs vives qui en font le charme : sur le Pier que nous quittons, quelques noirs grelottants sous la brume s'épuisent en manifestations d'adieu à leurs frères employés du bord. Déjà, le grand bateau vire au milieu du fleuve en saluant de trois coups de sirène prolongés le drapeau national qui, devant le grand bâtiment cubi-

que des services administratifs, vient de monter fièrement au mât de pavillon... Alors, c'est pendant trois heures la navigation entre les rives du fleuve qui s'éloignent et s'abaissent peu à peu, tandis que le courant se coupe d'îles basses mouchetées de maigres bouquets d'arbres et nous arrivons vers neuf heures devant Boma, capitale du Congo Belge.

Sous la pluie fine et persistante, une barque à longues vergues levantines et un petit yacht blanc se balancent mélancoliquement devant une rive faite d'une route morne bordée de grands arbres espacés et de bâtiments sans originalité; comme il est dimanche et qu'il fait mauvais temps, seuls quelques européens vêtus d'imperméables et abrités de parapluies attendent l'envoi de la passerelle. Si bien que le premier aspect de notre capitale africaine s'impose absolument semblable à celui d'une de nos petites villes endormie le long d'un quelconque canal. La journée reste froide et morne et s'écoule dans ce paysage banal sans que je quitte le bord où, vers le soir seulement, s'amène en fort contingent les habitants de Boma, heureux de trouver au bar de l' " Anversville " de la bière fraîche et un intérieur qui rappelle nos bons cafés de Bruxelles ou d'Anvers.

Le lendemain par exemple c'est bien une autre affaire. L'usage et la nécessité imposent aux fonctionnaires qui sont de passage à Boma une série de visites officielles aux autorités gouvernementales et de démarches variées dans divers bureaux généreusement disséminés aux quatre coins de l'agglomération. Ces devoirs compliqués d'attente dans les antichambres et de stationnement à des guichets variés, occupent largement les deux journées d'escale et donnent à chacun l'occasion de ne rien ignorer de la topographie locale. De la rive où s'alignent la poste, quelques bâtiments officiels et factoreries importantes, trois avenues s'élèvent vers

le plateau central où la résidence du Gouverneur Général se cache au milieu d'un parc étendu. L'une de ces routes est bordée de petites maisons de commerce et d'échoppes en tôle ou en planches; le long des deux autres s'alignent des constructions rectangulaires, massives et lourdes en ciment armé, sans couleur et sans aspect, qui sont des habitations de fonctionnaires. Au plateau cependant, quelques pavillons encadrés de verdure prennent un aspect plus riant. Malheureusement le trop grand nombre de maisons en tôle ou en planches donne à l'agglomération un aspect de provisoire et d'inachevé, et le délabrement dans lequel semblent croupir depuis longtemps certains bâtiments, occupés même par de hautes personnalités, n'est pas digne vraiment d'une capitale. Telle fut créée la cité, au temps où l'on se voyait obligé de construire vite les locaux nécessaires au moyen de matériel importé, telle est restée la ville d'aujourd'hui... avec l'usure et la décrépitude en plus, et comme périodiquement se repose la question du transfert de notre capitale coloniale vers le centre du pays, il est assez naturel que l'Etat comme les particuliers reculent jusqu'à décision en cette matière la construction d'immeubles et de monuments plus dignes de témoigner au seuil de notre colonie, de son développement et de sa prospérité.

Il faut cependant espérer dans l'intérêt de notre amour-propre national que bientôt une décision sera prise et que nous saurons donner un jour à notre Congo une capitale digne du renom artistique du peuple belge et qui ne soit pas plus longtemps inférieure même à celles de nos cités coloniales où s'est développée avec un si bel essor, en ces dernières années pourtant si difficiles, l'initiative de nos grandes entreprises privées, commerciales ou industrielles.

Nous avons quitté Boma au milieu d'un grand concours officiel, attiré par le départ d'une haute person-

nalité du monde colonial; devant l' " Anversville " cinglant vers la haute mer les rives basses et boisées du fleuve se sont écartées peu à peu; devant Banane nous avons stoppé un moment pour débarquer à bord du " Colonel Thys ", remorqueur de la Compagnie Belge Maritime, les quelque deux cents travailleurs noirs qui ont coopéré au chargement de notre navire... puis nous sommes partis vers le large, tandis que s'effacent à l'horizon les côtes basses d'où jaillissent les eaux brunes du Congo, qui nous poursuivent en mer pendant toute une journée.

CHAPITRE X.

Le retour

A bord de l' Anversville. — *Escale à Conakry.* — *Dakar et Gorée.* — *En quarantaine.* — *La fièvre espagnole.* — *La région des sous-marins.* — *Dans le Golfe de Gascogne.* — *Conclusion.*

L' " Anversville " sur lequel nous naviguons depuis deux jours à travers l'Atlantique est un beau navire de 7400 tonnes, dont les installations bien combinées permettent d'assurer une part importante des exportations de nos produits coloniaux tout en offrant au service des passagers le maximum de confort utile que l'on puisse trouver à bord d'un transatlantique. En ce temps de guerre sous-marine, le steamer bariolé de la géométrie bizarre du camouflage multicolore, avec ses appareux truqués, la gueule blafarde de ses canons issant par-dessus les bastingages, a tout un faux air de croiseur déguisé. Sitôt franchi le clair couloir du pont-promenade, on entre dans la cage d'escalier d'acajou sculpté. Sous les verrières colorées de la rotonde le hall central s'enfonce avec ses balcons successifs peuplés de larges fauteuils de cuir, et tout au fond la salle à manger très vaste étend la blancheur de ses décorations simples et l'éclat de son service étincelant. Ici, on se trouve dans l'atmosphère d'un *palace* de premier ordre... Cette impression est d'ailleurs encore nettement fortifiée par l'agencement impeccable

des cabines. J'occupe pour ma part une véritable chambrette assez vaste, avec sofa, armoire et lit de cuivre, qui ne ressemble en rien aux réduits étroits où se superposent des couchettes incommodes, trop communs sur beaucoup de navires... Et les jours s'écoulent sans heurt et sans secousses, dans ce demi-engourdissement intellectuel, ce doux matérialisme reposant, cette abstraction quasi complète du monde extérieur qui font des longues traversées la meilleure cure de repos, de calme et de tranquillité du monde : Après la promenade de la première heure dans la fraîcheur de la brise matinale, où l'on arpente à grands pas le pont encore humide du lavage journalier, viennent le déjeuner, la lecture, les jeux divers au bar où l'on trouve la bière blonde qui fait les délices des bons Belges que nous sommes....

L'après-midi ce sont les sports de pont : *deck crocket* ou autres exercices d'adresse qui attirent les passagers sur la vaste esplanade supérieure encadrée des silhouettes effilées des chaloupes de secours. A la soirée s'organisent des tables de bridge ou des concerts improvisés et rien dans cette existence ne s'avère monotone ou fastidieux sous le philtre de la grande magicienne qui porte, entoure et domine le sort de notre microcosme.

L'impression d'agrément, de confort et de sécurité persiste pendant les neuf premiers jours de la traversée au bout desquels, par une matinée malheureusement coupée de rafales de pluie et obscurcie de la course échevelée de lourds nuages sombres, nous arrivons dans la rade de Conakry. Le tableau y est charmant pendant les éclaircies où le soleil se joue, à travers les échancrures du ciel tourmenté. Sur l'île verdoyante qui se dentèle du feuillage des élaïs et s'assombrit des vastes ombrages de baobabs géants les murs blancs et les toits roses de la ville sourient à travers les frondaisons.

Un petit phare blanc domine l'extrême pointe de lourds rochers noirs que la mer étale frange d'écume argentée. Plusieurs grands steamers se balancent au large, au gré d'une houle placide et la jetée de moëllons rougeâtres s'anime du trafic incessant des canots à vapeur qui font la navette entre la terre et les navires. Une de ces rapides embarcations nous emporte bientôt vers la rive. Nous voici, quelques camarades et moi, en promenade à travers les larges avenues bordées de grands bâtiments clairs et bas, ombragés de l'alignement des cocotiers et souriants des cascades de Bougainvilliers mauves qui en animent les abords.

De petites voies Decauville desservent toutes les rues de la cité et chaque maison de commerce s'y trouve raccordée. Tous les transports vers la jetée et la gare du chemin de fer du Niger, sont ainsi assurés par les wagonnets légers que les Sénégalais en *boubou* clairs et flottants propulsent sans grande fatigue malgré les lourdes charges qu'ils déplacent.

La ville est une immense cité jardin établie au milieu de la végétation tropicale la plus luxuriante qui soit et les quartiers indigènes même où les noirs habitent des maisonnettes de brique sont propres et avenants. Après une promenade au jardin public, à travers des allées merveilleuses, vrais tunnels de verdure, nous déjeunons au grand hôtel de Conakry au milieu de l'animation joyeuse d'une salle claire et confortable où se réunit, à l'heure de l'apéritif et du lunch toute la "société" de l'endroit. Le repas terminé nous nous installons dans deux pousse-pousse véhiculés par des *Sousous* agiles et par une route de rêve, traversant le viaduc qui relie l'île de Conakry à la terre ferme entre les lagunes où viennent mourir les dernières caresses de la marée, nous gagnons, à six kilomètres de la cité, les jardins d'essai de la Camayenne, société française de plantations et d'exploitation agricole. Ces jar-

dins sont de toute beauté. A côté des cultures utilitaires : manioc, arachides, sizal, bananiers, ananas, cotonniers, caféiers, arbres à thé ou à latex, de vastes champs de roses, de begonia, de canna, de balsamine étalent leur splendide tapis de couleurs éclatantes et diverses... malheureusement, la pluie se remet à tomber et force nous est de nous mettre bien vite à l'abri de la capote imperméable de nos petites voitures. Nous rentrons à bord à la nuit tombante, chargés d'une moisson de fleurs qui feront pour cette soirée l'enchantement de notre table.

Lorsque nous nous réveillons le lendemain matin, l' " Anversville " a repris sa route et seule la lointaine silhouette des îlots de la côte presque effacés à l'horizon, nous rappelle l'escale agréable de la veille.

* * *

Le onzième jour du voyage, après quarante-huit heures de chaleur accablante, la ligne grise de la côte se dessine à nouveau sur l'étendue mouvante et glauque. Ensuite, un formidable promontoire aux tons d'ocre jaune se découpe dans la masse confuse des terres. De vastes bâtiments à toits rouges s'y dessinent bientôt. Puis, au tournant du " Cap Vert ", car c'est ce point géographique que nous venons de doubler, voici l'île de Gorée écrasée et débordante des casernes et des maisons multicolores qui s'y entassent. Enfin, l'immense rade de Dakar peuplée de *liners*, de transports, de *cargo-boats*, de trois-mâts, de *bricks*, de goélettes et de contre-torpilleurs sur lesquels les hydro-avions qui croisent dans l'azur montent une garde vigilante. A travers des filets en chicane, dans le chenal étroit et contourné des champs de mine, l' " Anversville " avance prudemment.

Une longue heure nous jetons l'ancre dans la

rade; le crépitement incessant de l'émission des ondes Hertziennes indique que le navire est en communication constante avec la terre. Vers midi seulement, un canot à vapeur amène le médecin français et un fonctionnaire galonné et le steamer manœuvre lentement pour gagner son mouillage dans la darse qui lui est désignée...

Malheureusement nous apprenons en même temps que la " fièvre espagnole " règne à l'état d'épidémie aiguë à Dakar ; que nous ne pourrons descendre à terre pendant toute l'escale et que le séjour cloîtré à bord durera quatre jours au moins, le navire devant charbonner et ne pouvant obtenir son stock de combustible avant le surlendemain !... Charmante perspective. Sitôt l' " Anversville " à quai, une chaleur de plomb étreint le bateau et nous voilà livrés à tout le désœuvrement de la vie de bord, avec le supplice de Tantale des quais avenants et des allées attirantes mais hélas strictement défendues. L'atmosphère, dans ce bassin abrité, semble embrasée et lorsque le troisième jour le chargement du charbon oblige par surcroît à fermer hermétiquement tous les hublots et toutes les écoutilles, on se croirait sans trop de peine relégué dans un des cercles de l'enfer.

Malgré cela la bonne humeur à bord ne perd pas ses droits. Nous avons, un camarade et moi, mis à profit les loisirs forcés du séjour pour composer une revuette des incidents du bord. Une aimable passagère a accepté de remplir le rôle de la commère et nous " répétons " avec ardeur afin de jouer notre *sketch* pendant la traversée de Dakar à Bordeaux... Hélas, les événements subséquents vinrent déjouer nos intentions les mieux affirmées de concourir à dérider nos co-passagers pendant la partie dangereuse de la traversée. A peine avions-nous quitté la capitale du Sénégal que la maudite *Flu* se déclara

à bord malgré les précautions prises au port. Bientôt une bonne moitié des passagers fut frappée du mal inconnu et il ne fallut plus songer aux concerts et aux fêtes...

Nous étions entrés depuis ce moment dans la zone menacée par les incursions des sous-marins allemands. Sur le pont supérieur les embarcations de sauvetage avaient été parées, incessamment les vigies montaient une garde sévère; les artilleurs du bord se relayaient près de leurs canons, devant les boîtes à obus toutes ouvertes et nuit et jour sur la passerelle, trois officiers du bord étaient de quart sans répit. Pendant ce temps, les exercices de sauvetage se multipliaient, les hublots restaient implacablement vissés et dès le soir tombant seule la salle à manger du navire demeurait éclairée, toutes les autres dépendances, corridors ou cabines étant plongées dans l'obscurité à peu près complète. On conçoit que ces précautions nécessaires ne fussent pas faites pour égayer les jours de navigation au bout desquels nous finîmes par apercevoir un soir, vers l'heure du soleil couchant un agile et fin *destroyer* français qui venait nous faire escorte pour les dernières heures de la traversée.

Le lendemain, le feu de Cordouan nous souriait dans l'aube matinale et vers huit heures du matin nous entrions dans la Gironde.

* * *

Je suis rentré depuis plusieurs semaines auprès de ma famille. J'ai retrouvé mes quatre petits explorateurs florissants de santé et débordants de force et de vigueur dans l'exquise atmosphère de la plage anglaise où les miens sont venus se refaire des émotions et des fatigues de leur année de voyage à travers le centre africain et de séjour colonial.

J'y ai travaillé dans la joie de la victoire atteinte enfin par l'héroïsme et la constance du monde civilisé, à la préparation de ce volume modeste, dans lequel se trouvent réunies mes notes de route, souvenirs d'Afrique. Différentes personnalités m'ont au retour posé cette même question :

— " Quelle est votre opinion concernant notre Colonie ?... "

Il est certain que semblable préoccupation, savoir ce qu'est devenu " notre Congo ", quel est l'état de notre Colonie après quatre années de guerre, après cette longue séparation d'avec la métropole, doit inquiéter l'esprit de tous nos concitoyens qui, demeurés au pays pendant la rude épreuve, ont été coupés des relations avec l'extérieur.

Ce livre répond je l'espère à cette question très actuelle et, s'il m'est permis de résumer en manière de conclusion les multiples impressions épinglées jour par jour au cours de deux années de voyage à travers le Centre Africain, il me reste à ajouter ceci :

Nous avons en notre splendide Colonie un champ d'action et d'exploitation aux possibilités quasi illimitées, insoupçonnées peut-être encore de trop de Belges, mais entrevues et même étudiées déjà par nos concurrents économiques les plus redoutables. Il importe, il faut que ce soient le capital, l'initiative, le travail belge qui, dans notre Colonie belge, s'assurent et conservent une prépondérance absolue.

Le pays qui a assumé et accepté les sacrifices de la conquête et des années de pénétration et de préparation se doit à lui-même de recueillir les fruits de son labeur. La belle vitalité, la valeur inappréciable du Congo s'est affirmée dans la résistance et les progrès de la Colonie au milieu des secousses de la conflagration mondiale. Maintenant que nous avons reconquis notre droit au travail libre et à l'expansion nationale,

maintenant que notre puissance économique va se reconstituer, notre activité industrielle et commerciale se rétablir, notre pavillon glorieux ressusciter sur les marchés d'outre-mer, attelons-nous résolument à la mise en valeur économique d'une terre deux fois nôtre puisque nous avons su la maintenir inviolée alors que l'ennemi règnait sur le sol métropolitain...

Qu'il faille pour cela marcher résolument dans des voies nouvelles, cela n'est pas douteux...

A cet effet, le concours de personnalités adaptées aux nécessités et aux opportunités qui s'ouvrent actuellement dans notre Colonie est indispensable...

J'écris ces dernières lignes avec l'espoir que les pages qu'elles achèvent montreront aux hommes " qu'il faut " que la vie coloniale mérite d'être vécue.

Bexhill-on-Sea.

30 novembre 1918.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction

Congo d'hier, colonie d'aujourd'hui. — Développement économique et progrès matériels. — Les hommes qu'il faut. — Situations et personnel colonial. — Pour tous les goûts et toutes les capacités. — Du choix d'une carrière coloniale. — Les postes officiels ; le commerce ; l'industrie ; l'agriculture. — Où se renseigner ?... à qui s'adresser ?... — Les réalités de la vie congolaise. — Pour qui et pourquoi ces notes sont écrites 1

Chapitre I

A travers l'Afrique Australe.

A bord du "Kenilworth Castle". — Sous l'Équateur. — Fête nationale belge. — Jeux sportifs. — Escale à Cape Town. — Camp's Bay. — Port Elisabeth. — East London. — Arrivée à Durban. — Marine Hôtel. — La Saison. — La Rivière Umkomaas. — En soirée. — Le croiseur "Noord-Brabant". — Le navire-école belge l' "Avenir". — La canne à sucre. — Les montagnes du Natal. —

Johannesburg. — La générosité Sud-Africaine. — Au jardin zoologique. — Le Rand Club. — Deep village mine. — La naissance de l'or. — Les chemins de fer Sud-Africains. — Bulawayo. — Les voyageurs de commerce. — Victoria Falls. — Sur le Zambèze. — La Rhodésie du Nord. — Five o'clock improvisé. — La frontière congolaise 7

Chapitre II

Elisabethville

Sakania. — La capitale du Katanga. — La vie quotidienne à Elisabethville. — Au Tribunal correctionnel. — Le camp militaire. — La campagne africaine. — Ma première chasse en brousse. — Les fauves. — Les usines de l'Union minière. — Une Conférence. — Le Comité national de secours. — La prison. — La ferme de la Munama 47

Chapitre III

A travers le Katanga

En chemin de fer. — Kambove. — Tshilongo. — Le "Bout du Rail". — Premier campement. — Le pays des contracteurs. — En brousse. — Sankishia. — Bukama. — En pirogue. — Le Lualaba. — Un coup de fusil. — A la belle étoile. — Kiabo. — Une aventure. — Bain forcé. — Malice de nègres. — Le Marie-José. — En steamer. — Dans le lac. — Un poste de l'intérieur. — Une soirée

chez Kikoudja. — En brousse. — Le campement. — Villages indigènes. — La danse des Wambudja. — Un orage tropical. — Les marais de Kabongo. — Kabongo. — Passage du Lomami. — Un five o'clock chez Kayamba. — Kapepula. — Dernières étapes. — Kabinda 65

Chapitre IV

Installation. — La vie de poste. — Le village de Lupungu. — Au Tribunal territorial. — Les fauves et les insectes. — Les courriers. — Exécution capitale. — Les missions de Kabinda. — Ecoles primaires et professionnelles. . 111

Chapitre V

A travers le Lomami

Par monts et par vaux. — Fuamba. — Les lions de Pafu. — Une chasse au gros gibier. — Justive coloniale. — Un feu de Noël. — Les surprises de la saison des pluies. — Les Wakasantshi. — Nouvel an Congolais. — La vie au poste. — Une investiture. — Le retour des vainqueurs de l'Est africain. — Diplomatie nègre. — Heureuse surprise. — La vie familiale au Congo. — Fête nationale. — Un explorateur de onze ans. — Samba et Kassongo Niembo. — Les grottes de la Kilubi. — Chez les Kaniokes. — Thielen St-Jacques. — Kanda-Kanda. — Un colon belge. — Le problème des communications. 129

Chapitre VI

Dans la région du Lubilash

Vers les chefferies du Lomami. — En Typoïe. — Attaque d'éléphants. — Goie Bukoko. — Le Mirambo. — Les grands villages. — Mutombo Katshi. — Un Néron noir ?... — Grande palabre. — Plaidoiries. — Enquêtes. — Les difficultés de la justice coloniale. — Le marché des Bena Kalombo. — Accident en brousse. — Anxiété. — Où nous quittons le Katanga. — Pania Mutombo. — Vers le Bas-Congo 175

Chapitre VII

Vers le Bas-Congo

Le *Luxembourg*. — Lusambo. — Niengele et la Condue. — La correspondance pour Luebo. — Les diamants du Kasaïe. — Dima la belle et la C. K. — Le Kwango. — Kwamouth et le fleuve Congo. — Arrivée à Kinshassa. — Léopoldville. — La Croix-Rouge. — Le pays de l'imprévu. — Séparation. — La famille au Congo 191

Chapitre VIII

Deux mois au Stanley-Pool

Installation. — La vie à Leo. — Le tribunal. — La Marine du Haut-Congo. — A l'école

primaire. — Brazzaville. — Kinshassa métropole commerciale. — Les grandes entreprises. — Une cause célèbre. — Excursion aux rapides du Congo. — Session en brousse. — La mission de Kisantu. — Madimba. — Commerce local. — Où nous tuons un éléphant. — Rentrée à Leo. — Toujours l'imprévu 207

Chapitre IX

Dans le Bas-Congo

Le chemin de fer du Congo. — Thysville. — Arrivée à Matadi. — En " popote ". — Excursion à Ango-Ango. — Le Chaudron d'enfer. — La Pipe-line. — Noqui, poste portugais. — L'hôpital de Kinkanda. — Les installations de la Compagnie du chemin de fer du Congo. — Palaballa et la vallée de la M'Pozo. — En lorry. — Matadi port de mer. — Les bateaux d'Europe. — Fin de terme. — Le départ de l' " Anversville ". — Deux jours à Boma. — L'estuaire du Congo. — En route ! 233

Chapitre X

Le retour

A bord de l' " Anversville ". — Escale à Konakry. — Dakar et Gorie. — En quarantaine. — La fièvre espagnole. — La région des sous-marins. — Dans le Golfe de Gascogne. — Conclusion 257

CH. VANDEFACKERE & Co

Firme Belge établie à Londres
depuis 1896

104, LEADENHALL STREET
LONDON, E.C.

offrent leurs services comme agents acheteurs
aux firmes belges établies au Congo.

RÉFÉRENCES DE 1er ORDRE

Société Générale d'Exportation

Van Santen & Van den Broeck

ANVERS

BUREAU A LONDRES
25, Great Tower street E. C.

Exportations — Commissions — Agences

TOUS ARTICLES POUR L'AFRIQUE

ALIMENTATION pour EUROPÉENS. pour la TRAITE.

Tissus tous genres, Pagnes, Couvertures, etc. — Confections, Tissus unis Americani, Indigo Drill, Cretonne Militaire, etc., etc. — Quincailleries, Articles métaux, Sel en touques, en Sacs et en Cubes.

CONSIGNATIONS PRODUITS

VENTE DE TOUS PRODUITS D'AFRIQUE

Ivoire — Caoutchouc — Palmistes — Bois — Cacao — etc.

CORRESPONDANCE SOLLICITÉE

Compagnie du Kivu

(SOCIÉTÉ ANONYME)

SIÉGE SOCIAL A BRUXELLES

Bureau provisoire à Londres :

Imperial Buildings,
Ludgate Circus,
E. C. 4.

Succursales à :

KIGOMA
UVIRA
LUVUNGI
BUKAVU
GOMA

Importation d'articles de tous genres

Exportation de produits coloniaux

COMMISSIONS — CONSIGNATIONS

Compagnie du Kasaï

Siége Social et Direction d'Afrique :

DIMA, District du Kwango

Siége Administratif :

BRUXELLES, 41, Rue de Naples

COMMERCE GÉNÉRAL
RÉCOLTES DES PRODUITS DU SOL
AGRICULTURE — PLANTATIONS
MINES

PLANTATIONS LACOURT

(Société Anonyme)

Siége Social : BRUXELLES, Rue Coudenberg

Direction d'Afrique : LA KONDUE, Sankuru

Plantations — Agriculture — Elevage

Café — Cacao — Coton — Caoutchouc

Vente de Cafés verts et torréfiés
au Congo

S. A. D'ENTREPRISES
COMMERCIALES AU CONGO BELGE

SEDEC

Siège Social : 13, Boulevard du Régent, BRUXELLES.
Bureau en Angleterre : Royal Liver Building, LIVERPOOL.
Siège Social au Congo Belge : KINSHASA.

Commerce de gros de tous les articles convenables aux Européens et Noirs.

Dépots : KINSHASA, STANLEYVILLE, LUSAMBO, COQUILHATVILLE, BASANKUSU, Etc.

ACHETEURS DE TOUS PRODUITS COLONIAUX

Seuls Concessionaires pour la VACUUM OIL Co.

Pétrole marque SUNFLOWER, Essence de pétrole, Huiles à Machines, Graisses, aux prix fixés par la Vacuum Oil Company.

Comptoir des Exportateurs belges au Congo

G. DRYEPONDT

KINSHASA, STANLEYVILLE, BUTA

Commerce de gros exclusivement

Bureau de Bruxelles :
R. LUTENS, 12, rue d'Arenberg
(provisoirement :
32, Sackville Street, Londres, W.I.)

LE

Mouvement Géographique

Journal populaire des Sciences géographiques

ORGANE DES INTÉRÊTS BELGES DANS LE PAYS D'OUTREMER

fondé par A.-J. WAUTERS

Trente-deuxième année. — 1919

BUREAUX : 13, rue Bréderode, BRUXELLES

ABONNEMENTS

Belgique. . . . . **12** francs par an.
Union postale. . . . . **15** —»—

On s'abonne au siège du journal et dans tous les bureaux de poste.

Prix du numéro : **30** centimes.

PUBLICITÉ

Pour tout ce qui concerne les annonces, s'adresser au bureau du journal, 13, rue Bréderode, Bruxelles.

bex5

D

University of California
SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
Return this material to the library
from which it was borrowed.

REC'D LD-URL
QL APR 0 9 1990
MAR 0 2 1990

UC SOUTHERN REGIONAL LIBRARY FACILITY
A 000 612 359 0

U